This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 79

HTZ
1060

My Mothers
Prize Book —
Given to Me

Anne Lewis
Oct 2d - 1858 —
With Grandmamma's
Love ? —

Elizabeth Hodgson.

MÉMOIRES

DE MADAME

LA BARONNE

DE BATTEVILLE,

OU

LA VEUVE PARFAITE.

Par Mad^me. LE PRINCE DE BEAUMONT.

A LONDRES,
Chez J. NOURSE, Libraire du Roi.

M. DCC. LXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

DES LETTRES

CONTENUES dans ces Mémoires.

LETTRE de Mad. de Batteville à une de ſes amies. Pag. 1

RÉPONSE. 3

LETTRE de la Veuve. 6

LETTRE de M. du Caſtelet à la Veuve. 9

LETTRE de la Veuve. 12

*LETTRE de M***. à Julie.* 66

LETTRE du Baron de Batteville à Mlle. Julie. 86

LETTRE du Chevalier d'Aumont au Baron de Batteville. 161

LETTRE de des Eſſarts à Mad. de Batteville. 172

RÉPONSE de Mad. de Caſtelet à la Veuve. 197

TABLE DES LETTRES.

LETTRE de Mad. de Batteville à son amie. 203
LETTRE de la Baronne à Mad. du Caſtelet. 215
LETTRE de Mad. du Caſtelet à la Baronne. 227
Suite de l'Hiſtoire de M. des Eſſarts. 230
LETTRE de Mad. de Batteville à Mad. du Caſtelet. 303
LETTRE de Mad. du Caſtelet à la Baronne de Batteville. 314
BILLET de M. des Eſſarts à la Baronne. 316
LETTRE de la Baronne à Mad. du Caſtelet. 318

Fin de la Table.

MÉMOIRES

MÉMOIRES
DE MADAME
LA BARONNE
DE BATTEVILLE.

LETTRE
DE Mme. DE BATTEVILLE
A UNE DE SES AMIES.

VOus avez raiſon, MA CHERE, je ſuis heureuſe; mais il s'en faut beaucoup que vous ayez la moindre idée de la nature du bonheur dont je jouïs ; & ſans de certaines circonſtances, il ne tiendroit qu'à moi de le regarder comme une in-

fortune. Ce discours est une énigme pour vous, j'en suis sûre, & n'en deviendroit pas plus intelligible quand je vous l'aurois expliqué. On se fait à votre âge une fausse idée de cet être tant souhaité, & l'on a peine à se persuader qu'il en soit un d'une espéce toute différente. Etre jeune encore, & joindre à cet avantage celui de la beauté. N'avoir que des actions de graces à rendre à la nature du côté des dons & des talents frivoles ; ajoutez à cela les douceurs de la liberté qu'on retrouve dans l'état de Veuve. Voilà, si je ne me trompe, ce que vous appellez le bonheur? Détrompez-vous, ma Chere, les dehors brillants sont compatibles avec les chagrins les plus réels & les plus cuisants dont je serois la victime, si Dieu ne m'avoit ménagé une félicité indépendante de tout ce qui m'environne. Cette Lettre excitera sans doute votre curiosité, & je ne me défendrai que foiblement de la satisfaire, la premiere fois que j'aurai le plaisir de vous voir. Je me félicite d'avoir trouvé ce moyen de hâter votre retour ; la chute des feuilles vous annonce depuis un mois qu'il est temps de regagner nos foyers, & le désir de revoir vos amis, auroit dû augmenter à vos yeux les désagré-

ments de la Campagne dans une ſaiſo
ſi avancée. Vous voyez que votre ab
ſence me cauſe un peu d'humeur : c'e
pourtant peu de choſe en comparaiſo
de la colere de ma fille ; elle dit poſ
tivement qu'elle ne veut plus vous aim
& croit être capable de cet effort. Fie
vous-en à ſa colere de l'impoſſibili
d'accomplir un tel vœu, il eſt la preu
de ſon attachement. Je ne vous dis ri
du mien, vous en connoiſſez la nature
& j'en garantis la durée.

REPONSE.

VOus avez raiſon, Madame, n'eſt point de bonheur ſans m
lange de peine, j'en fais l'expérience
ce moment, & prête à prendre un e
gagement où je trouve la ſatisfaction
mon cœur & tous les avantages de
fortune, je ne puis m'empêcher de ſe
tir bien vivement la néceſſité de m'
loigner de vous. J'épouſe dans trois jo
M. du Caſtelet ; ce mariage me fix
Paris, & me ſépare de l'amie la pl
eſtimable. Encore ſi j'avois la triſte co
ſolation de vous arroſer de mes larm
en vous embraſſant, mais ce plaiſir m'
refuſé ; des affaires qui ne ſouffrent po

de retardement, rappellent M. du Caſtelet dans cette Capitale, & nous partons Dimanche prochain. Il ne me reſte donc plus que le plaiſir de recevoir de vos nouvelles; c'eſt bien peu de choſe pour une perſonne qui s'étoit fait une douce habitude de vous voir tous les jours; mais c'eſt beaucoup quand il faut renoncer à ce bonheur pendant pluſieurs années, la Charge de mon époux ne lui permettant pas de s'éloigner de cette Capitale. Vous avez prévu la curioſité que votre Lettre exciteroit chez moi; ſouvenez-vous que vous paroiſſiez diſpoſée à la ſatisfaire, & que mon abſence ne doit point ruiner mes eſpérances à cet égard; elle ſera déjà aſſez pénible, ſans l'aggraver par le refus d'une faveur dont je ſentirai tout le prix. Je ſuis ſi occupée de la douleur que me cauſe notre ſéparation, que j'oublie preſque à vous parler de celui qui va devenir mon Epoux: nous nous aimions depuis deux ans ſans eſpoir, parce que Madame ſa mere avoit d'autres vues ſur lui. Sa mort l'a mis en liberté de ſuivre ſon penchant; & il me ſacrifie une fortune brillante. C'eſt vous annoncer une conſtance & une fidélité à ſes ſerments, peu commune dans ce ſiécle. Vous connoiſſez les gra-

ces de ſa figure, puiſqu'il eût l'honneur de vous ſaluer l'année paſſée ; mais vous le vîtes trop peu pour juger de ſon eſprit : des perſonnes plus éclairées & moins prévenues que moi lui en trouvent beaucoup. Ne me faites point un crime du ſecret que je vous ai fait de mon inclination pour lui. Il l'avoit exigé ſans reſerve, & j'admire comment j'ai pu réſiſter à la tentation de violer la promeſſe que je lui en avois faite, car aſſurément ma confiance en vous étoit ſans bornes ; quelque ennemie que vous ſoyez de l'amour, vous n'auriez pû déſaprouver une paſſion que ſa conduite juſtifie & qui va faire tout le bonheur de ma vie. Adieu, Madame, jugez de mon attachement pour vous par la diſtraction que me donne l'amitié en préſence d'un amant chéri.

MR. DU CASTELET.

J'En ſuis jaloux, Madame, j'oublie toute la terre à ſes pieds, & au milieu de la ſatisfaction avec laquelle elle reçoit mes tranſports, il lui échappe des ſoupirs qu'elle donne à votre abſence. Une amitié ſi tendre me ravit une partie de ſes ſentiments, & vous devez regarder

comme un devoir, le ſoin de me dédommager du tort que vous me faites. Vous le pouvez, Madame, en me partageant les ſentiments d'amitié dont vous l'honnorez, & que je tâcherai de mériter par l'attachement le plus reſpectueux.

LETTRE
DE LA VEUVE.

MONSIEUR du Caſtelet a bonne grace de me demander mon amitié après le tour qu'il me joue, paſſe pour vous avoir épouſé, je lui pardonne ce trait : mais croit-il qu'il puiſſe impunément nous enlever la plus aimable perſonne de la Province, ſans exciter contre lui un ſoulevement général ? Il peut compter, non ſur mon amitié, mais ſur une haine bien & duement conditionnée, juſqu'à ce qu'il nous ait reſtitué le bien qu'il nous a ravi ; alors je l'aimerai tant qu'il voudra, & le moyen de faire autrement. Le voilà devenu un autre vous-même ; mes ſentiments ſont un bien qui doit entrer en communauté comme le reſte.

Vous voilà donc tranſportée dans le

grand monde, dans le pays des illusions, des enchantements. Si jamais le Ciel vous rend à nos vœux, vous regarderez en pitié la simplicité de nos mœurs, & vous ne pourrez concevoir comment on peut ne pas mourir d'ennui hors Paris. Parlons sérieusement, si je vous connoissois moins, je tremblerois pour vous. Le passage entre deux genres de vie absolument dissemblable sera bien rapide, & il faut une vertu telle que la vôtre pour espérer de vous voir conserver vos sentiments vertueux, dans un lieu où l'on ne rougit de rien, excepté de la Religion & de la Piété. On va vous répéter sans cesse que la vertu est un nom qui n'a rien de réel, que c'est l'appanage des personnes bornées, & qu'une femme qui a de la jeunesse, un nom & de grands biens, ne doit penser qu'à jouïr du présent, sans se rompre la tête d'un avenir incertain; les exemples viendront à l'apui des préceptes. Si vous osez critiquer par vos mœurs les actions des autres, on vous traitera de Provinciale, & l'on décidera sans façon que vous n'avez pas le sens commun. Précautionnez-vous contre ces dangers en conservant fidélement le respect & l'amour des devoirs du Christianis-

me que vous avez sucés avec le lait. C'est le seul préservatif efficace contre la contagion du grand monde.

J'eusse fort souhaité m'acquitter de la parole que je vous ai donnée, mais le récit des événements de ma vie n'est bon qu'à être dit, & ne vaudroit rien je pense à être lû. D'ailleurs, je ne voudrois faire cette confidence qu'à vous, & les lettres sont sujettes à mille accidents. Permettez-moi donc de dégager ma parole, ou plutôt faites-moi crédit jusqu'à notre premiere entrevue ; j'espere qu'elle ne sera pas retardée fort long-temps, l'espace qui nous sépare n'est point immense, & si je compte bien on peut le franchir en vingt-quatre heures ; il faudra donc que vous vous arrangiez de façon à nous donner une fois chaque année le plaisir de vous revoir. Si ma fille étoit un peu plus docile, je vous ferois la premiere visite ; elle est d'un âge à commencer à voir le monde, & je consentirois à l'accompagner à Paris, si elle vouloit prendre ce parti, mais elle y est moins disposée que jamais ; elle avoit obtenu de son pere de ne point sortir de Rheims avant seize ans, elle n'en a eu que quinze avant-hier & veut absolument profiter de cette derniere an-

née pour vivre à elle-même. On croit toujours que c'eſt moi qui lui inſpire le goût de la retraite, & on ne me rend pas juſtice; vous connoiſſez ſa façon de penſer à cet égard; & il faudroit bien des choſes pour la faire changer, cependant je n'en déſeſpererois pas, ſi on pouvoit vous voir aux vendanges prochaines, il ne reſteroit que trois mois, & le plaiſir de vous accompagner à votre retour pourroit l'engager à ſacrifier un terme ſi court.

LETTRE
DE Mme. DU CASTELET,
A LA VEUVE.

CONDAMNEZ-MOI; Madame, ſi je le mérite & j'y conſens; mais après avoir fait juſtice, vous ferez grace à une coupable qui veut la mériter par une confeſſion ſincere. Vous aviez raiſon d'appeller la Cour le pays des illuſions, peu s'en eſt fallu qu'elles ne m'ayent faſciné les yeux. Tout étoit nouveau pour moi, je ne voulois que me prêter, je me ſuis livrée. Mon Epoux eſt jeune;

avec mille bonnes qualités il a le défaut à la mode, & penſe très-librement ſur la Religion; je ne vous cacherai point que votre lettre a fourni une ample matiere à ſes plaiſanteries. Il s'étoit fait un point capital de redreſſer mon eſprit, comme il s'exprime, & en vérité j'ai couru le plus grand danger. On ne nous prévient point aſſez, ce me ſemble, contre les mauvais raiſonnements qu'on fait dans le monde, contre les vérités les plus reſpectables; nous aimons la Religion ſans en connoître les fondements, & il m'eſt arrivé pluſieurs fois de n'avoir rien à oppoſer à des raiſons apparentes qui ne tendoient à rien moins qu'à renverſer le Chriſtianiſme de fond en comble. Heureuſement nulle paſſion ne m'engageoit à ſouhaiter que ce qu'on me diſoit fut réel. Dieu m'a fait la grace, non-ſeulement de conſerver l'amour de la Religion, mais encore de chercher à m'en inſtruire. Une perſonne de grande conſidération, a engagé mon Epoux à recevoir chez lui un homme à qui on voudroit donner une teinture des affaires pour le placer enſuite avantageuſement. Il ſe nomme des Eſſarts, & ce qui lui a d'abord concilié mon amitié, c'eſt qu'il a le bonheur de vous con-

noître, & assez bon esprit pour vous estimer au-delà de toute expression. Il est d'Orléans & c'est-là qu'il vous a connue. Je ne vous rappelle pas cette circonstance dans la crainte que vous l'ayez oubliée quoique vous fussiez fort jeune alors, on n'oublie point de tels amis ; mais comme je ne le crois pas plus âgé que vous, il se pourroit bien qu'il n'eût pas dans sa grande jeunesse tout le mérite solide qu'il a aujourd'hui : j'admire sur tout sa solide piété & ses grandes lumieres ; nous lisons ensemble les livres à la mode, & il met en poudre les mauvais raisonnements qui m'avoient paru sans replique. Il me charge de vous présenter ses très-humbles respects, mais je ne vous dissimulerai point que c'est après m'avoir fait les plus vives instances pour m'engager à ne faire aucune mention de lui dans ma lettre : je ne conçois pas cette reserve, auriez-vous été brouillés ? Il est impénétrable sur cet article, & a mis ma petite pénétration en défaut, ainsi c'est à vous que je m'adresse pour être instruite. Il a refusé de recevoir vos lettres que je voulois mettre à son adresse, & comme par les raisons que vous pouvez comprendre elles ne doivent plus être vues que par moi,

vous aurez la bonté de les adreſſer à M **. à la poſte reſtante. C'eſt le premier Commis de mon Epoux qui me les remettra exactement.

****

LETTRE

DE LA VEUVE.

QUEL nom avez-vous prononcé, ma Chere. Pouviez-vous prévoir les maux que vous m'alliez cauſer. Il n'étoit pas beſoin de me rappeller le lieu où j'ai vu M. des Eſſarts pour la premiere fois; je travaille en vain depuis dix-ſept ans à l'effacer de ma mémoire, ou plutôt à l'arracher de mon cœur. Vous ne vous attendiez pas à un tel aveu, Madame; vous me croyez ennemie de l'amour, hélas! je le devrois; je n'en ai jamais connu que les peines. Après vous avoir découvert une paſſion qui a fait en même-temps le délice & le tourment de ma vie, je ne puis remettre à vous faire la confidence entiere que je vous ai promiſe, & que je ne differois, que dans la crainte que vous fuſiez forcée de confier à votre Epoux, un récit qui ne doit être que pour vous.

Souvenez-vous du moins que vous ne devez point ma confiance à l'état violent où votre lettre m'a réduite. Il y a long-temps que je m'étois déterminée à vous ouvrir mon cœur, & je l'aurois certainement fait à notre premiere entrevue. La rencontre que vous avez faite, me force seulement à prévenir ce temps que j'avois fixé pour cela.

Je me persuade même que mes malheurs pourront vous devenir utiles dans les circonstances où vous vous trouvez à présent. Vous apprendrez par mon exemple combien la passion la plus raisonnable peut devenir une source de repentir & de fautes, & cette connoissance est fort propre à vous engager à veiller exactement sur votre cœur, pour y couper dans la racine tout ce qui pourroit altérer votre vertu & votre paix. Vous comprendrez après avoir lu l'écrit que je joins à cette lettre, combien il m'importe qu'il ne tombe point entre les mains du trop tendre & malheureux des Essarts; je m'abandonne à votre discrétion, & vous estime trop pour vous croire capable de trahir ma confiance sous quelque prétexte que ce soit.

Je suis fille d'un Capitaine de Cavalerie, qui ayant beaucoup dissipé dans

ſa jeuneſſe, n'avoit plus d'autre bien que ce qu'il tiroit du ſervice, ce qui ne l'empêcha point d'épouſer par inclination une fille de qualité qui n'avoit pas plus de fortune que lui. La mort de mon pere qui ſuivit de près ce mariage laiſſa ſon Epouſe, qui étoit groſſe de ſix mois, dans une indigence abſolue. Elle auroit peut-être ſuccombé à l'horreur d'une ſituation ſi triſte, ſi le déſir de conſerver le gage de ſon amour ne l'eut élevée au-deſſus d'elle-même. Dénuée de tout, elle ſe jetta courageuſement dans les bras de la Providence, & ſe flatta de trouver dans un travail aſſidu, une reſſource contre la pauvreté. Ce fut dans cet exercice laborieux qu'elle me mit au monde & je lui ai ouï dire mille fois, qu'elle prit alors la réſolution qu'elle a ſi fidélement exécutée, de me dédommager par une excellente éducation des diſgraces de la fortune. Je ne vous diſſimulerai point, ma Chere, que la nature m'avoit faite, ce ſemble, à ſouhait pour répondre à ſes vues, & voici la raiſon qui m'empêchera de faire les honneurs de moi-même. Vous connoiſſez ma figure & mes talents, chercher à les rabaiſſer dans ce recit, ſeroit me parer d'une modeſtie feinte, je ne puis vous en impo-

fer à cet égard, & pourquoi cherche-rai-je à le faire ? je fais trop peu de cas de ces avantages frivoles, pour vouloir m'humilier en eſſayant de les diminuer. Je n'euſſe point été humiliée d'être née avec une figure déſagréable & des talents bornés, je n'ai point à me reprocher de m'être eſtimée à raiſon de ces qualités d'emprunt, & j'oſe vous aſſurer que leur perte ne m'eût pas couté un ſoupir ; je vous en parlerai donc comme s'ils euſſent appartenu à un autre, & ſeulement parce que la vérité l'exige. Cette beauté qui s'eſt conſervée juſqu'à trente-deux ans ſans altération, cette beauté, dis-je, me rendit dès le berceau, l'objet de l'admiration de tous ceux qui me voyoient. A cette figure ſinguliere, ſe joignoient une raiſon précoce, un eſprit droit & un cœur ſincere. A peine fus-je en état de connoître ce que tout le monde nommoit mes avantages, que je m'appliquai à les évaluer ſelon leur valeur intrinſéque ; peut-être n'aurai-je pas penſé ſi juſte ſi les progrès de ma raiſon n'avoient point été dirigés par une mere qui ne perdoit aucun de mes mouvements. Ce ne ſont point les qualités corporelles ni même celles de votre eſprit qui vous rendront eſtimable, ma

diſoit-elle ſouvent, ce ſera le bon uſage que vous en ferez. Il n'y a que nos vertus qui ſoient notre bien propre aux yeux des hommes s'entend, car à ceux de l'Etre ſuprême, nous n'avons rien, & nous ne ſommes que le néant; cependant puiſqu'il veut bien que ſes dons deviennent nos mérites, votre application à les faire valoir, ſera le ſeul bien qui ſoit vraiment à vous. Une figure réguliere; des talents, rendent plus reſpectables à la ſociété, au profit de laquelle tout doit être employé, & vous lui feriez un vol, ſi vous négligiez de faire valoir ce qui vous a été donné, plus pour elle que pour vous. Une belle femme fixe les yeux d'une maniere agréable, me diſoit-elle encore, on l'aime, mais on n'eſtime que celle qui eſt ſage; les années font bientôt diſparoître la beauté, & avec elle s'envolent les ſentiments tendres qu'elle inſpiroit. Que reſte-t-il alors à celle qui ne s'étoit attiré que des hommages frivoles & paſſagers. Des regrets inutiles & cuiſants, une ſolitude déſeſpérante: la beauté de l'ame a ſeule le droit de fixer pour jamais l'admiration & l'eſtime. Ces leçons que me faiſoit ma tendre mere, étoient toujours prononcées du ton d'une amie, jamais

je

je ne m'apperçus de la ſupériorité qu'elle avoit ſur moi : elle me prioit, me conſeilloit & ne commandoit point. J'avois à peine cinq ans, qu'elle me fit comprendre que la raiſon me diſtinguoit des animaux, & quand je voulois m'en écarter, il ſuffiſoit de me dire : voilà ma fille qui s'efforce de devenir ſemblable au petit chien, car elle refuſe d'obéir à ſa raiſon ; ces paroles dans l'inſtant me faiſoient rentrer en moi-même & je lui diſois, Maman, dites-moi comment je dois faire pour n'être point un animal, commandez-moi tout ce que vous voudrez, je ſuis prête à faire ce qu'il y aura de plus difficile plutôt que de tomber dans ce malheur. Ordinairement elle m'embraſſoit & me diſoit : je ne veux rien vous commander, mon enfant, mais conſultons votre raiſon, puis vous ferez ce qu'elle vous ordonnera, car c'eſt pour cela que Dieu vous l'a donnée. Pardon, Madame, ſi je peſe ſur ces circonſtances qui paroiſſent frivoles ; ce ſont elles qui ont décidé mon caractere & l'ont heureuſement fixé ; il eſt naturel de me les rappeller avec plaiſir. Vous concevez qu'une telle conduite avança chez moi la raiſon, & en même-temps fortifia tellement mon reſpect &

ma confiance pour ma mere, que j'aurois crû commettre un grand crime en lui déguiſant une de mes penſées.

La ſituation de notre fortune ſembloit avoir fixé ma vocation au travail des mains, & ma mere n'oublia rien pour m'y affectionner, je ſecondois ſes efforts de tout mon pouvoir, mais elle fut bientôt convaincue de mon inaptitude : j'étois d'une maladreſſe difficile à concevoir pour tout ce qui s'appelle ouvrage manuel, & quand je voulois forcer la nature par mon application, la délicateſſe de mon tempéramment ſuccomboit ſous la violence que je me faiſois, & j'étois sûre d'avoir la fievre. Après quelques épreuves dont la derniere mit ma vie en danger. Ma mere crut que ce ſeroit tenter la Providence qui par cette inaptitude ſembloit annoncer qu'elle me deſtinoit à autre choſe ; elle reſpecta ſes ordres, & crut qu'elle devoit m'abandonner à ſes ſoins ſans prévoir ce à quoi elle vouloit m'employer. Je ne m'occupai donc plus que du ſoin d'orner mon eſprit : je liſois ſans ceſſe, & je liſois avec fruit par le ſoin qu'elle prenoit de tourner toutes mes lectures au profit des mœurs. Je brûlois du déſir de m'appliquer aux ſciences plus réle-

vées, & je gémissois de l'impossibilité de trouver un guide pour m'ouvrir cette carriere & m'aider à la parcourir; la nature prit soin de me guider elle-même, & voici ce qui me détermina à ne point chercher des secours étrangers. Le premier volume de Descartes me tomba entre les mains: & ravie de trouver dans cet Auteur que les premiers principes de toutes les connoissances étoient au fond de notre ame, je renonçai à la lecture pour donner plus de temps à la réflexion & démêler en moi ce que la nature y avoit mis. Je réussis sans m'en appercevoir, & comment l'aurois-je sû? J'étois devenue Philosophe, Logicienne avant même de sçavoir le nom de ces sciences: mon talent pour ces études abstraites étoit si naturel que je n'en sentois pas la difficulté, ma santé n'en reçut aucune altération. Vous comprendrez que des telles occupations devoient me donner un grand dégoût pour les amusements frivoles, aussi ne fut-il pas possible au petit nombre des amies de ma mere, de m'engager dans aucune de ces parties qui sont l'objet des désirs des jeunes personnes, & je connoissois à peine nos plus proches voisins: je m'efforçois pourtant de

me prêter à notre petite société ; la raison & ma complaisance pour ma mere m'en faisoit une loi : j'avoue qu'il m'en coûtoit infiniment, & cette humeur communicative que vous me connoissez, est une des qualités qui m'a été la plus difficile à acquérir : elle est, comme je l'ai dit, le fruit de ma docilité. Je respecte votre goût pour l'étude de la vérité, me disoit ma mere ; mais quoi que je ne sois qu'une femme ignorante, il est des choses que la seule raison me découvre. Je conçois, par exemple, que dans les desseins du Créateur, l'homme n'est point né pour une vie contemplative qui en feroit comme un être isolé au milieu de l'univers : il doit réfléchir pourtant, mais si j'en crois mes idées, le but de ses méditations doit être de devenir plus propre à la société pour laquelle il est créé ; toute étude qui donneroit du dégoût & du mépris pour ses semblables, qui ne seroit pas ajustée au désir de leur être utile, seroit à mon sens très-mauvaise, & l'ignorante humilité lui seroit préférable. Ces leçons me furent répétées si souvent & en tant de manieres, que je forçai la nature, & ma mere eut la bonté de donner des éloges à ma docilité, qui m'encouragerent

à me vaincre ſur toutes les choſes que ſon amitié pour moi lui faiſoit appercevoir.

Cette mere tendre, chargée de pourvoir à mes beſoins, travailloit avec une application étonnante : nous vivions dans un bourg où elle trouvoit à peine de quoi s'occuper au prix le plus modique, encore craignoit-elle à tous momens de manquer de travail. Une Dame de qualité ayant vû de ſes ouvrages en broderie, les trouva ſi parfaits, qu'elle l'excita à quitter ce lieu pour s'établir à Orléans, où elle faiſoit ſa réſidence, lui promettant ſa protection, & celle de toutes ſes amies. Le deſir de faire quelques connoiſſances qui puſſent me devenir utiles, engagea ma mere à accepter ſes offres, & cette Dame nous ayant donné quelques jours pour régler nos petites affaires, nous prit dans ſon équipage lorſqu'elle quitta ſon Château pour venir en cette Ville. J'en devins le ſpectacle pendant quelques jours : ma beauté y fut célébrée en cent manieres différentes. Je vous avoue avec ſincérité que cet encent ne me monta point à la tête, je me divertis au contraire de l'extravagance des hommes & de la jalouſie des femmes. Les premiers me ſuposoient

un eſprit infini quoique je gardaſſe le ſilence : un ouï ou un non, la réponſe la plus ſimple les tranſportoit d'admiration. Les ſecondes ſe fatiguerent à me chercher des défauts, & n'en pouvant trouver dans mes traits, elles diſoient que je manquois de phiſionomie, que je laiſſois aller mon viſage comme il vouloit, ſans y mettre une ame, ou du moins une ame ſpirituelle : on en venoit par dégrés juſqu'à me trouver un air ſtupide & hébêté : On n'oſoit le dire ouvertement, mais on donnoit la monnoie de ces deux mots, & l'on trouvoit moyen de me le faire entendre à moi-même, tout en faiſant ſemblant de me louer. Comme mes rivales s'apperçurent que je n'étois pas ſenſible à cette ſorte d'humiliation, elles changerent de batterie, & réſolurent de me confondre par un autre moyen. On exageroit la triſte ſituation à laquelle j'étois réduite, & ſous prétexte de me plaindre on épluchoit ma miſere, & on me l'expoſoit ſous les points de vue les plus propres à m'anéantir. Cette méchanceté fut encore employée en pure perte ; j'avois appris à m'élever au deſſus des préjugés vulgaires. La pauvreté n'humilie point une ame noble, quand elle n'eſt pas la ſuite

de la mauvaiſe conduite : je ſçavois que mon indigence étoit un titre pour être reſpectée des perſonnes vertueuſes & même de celles qui n'auroient que de l'humanité, & c'étoit les ſeules dont je ſouhaitois la bienveillance & les égards. La méchanceté des femmes qui cherchoient à m'anéantir me rendit au contraire un ſervice réel : je conçus qu'elles ouvriroient ſur moi les yeux les plus malins ; c'étoit un nouveau motif pour moi de veiller ſur mes démarches. Je me déterminai donc à vivre d'une maniere ſi retirée, que je ne puſſe leur laiſſer le moindre prétexte d'attaquer ma conduite.

Vous me demanderez peut-être quels étoient mes deſſeins pour l'avenir, vous ſuppoſez avec fondement que je brûlois du deſir de ſoulager ma mere en contribuant de tout mon pouvoir à diminuer ſon exceſſive application au travail. C'étoit l'objet de mes plus ardents deſirs, & je me propoſois un exercice qui bien-loin de déroger à ma naiſſance, devoit, ſelon mon idée, lui donner un nouveau luſtre. C'étoit celui d'élever les jeunes perſonnes de mon ſexe : je ne pouvois comprendre comment des gens qui dans toute autre occaſion paroiſ-

ſoient avoir du bon ſens, en perdoient abſolument l'uſage quand il étoit queſtion d'élever leurs filles : elles croyoient avoir tout fait en les mettant une couple d'années dans un Couvent. N'allez pas croire au moins que je veuille en aucune maniere attaquer la vertu, l'eſprit, les talents, ou le zele des Religieuſes, dans le ſiécle où nous ſommes ; l'incapacité des meres a rendu leurs ſoins néceſſaires, & ſi elles vouloient faire entrer dans le motif de leur vocation, celui d'élever les jeunes perſonnes ; ſi en conſéquence de ces vues, elles employoient pluſieurs années à s'inſtruire de la maniere de le faire comme il faut, peut-être pourroit-on tirer les plus grands avantages de cette méthode de mettre les filles au Couvent. Il peut arriver que dans les autres parties de la France, on prenne dans les Couvents les moyens d'être utiles à la jeuneſſe, mais ces moyens étoient encore ignorés dans le lieu où j'étois. Les filles ſortoient de ces retraites ſuperſtitieuſes ſans piété, pleines d'amour pour le monde & pour les plaiſirs vaines, attachées à la bagatelle & ſur tout d'une ignorance craſſe en tout genre. Mon peu d'expérience me faiſoit croire que des parents éclairés ſaiſiroient

roient avec avidité l'occaſion de leur donner une éducation plus relevée, & j'eſpérois à la premiere ouverture que je ferois de mon deſſein, me voir encouragée par tout ce qu'il y auroit de perſonnes de mérite : Je me faiſois la plus douce idée de cet emploi, plus encore par le bien que j'eſpérois faire, que par celui qui m'en devoit revenir ; effectivement le peu de perſonnes à qui je m'ouvris de mon deſſein, avouerent de bonne foi, que l'éducation qu'on donnoit aux filles étoit déteſtable, que le plus grand bien réſulteroit d'une méthode toute oppoſée, & cependant elles m'aſſurerent que j'échouerois dans mon projet : elles ſe prêterent pourtant à tout ce qui dépendoit d'elles pour le faire réuſſir, & ce fut ſans ſuccès ; les meres ſe trouvoient très-bien élevées ; & loin de ſouhaiter quelque choſe de mieux pour leurs filles, elles auroient craint de les voir moins ignorantes qu'elles. Les peres n'étoient pas tout-à-fait de leur avis, & de ce côté euſſent prêté les mains à mes deſſeins ; mais ils eurent la bonne foi de donner une raiſon invincible de leurs refus à cet égard ; c'eſt que chargés d'une nombreuſe famille, ils avoient beſoin d'avoir des Religieuſes, & que leurs

filles prendroient dans le Couvent une vocation que je ne leur donnerois pas. Il fallut donc renoncer à cette entreprise, & j'attendis de la Providence une ouverture à ce qu'elle voudroit faire de moi : ces contradictions auroient dû naturellement me donner de l'humeur, cependant je n'en fus affligée que par l'intérêt que je prenois aux personnes de mon sexe, & à la santé de ma pauvre mere. Pour la soulager, autant qu'il étoit en moi, je me chargeai de tous les soins domestiques, & après m'être fait à cet égard des violences infinies, je vins à bout de triompher de la répugnance que j'avois pour cet emploi, & que je regardois comme invincible.

Un jour que je m'applaudissois avec ma mere d'avoir échappé aux chagrins que la jalousie & l'ineptie des gens de cette ville auroient pu m'occasionner, je lui dis en riant que je sçavois bon gré à la nature de m'avoir fait naître sans passions. Elle ne me répondit rien, & me regardant tristement, elle poussa un soupir, qui, en excitant ma curiosité, me mit à l'inquiétude la plus vive. Me serois-je trompée, ma mere, lui dis-je avec émotion ? Voyez-vous dans mon cœur quelque passion cachée, ca-

pable d'avoir fait naître dans votre ame un ſentiment douloureux que vous n'avez pu me déguiſer ? Ouï, ma chere Julie, me dit ma mere, en eſſuyant quelques larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir, ma tendreſſe pour vous m'a fait chercher à démêler vos penchants, & j'ai frémi en faiſant cet examen. La raiſon vous fera mépriſer les grandeurs que pourſuit l'ambitieux, les richeſſes, qui ſont l'idole de l'avare; mais qui vous défendra contre l'amour ? La nature vous a donné le cœur le plus tendre, préſent funeſte, qui répandra l'amertume ſur les plus beaux jours de votre vie. Plus vous avez d'indifférence pour toutes les choſes qui affectent ordinairement une jeune perſonne, plus vous reſſentirez vivement le plaiſir d'aimer & d'être aimée; c'eſt le ſeul qui ſoit à votre uſage. Tous les ſentiments que vous refuſez à la haine, à l'ambition, au reſſentiment & à la vengeance, ſe réuniront pour celui en faveur duquel votre cœur ſe déterminera : & que déviendrez-vous ſi cette paſſion ſe trouvoit malheureuſement contraire au devoir ? Je la ſacrifierai, lui répondis-je; ne m'avez-vous pas appris que les ſacrifices que l'on fait au devoir ſont amplement récom-

penſés par la ſatisfaction que l'on éprouve lorſqu'on n'a point à rougir de ſoi-même : d'ailleurs, l'amitié m'offre une reſſource, ne peut-elle pas remplir mon cœur? juſqu'à préſent il n'a ſenti que le plaiſir de répondre à vos bontés, Il eſt, ce me ſemble, ſi ſatisfait de la tendreſſe que vous avez pour moi, ſi plein de celle que j'ai pour vous, que je crois toute ſa capacité remplie, ſans qu'il me reſte le plus petit ſentiment à donner à l'amour. J'ajoutai encore : Je ne vois pas comment je pourrois me déterminer à faire un choix ; vous craignez l'amour pour moi, ma chere mere, & j'ai grand peur de donner dans la miſantropie : je n'ai rien vu juſqu'à ce jour, même parmi ceux qu'on nomme eſtimables, aimables, qui n'ait eu beſoin d'indulgence pour paroître ſupportables à mes yeux : vous me connoiſſez trop, ce me ſemble, pour me ſoupçonner d'être ſenſible aux graces extérieures ; je n'ai encore vu que cela dans tous les hommes : ce ſont de jolies Poupées, des Pantins qui geſticulent aſſez bien, & c'eſt tout. Si cette diſpoſition, ce penchant à l'amour que vous appercevez au fond de mon cœur, vous allarme, raſſurez-vous, ma chere mere, par l'impoſſibilité de trouver

dans les hommes d'aujourd'hui, les qualités propres à le faire naître; voudriez-vous que la nature fît un phénomene exprès pour moi ? Tu me fais rire malgré moi, ma chere Julie, me dit ma mere, & tu ne me raſſures pas; il n'eſt pas beſoin que la nature ſe mette en frais pour te faire perdre ta liberté, tu ſeras toi-même l'ouvriere de ce prodige dont tu crois avoir beſoin pour devenir ſenſible; l'homme le plus déſagréable, le moins vertueux, le plus dépourvu des qualités eſtimables, paroît un phœnix lorſque le cœur s'intéreſſe pour lui; on lui ſuppoſe toutes les perfections imaginables, & rien ne peut détruire une illuſion qui plaît. A la bonne heure quand elle eſt formée, répondis-je à ma mere; avouez pourtant qu'on eſt de ſang froid au moment qui précéde l'amour, & qu'alors il eſt aiſé de voir un objet tel qu'il eſt; pour paſſer de cet état tranquille à celui d'illuſion dont vous me parlez, il faut trouver des qualités propres à la produire. En un mot, il faut un pere à l'amour, & j'oſe vous jurer que ce pere chez moi ne ſera jamais que l'eſtime. Voilà nos Philoſophes, répondit ma mere, d'un ton qui m'apprit que je ne l'avois pas

perſuadée ; la ſeule expérience peut les convaincre de leur foibleſſe ; non ma Chere, il n'eſt point queſtion d'examen lorſque l'amour veut ſe mettre de la partie, cela n'arrive que lorſqu'il s'agit de l'amitié, alors on a tout le temps d'examiner à ſon aiſe. Croyez-moi, l'amant le plus parfait a beſoin que les ſentiments qu'il inſpire ſoient précédés de l'illuſion, ils perdent trop à être vûs ſans ce vernis, & ſi le plus parfait de tous les amants étoit réduit à ſa juſte valeur, il eſt peu de femmes qui vouluſſent ſacrifier leur liberté à une ſi vile idole.

Nous paſsâmes trois mois à Orléans avec beaucoup de tranquillité ; notre protectrice nous avoit procuré la connoiſſance de toutes ſes amies, on dédaignoit tous les ouvrages qui n'étoient pas ſortis des mains de ma mere, & on les payoit au double de ce qu'on donnoit aux autres ; je puis dire qu'en cet heureux temps je n'avois que le chagrin de ne pouvoir la ſoulager aſſez à mon gré. Elle avoit trouvé dans cette ville une de ſes anciennes amies, veuve d'un Officier comme elle, mais qui ayant des protecteurs, avoit une penſion de la Cour. Cette penſion, malgré

sa modicité, l'avoit mis en état d'élever un fils unique que son mari lui avoit laissé fort jeune. Cette Dame étoit fort adroite ; l'exemple de ma mere la guérit d'une mauvaise honte qui l'empêchoit de faire valoir ses talents, & l'amour qu'elle portoit à son fils l'engagea de chercher à en faire usage. Pour le faire plus aisément, elle s'associa avec ma mere, prit un logement dans notre maison, & bientôt nous devinmes inséparables. Cette femme avec de l'esprit & de très-bonnes qualités, avoit pourtant un défaut qui me la rendoit ennuyeuse ; elle parloit trop souvent de son fils, & en parloit en mere passionnée. Si elle voyoit un homme de mérite, elle ne manquoit jamais de dire : Voilà le portrait de mon fils. Si nous trouvions dans les histoires des sentiments de grandeur d'ame, de noblesse & d'équité ; elle ajoûtoit tout de suite : voilà justement la façon de penser de mon fils. Il s'en falloit de beaucoup que j'ajoûtasse foi aux éloges éternels de cette Dame ; ils me fatiguoient même, du moins je le croyois ainsi ; cependant ils firent naître chez moi une grande curiosité, & j'attendois avec une sorte d'impatience le

moment où les vacances devoient le ramener à Orléans. Si j'eusse pu prévoir que ce mouvement curieux m'annonçoit ma défaite, j'aurois fui; mais j'étois devenue d'une sécurité qui avança ma perte. Quelques aimables avoient travaillé à me rendre sensible, & la facilité que j'avois trouvé à dédaigner leurs hommages, m'avoit persuadée que ma mere s'étoit trompée, & que j'étois invulnérable. Pour la premiere fois de ma vie je me déterminai à ne point instruire ma mere de ce qui se passoit dans mon cœur; je lui fis un mystere de mon impatience, sous prétexte que cela n'auroit servi qu'à augmenter son inquiétude, du moins croyai-je n'agir que par ce motif. J'étois la dupe de mon propre cœur, j'aimois déja, je pensois souvent en moi-même, ou plutôt je disois: cette femme est insupportable avec son fils, & dans le moment j'entendois une voix dans le plus intime de mon ame qui m'insinuoit: Si pourtant il étoit tel qu'elle le dépeint, il seroit bien digne d'être aimé. Hélas, ma chere! j'éprouvai bientôt que le portrait que Madame des Essarts m'avoit fait de son fils, n'étoit pas flatté: Le moment fatal où il devoit s'offrir à

mes yeux, vint enfin, & ce moment décida de mon ſort. Ma mere n'avoit point ignoré les mouvements ſecrets qui m'avoient agitée, elle ſavoit interpréter mes regards par la longue habitude où elle étoit de les examiner, néanmoins la crainte de donner plus de force à ces ſentiments involontaires, l'avoit empêchée de me dévoiler mon propre cœur; elle ſe flattoit de trouver dans des Eſſarts quelque défaut qui pût me fournir des armes; à peine l'eût-elle vu, qu'elle perdit tout eſpoir. Je ne ſais, ma chere, quels changements le temps a pu opérer en lui; mais s'il eſt aujourd'hui tel qu'il étoit il y a dix-ſept ans, vous avouerez qu'un cœur tel que le mien n'étoit pas en état de ſe défendre contre les impreſſions que faiſoient ſes regards. Ce n'étoit point de la beauté, de l'eſprit, des graces qu'on découvroit en le regardant; c'étoit des vertus, de la nobleſſe; des ſentiments; & quelque grand que fût l'intérêt qu'avoit ma mere à diminuer le mérite de ce jeune homme, elle ne put s'empêcher de convenir avec moi, qu'il étoit preſque impoſſible de ne lui pas ſuppoſer toutes les vertus que ſa phiſionomie annonçoit. J'étois

restée immobile à l'aspect de ce jeune homme, il éprouva le même trouble ; & aussi peu instruit que moi dans l'art de feindre, il ne pensa pas même à déguiser sa situation ; j'étois si effrayée de la mienne, que je pouvois à peine me soutenir, & je me retirai aussi-tôt que la bienséance put me le permettre, pour tâcher de démêler ce qui se passoit en moi ; il n'y avoit pas moyen de s'y méprendre ; je vis en frémissant combien les craintes de ma mere avoient été fondées. J'étois devenue l'esclave d'une physionomie, d'un extérieur peut-être faux & trompeur. Je voulus appuyer sur cette derniere pensée qui me paroissoit une ressource ; mais mon cœur rejettoit avec horreur tout ce qui pouvoit dégrader l'objet de ma flamme naissante, & les combats que je me livrois à moi-même étoient si violents, que j'étois prête à tomber en foiblesse lorsque ma mere entra dans ma chambre. Je me précipitai dans ses bras sans avoir la force de parler, & cachai ma tête dans son sein pour tâcher de me dérober à sa vue. Cette tendre mere, loin de chercher à augmenter ma confusion par des conseils qui n'auroient pas été de saison dans ce premier moment,

mêla ſes larmes avec les miennes, & parvint, à force de careſſes, à me remettre dans une ſituation plus tranquille. Le premier uſage que je fis de ma voix, fut de la prier de me permettre de m'éloigner à l'inſtant. Je ne veux plus le revoir, diſois-je, laiſſez-moi fuir; l'abſence.... Mais non, ajoûtai-je, l'abſence ne détruira jamais la paſſion qui vient de naître dans mon cœur, je ſens qu'elle eſt néceſſaire à mon exiſtence. Mais pourquoi effayerai-je à la combattre? Eſt-ce un crime d'aimer lorſque l'objet qu'on aime n'a rien qui puiſſe faire rougir? Ma mère ſaiſit ces dernieres paroles. Qui peut vous donner cette certitude, ma chere Julie, me dit-elle? Peut-être trouverons-nous le remède à cette paſſion dans celui qui l'a fait naître; j'avois plus compté ſur votre raiſon, ſur votre courage; laiſſez-moi le ſoin d'examiner des Eſſarts; s'il eſt tel que ſa phiſionomie l'annonce, je gémirai de votre penchant pour lui, mais je ne vous en ferai point un crime. Et pourquoi en gémir, lui dis-je avec vivacité, ſi vous ne voulez pas le blâmer? Pourriez-vous vous réſoudre à me rendre miſérable en le contraignant. Ce mot étoit échappé à ma mere; elle

connut que je n'étois pas en état alors de comprendre les raiſons qui le lui avoient dicté, & d'entrer dans ſes vues; ainſi au lieu de me répondre, elle chercha à me conſoler, & me pria au nom de la tendreſſe qu'elle avoit pour moi, de modérer mes mouvements. Je lui promis au moins de les renfermer au-dedans de moi, c'étoit en vérité tout l'effort dont je me ſentois capable, & encore étoit-il bien pénible; cependant quelques heures après, je me crus en état de lui tenir parole. Sans m'avoir promis de ne point s'oppoſer à mon penchant ſi des Eſſarts en étoit digne, ſon ſilence à cet égard me le faiſoit préſumer, & encore plus ſa tendreſſe pour moi; mon cœur m'en aſſuroit, & je crus ne rien riſquer en m'en rapportant à elle; elle ignoroit le caprice, l'obſtination, l'humeur, & j'étois bien éloignée de prévoir les raiſons invincibles qu'elle avoit à oppoſer à mon amour. Madame des Eſſarts nous avoit prié de ſouper avec elle; je me promis de paroître ſi dégagée, que j'effacerois de l'eſprit de la mere & du fils les idées que notre premiere entrevue pourroit leur avoir fait prendre. Je me connoiſſois mal, & ce que j'avois entrepris

étoit au-dessus de mes forces. Vous vous étonnerez sans doute qu'une passion si violente fût l'ouvrage de quelques instants, il faut pour me justifier à vos yeux que je rappelle ce qui s'étoit passé en moi depuis que j'avois été capable de réfléchir.

Il est certain que j'ignorois jusqu'au nom de l'amour, & encore plus ses funestes effets; je n'avois jamais lu un seul roman, je n'avois point eu de société avec les filles de mon âge, & ma mere avoit eu soin d'écarter des conversations tout ce qui pouvoit m'instruire à cet égard; mais mon cœur pour cela n'étoit point demeuré oisif. Sans goût pour la vie religieuse, je ne voyois point d'autre état que celui du mariage; ma mere comptoit un peu sur ma beauté pour espérer un établissement avantageux pour moi; c'étoit l'objet de ses désirs & même de ses prieres; elle demandoit à Dieu de me voir bien mariée avant que de mourir, & m'avoit laissé entrevoir son espoir à cet égard; elle avoit été allarmée du prodigieux éloignement qu'elle me découvroit pour tous les hommes qui s'étoient offerts à mes yeux, parce que ce n'étoit point la piété, ni le désir

d'une vie plus parfaite qui m'inſpiroit ce dégoût; car alors elle eût reſpecté ces motifs; c'étoit une délicateſſe qui devenoit un excès blâmable dans une fille ſans reſſource, & qui devoit ſacrifier beaucoup pour ſe faire un ſort. Dans cette vue elle me diſoit ſouvent que le mariage étant la vocation commune, ce ſeroit me tirer de l'ordre de Dieu que d'y renoncer par des idées chimériques telles qu'étoient les miennes, & que je devois m'attendre à la voir ſe ſervir de ſon autorité, ſi la Providence me faiſoit trouver un parti ſortable pour une fille de qualité ſans fortune. J'étois donc convaincue qu'il faudroit tôt ou tard ſubir ce joug, & pour en adoucir l'idée, mon cœur d'abord s'amuſa à ſouhaiter certaines qualités dans l'époux qui me ſeroit deſtiné. Je m'en fis un tableau qui peu à peu prit de la conſiſtance; je parai ce phantôme à mon gré, & je lui prêtai libéralement toutes les perfections imaginables. Semblable à Pigmalion, je fus éblouie de cet Être de raiſon qui me devoit ſon exiſtence idéale; j'avoue que c'étoit une folie; mais, ma chere, je n'avois que quinze ans, cet âge vous demande une indulgence que je n'avois

pas toujours pour moi-même ; car en vérité il m'arrivoit souvent de me moquer de moi, & de me dire qu'il n'étoit pas possible de rencontrer la copie de l'original que j'avois dans la tête, ou plutôt dans le cœur. Lorsque nous connumes Madame des Essarts, je crus reconnoître dans ce qu'elle nous disoit de son fils, quelque trait de mon tableau, & lorsque je vis ce jeune homme pour la premiere fois, je le trouvai si semblable à celui que mon cœur avoit souhaité, que je ne pus m'empêcher de lui transporter tous les sentiments que j'avois voués à cette ressemblance. Vous voyez que cette passion subite n'avoit rien d'extraordinaire, & qu'on pouvoit même dire qu'elle avoit commencé long-temps avant que j'eusse vu celui qui en devenoit l'objet réel.

Je vous disois que je réussissois mal à jouer le dégagement ; des Essarts fut plus habile que moi. Sa mere avoit vu avec plaisir l'impression mutuelle que nous nous étions faite, elle avoit depuis long-temps dessein de nous unir, & le manque de fortune lui paroissoit compensé par l'analogie de mon caractere avec celui de l'époux qu'elle me destinoit ; car son amitié pour moi lui

faiſoit illuſion ſur mes défauts. Elle ſavoit que ma mere avoit d'autres vues, elle crut donc devoir garder de grands ménagements, & fit entendre à ſon fils qu'il importoit au ſuccès de ſon amour qu'il sût le déguiſer. Il faut, lui dit-elle, mériter l'eſtime de Julie, c'eſt le ſeul chemin qui puiſſe vous conduire à ſon cœur. Elle lui apprit en même-temps qu'il auroit de grands obſtacles à ſurmonter du côté de ma mere, que ſa tendreſſe pour moi m'éloigneroit d'un mariage qui dans la vérité ne pourroit être regardé comme avantageux. Si vous pouvez lui faire craindre que vous ſoyez touché des charmes de ſa fille, ajoûta-t-elle, je ne répondrois pas qu'elle ne trouvât le moyen de l'éloigner. Une telle menace fit frémir des Eſſarts, & lui inſpira aſſez de force pour ſe contraindre. Je n'étois pas inſtruite de ſes motifs, & je lui fis un crime du rôle qu'il jouoit aſſez naturellement, parce que les difficultés qu'on lui faiſoit prévoir l'avoient jetté dans une profonde triſteſſe. Je ſentis donc un violent dépit de ſa froideur, il ne dura pas long-temps; quoiqu'il fût ſur ſes gardes, il lui échappa mille choſes qui me firent comprendre la violence

violence qu'il ſe faiſoit. Ma mere m'avoua en nous couchant, qu'elle n'avoit rien remarqué en ce jeune homme qui ne fût à ſon avantage; & malgré le déſir qu'elle avoit de lui trouver des défauts, elle conçut en peu de temps qu'il n'y avoit rien à eſpérer de ce côté-là. Si elle n'eût conſulté que l'eſtime que des Eſſarts lui avoit inſpiré, elle n'eût pas balancé à preſſer notre union; mais la triſte ſituation qu'elle avoit éprouvée, la faiſoit frémir ſur les ſuites d'un pareil mariage. Je vous avouerai, ma chere, que je ne partageois pas ſes craintes. Je ne puis être heureuſe que par le cœur, lui diſois-je quelquefois, pourquoi renoncerois-je à la ſeule félicité à laquelle il m'étoit permis de prétendre? Nous ſerons abſolument dénués des commodités de la vie; mais elles ſont inutiles à qui ſait les mépriſer; l'amour, dit-on, a transformé pluſieurs perſonnes en peintre, il fera le même miracle en ma faveur, il me donnera pour le travail l'aptitude qui m'a manqué juſqu'à ce jour. Et comptez-vous pour rien, me dit ma mere, le déchirement que vous éprouverez à la vue d'une famille qui peut-être deviendra nombreuſe, & à laquelle vous ne

pourrez procurer ces commodités que vous regardez comme des superfluités pour vous, & qui vous paroîtront pour elle des secours nécessaires ? Vous vous direz à vous-même : Ces innocentes créatures sont les victimes de la passion qui leur a donné le jour ; je suis moins leur mere que leur marâtre ; je leur suis comptable d'une éducation, d'un établissement que je ne puis leur procurer. Croyez-en mon expérience, ma chere fille ; mon penchant pour votre pere me fit regarder sans effroi les suites de notre mariage ; un défert me suffiroit avec lui, me disois-je en moi-même. Hélas ! j'ignorois ce que c'est d'être mere ! A peine fus-je assurée de votre existence que j'éprouvai la situation cruelle que je crains pour vous ; je pressentis toute l'horreur de votre destinée, je me la reprochois sans cesse, & quoique je n'aye rien épargné pour l'adoucir ; je ne suis pas sans remords, votre passion les augmente ; je vois avec frayeur que les malheurs que j'ai occasionnés en m'abandonnant à mon penchant, vont se perpétuer. Non, ma mere, lui répondis-je en me jettant à ses genoux ; vous m'ouvrez les yeux sur l'inconsidération de la démarche que je

voulois faire, je m'abandonne à votre conduite, ne craignez point de déchirer mon cœur en m'arrachant à l'objet de ma tendresse. Quoi ! j'aggraverois les maux que je vous ai caulés depuis ma naissance ? plutôt mourir mille fois. Mais par pitié, éloignez-moi de M. des Essarts, sa vue ne feroit qu'enfoncer le trait fatal ; fasse le ciel qu'il ne partage pas mes tourments. Hélas ! ma chere, ce souhait que je faisois en faveur de mon amant, eût été le comble de mes maux ; mais j'étois trop sûre de n'être pas exaucée, & j'aurois été au désespoir de l'être. Toute ma consolation étoit la certitude que j'avois de sa tendresse, quoiqu'il ne me l'eût jamais déclarée, j'étois sûre de regner dans son ame. Il est je crois des cœurs qui semblent faits l'un pour l'autre, ils s'entendent au moment qu'ils se rencontrent. J'avois encore un autre motif de consolation, c'est que ma mere partageoit sincerement ma douleur ; elle convenoit de bonne foi que des Essarts méritoit ma tendresse, quoiqu'elle en blâmât l'excès ; elle m'avouoit même qu'il étoit justifié en quelque maniere par son mérite, & me faisoit entrevoir qu'il pouvoit arriver mille circonstances.

capables de changer notre ſort. Des Eſſarts eſt jeune, me diſoit elle, il a des talents ſupérieurs, il ne lui manque que de la protection. Un mariage, en le fixant à cet âge, arrêteroit ſa fortune. Si Dieu vous a deſtinés l'un à l'autre, ſa providence vous ménagera les occaſions de vous unir; vous pouvez compter ſur ſa conſtance, & je vous engage ma parole de ne jamais vous forcer à recevoir la main d'un autre, quelque avantage que je puiſſe eſpérer de tirer de la fortune, tant qu'il me reſtera un eſpoir raiſonnable de pouvoir l'appeller un jour mon fils. La conduite & les diſcours de ma mere en augmentant mon reſpect & mon amour pour elle, fortifia mon courage, elle me parut mériter le ſacrifice qu'elle exigeoit, & je fis les plus grands efforts pour me mettre en ſituation de lui obéir quoiqu'il pût arriver. Cette tendre mere ſe diſpoſoit à parler à Madame des Eſſarts pour la faire entrer dans ſes vues, lorſqu'elle reçut une lettre de Marſeille qui lui apprenoit qu'une de ſes tantes l'avoit faite ſon héritiere en mourant. Cette tante n'étoit pas fort riche, mais ſa fortune étoit ſuffiſante pour nous arracher à la ſituation que

ma mere craignoit pour nous ; & elle m'apprit avec tranſport que la Providence ſe déclarant en faveur de notre mariage, il ne ſeroit différé que juſqu'au temps où elle auroit mis ordre à cette ſucceſſion qu'elle m'abandonnoit toute entiere. Je tombai à ſes genoux, & mon ſilence & mes larmes furent les ſeuls interprêtes de ma joie & de ma reconnoiſſance ; cependant je lui dis avec fermeté, que rien au monde n'étant capable de me ſéparer d'elle, je ne conſentirois jamais à la voir ſe dépouiller d'un bien qui ſeroit autant à nous dans ſes mains que dans les nôtres. Elle ne m'écouta pas, elle partageoit ma joie ; deux mois de connoiſſance lui avoient découvert les grandes qualités de mon amant, il lui étoit preſque auſſi cher qu'à moi, & elle ſe fit un plaiſir de jouir de ſa ſurpriſe & de ſes tranſports. Ils n'eurent point de bornes, mais ils ne s'exprimerent point autrement que les miens. La vivacité du ſentiment réduit au ſilence par l'impoſſibilité de trouver des paroles qui répondent à ce que l'on ſent.

Ma mere envoya ſa procuration à un Négociant de Marſeille ; mais malgré les ſoins qu'il ſe donna ; ſix mois

ſe paſſerent ſans pouvoir rien conclure, ce qui la détermina à partir elle-même pour cette ville; des Eſſarts l'accompagna, & malgré l'eſpoir de revoir bientôt deux perſonnes qui m'étoient ſi cheres, mon cœur ſembla ſe fendre en les quittant, il ſembloit prévoir l'affreuſe cataſtrophe qui m'alloit ſéparer de ma mere pour pluſieurs années, & de mon amant pour jamais. La ſucceſſion fut bientôt arrangée, & des Eſſarts, en nous rendant compte de tout ce qu'ils avoient fait en cette ville, nous marqua qu'ils avoient pris jour pour leur départ, & qu'il auroit ſoin de nous en inſtruire. Tout à coup nous ceſſames de recevoir de ſes nouvelles, le bruit public nous apprit que la peſte étoit déclarée dans Marſeille, & que toute communication étoit rompue avec ſes habitants. Mon premier mouvement fut d'aller partager le danger de ma mere & de mon amant; Madame des Eſſarts inſtruite de ma réſolution, en avertit notre protectrice, qui craignant que je ne m'échappaſſe, me fit conduire dans un Couvent. J'y éprouvai pendant ſix mois des tourments inexprimables, on craignit pluſieurs fois la perte de ma raiſon, & je ne conçois

pas comment il me fut poſſible de la conſerver auſſi bien que ma vie. Je me repréſentois ma pauvre mere & mon amant en proie à toutes les horreurs de cet horrible fléau. Inconnus dans cette ville, peut-être ſans argent; car ils n'étoient pas sûrs qu'ils euſſent touché celui de cette malheureuſe ſucceſſion. Au bout de ſix mois, dans le moment où ſans doute je touchois à la fin de mes peines par les approches d'une mort que j'appellois ſans ceſſe à mon ſecours. Au bout de ſix mois, dis-je, ma bienfactrice reçut une lettre par le canal de Mgr. l'Evêque de Marſeille, qui eut la charité de s'en charger. Elle étoit écrite de la main de ma mere, & comme je l'ai conſervée, je vais vous la tranſcrire.

Adorons les ſecrets de la divine Providence, ma chere Julie; c'eſt elle qui de toute éternité avoit déterminé notre voyage dans ces funeſtes circonſtances; ſes deſſeins nous ſont inconnus, ils nous paroiſſent rigoureux, ſoumettons-nous, & croyons fermement qu'ils ſont dictés par ſa ſageſſe, ſa bonté & ſa miſéricorde. Dieu nous a ſoûtenus juſqu'à ce moment avec une vigilance paternelle qui nous fait eſpérer de vous revoir un

jour. Encore une fois, ma chere fille, adorons ſes décrets & baiſons la main qui nous frappe.

Je m'étois logée en arrivant à Marſeille chez une Couturiere qui avoit un grand nombre de robes de toile peinte à faire; ces marchandiſes étoient entrées frauduleuſement, & par conſéquent n'avoient point fait de quarantaine, ce furent elles qui communiquerent le funeſte venin dont elles étoit impregnées. Il y avoit déja quelques jours qu'on en reſſentoit les effets, ſans qu'on en ſoupçonnât la cauſe; le Chirurgien des Galeres nommé Crouſet fut un des premiers qui ſoupçonna la nature du mal, & qui avertit les Magiſtrats, qu'il avoit viſité pluſieurs malades qui étoient morts avec des charbons peſtilentiels. Je ne ſais ſi ces Meſſieurs regarderent ſa frayeur comme mal fondée, ou s'ils ne voulurent qu'empêcher la terreur que produit cette horrible maladie; ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'ils le firent mettre en priſon, & les autres intimidés par cet exemple, publierent que ce mal avoit ſa ſource dans l'excès avec lequel les pauvres avoient mangé des fruits qui avoient été très-abondants cette année. Nous trouvames cette opinion établie

établie lorſque nous arrivâmes, & lorſque nous entendîmes parler de l'opinion du Chirurgien Major, nos affaires étant finies, nous ne remîmes notre voyage que juſqu'au lendemain matin, les paſſages étant encore ouverts. Sur les ſix heures du ſoir, comme j'étois occupée à faire notre malle, je me trouvai extrêmement mal. Toute la ville étoit en rumeur, & dans les premiers accès d'une crainte qui paroiſſoit bien fondée, les gens chez qui nous étions nous ſignifierent que nous pouvions chercher un logement, & ne voulurent jamais nous permettre de paſſer la nuit chez eux. Notre premier mouvement fut d'abandonner notre malle, & de ſortir de la ville auſſi-tôt que ma foibleſſe ſeroit paſſée; un ſentiment de juſtice m'arrêta: s'il étoit vrai que j'euſſe vraiment la peſte, devois-je expoſer toute la Province pour ſauver ma vie. Je me jettai donc entre les bras de la Providence, & je priai des Eſſarts de me chercher un logement, & de pourvoir enſuite à ſa ſûreté en s'éloignant. Il rejetta cette propoſition avec horreur, & me dit qu'il ſuivroit ma deſtinée. J'avois une groſſe fievre, & je pouvois à peine me ſoutenir; il me conjura de me faire

violence pour pouvoir me préſenter dans une auberge d'un pas aſſuré ; car ſi on m'eût ſoupçonné d'être malade, on m'en auroit refuſé l'entrée. Nous chargeâmes un homme de notre malle, ce qui nous donna l'air de gens qui ne faiſoient que d'arriver, & favoriſa notre réception. Il y avoit déja trois perſonnes attaquées dans la maiſon où l'on nous reçut, parmi leſquelles étoit l'hôte ; ſa femme parut ſurpriſe de voir des gens qui venoient à Marſeille dans de telles circonſtances, & nous dit que ſi elle eût été en notre place, elle s'en retourneroit ſur le champ, puis elle commanda à une ſervante de nous conduire dans une chambre, & de nous préparer à ſouper & des lits. Des Eſſarts qui brûloit d'envie de ſe voir en liberté, lui dit que nous payerions notre ſouper ; mais que j'étois ſi fatiguée, que je voulois me coucher ſur le champ, & que pour lui il alloit ſortir pour terminer ſes affaires, & repartir au plus vîte. Ce n'étoit pas ſon intention, & quand même nous l'euſſions voulu, la choſe n'étoit plus en notre pouvoir, dès le lendemain toute communication fut rompue, & d'ailleurs je ne fus pas en état de le tenter. A peine fus-je au lit,

que mon mal s'augmenta, considérablement, & je ne doutai plus de sa nature, je sentois des douleurs incroyables dans les aines & sous les aisselles, & déja il y paroissoit des tumeurs. Il fallut pourtant me résoudre à laisser sortir des Essarts, qui vouloit se pourvoir des choses qui nous étoient nécessaires; il m'enferma, & fut plus de quatre heures absent. Vous le dirai-je, mon enfant, sa longue absence me fit craindre que l'horreur qu'inspire cette horrible maladie, n'eût produit son effet ordinaire, & qu'il ne m'eût abandonné. Je me résignai à ce surcroît de peines, & remerciai le Seigneur de ce qu'il avoit permis que je me fusse confessée le matin, & que j'eusse reçu la sainte Communion pour me prémunir contre les dangers du voyage. J'avois une soif ardente, & je n'osois appeller du secours; enfin dans le moment où mes maux paroissoient à leur comble, des Essarts rentra suivi d'un homme qui portoit quelques sacs qu'il remit dans une chambre attenante à la mienne, après quoi votre amant ferma la porte, & sans s'amuser à me demander pardon de son retardement, travailla à me faire un remède qu'il avoit entendu vanter en pareil cas. Il coupa de gros oignons

par le milieu, y mit beaucoup de ſel & de poivre, & je les appliquai aux endroits où je ſentois de la douleur. Il me fit enſuite de la ptiſane, & mit au feu un pot dont il s'étoit fourni pour faire du bouillon. Le reméde qu'il m'avoit fait augmenta d'autant plus ma fievre, qu'il m'avoit fait prendre de la thériaque dans du vin dans le même temps. J'eus une ſueur abondante, & les charbons devinrent extrêmement gros en peu d'heures. Alors il eut le courage de les ouvrir lui-même, & y appliqua une drogue dont je ne me rappelle pas le nom. Il eut la précaution de brûler ma chemiſe & mes draps lorſque ma ſueur fut paſſée, & pour abréger, dès le cinquieme jour il me crut, & je fus effectivement hors de danger, par la grande ſuppuration qui s'étoit faite aux endroits ouverts. Ce fut alors qu'il m'apprit la raiſon de ſa longue abſence, & de ſon obſtination à ne point appeller des ſecours étrangers.

Vous ſavez qu'il m'avoit enfermée pour ſortir, ſon deſſein n'étant que de prendre de quoi faire le reméde dont j'ai parlé, & il comptoit n'être dehors, que quelques minutes. En entrant dans la cuiſine il trouve l'hôteſſe comme en

furie, parce qu'on enlevoit ſon mari & deux de ſes enfants pour les conduire à l'Hôpital. Des Eſſarts apprit alors qu'il y avoit un ordre pour y enfermer tous les malades, frémiſſant de crainte qu'on ne m'arrachât à ſes ſoins, il réſolut de ſe paſſer plutôt de tout ſecours; il courut donc toute la ville pour ſe pourvoir de toutes les choſes qu'il me crut néceſſaires, comme volailles, &c. & dit à l'hôteſſe en entrant, que pour ne point expoſer ſa mere à la contagion, il garderoit les deux chambres où nous étions, dont il ne permettroit l'entrée à perſonne, & qu'il viendroit prendre lui-même les choſes qui lui ſeroient néceſſaires. Ce ne fut que le cinquieme jour d'après celui dont je parle, qu'il deſcendit dans l'auberge qu'il trouva fermée, la maîtreſſe avoit été attaquée & avoit péri ainſi que le reſte de ſa famille; les domeſtiques s'étoient ſauvés, & dans leur trouble n'avoient pas même penſé à nous. Il eût pu dès l'inſtant appeller par une fenêtre pour faire ouvrir la porte; mais comme nous avions encore des vivres pour une ſemaine, il réſolut de donner tout ce temps à ma convaleſcence, qui ſe termina heureuſement. Il ſortit alors pour la premiere

fois, & revint saisi d'horreur. Les rues, les devants des portes étoient couverts de malades qui confondus avec les mourants, étoient abandonnés de tout le monde, les hôpitaux ne pouvant plus les contenir. On y rencontroit peu de monde, personne n'osant paroître dans les rues sans un besoin absolu. Des Essarts ne savoit où se pourvoir de vivres, heureusement il rencontra l'Evêque de Marseille, qui accompagné de quelques Ecclésiastiques, portoit des secours spirituels & corporels à tous les malades sans distinction de rang. Ce digne Prélat ne dédaigna point de me rendre une visite; & par ses soins je n'ai manqué de rien jusqu'à ce jour. Me trouvant parfaitement rétablie, & avec une vigueur qui me suppsenoit moi-même, je crus devoir me consacrer au service des malades, je pouvois le faire sans un grand danger, puisque les Médecins assurent qu'on n'a pas la peste deux fois; j'ai reconnu par l'expérience qu'ils se trompent, ou veulent tromper les autres; il est vrai pourtant que les rechutes sont très-rares. Dieu m'a préservée jusqu'à ce jour, aussi bien que des Essarts; il ne m'a pas été possible de le retenir dans sa chambre, il croit que la

charité l'oblige à riſquer ſa vie pour
courir ſes freres. Il s'eſt offert courag
ſement à l'Evêque pour diſtribuer
vivres ; & a ſauvé pluſieurs malade
ſuivant la méthode dont il s'eſt ſ
avec moi. Son zele ne l'empêche p
de prendre toutes les précautions qu
prudence exige, mais elles ne vont
juſqu'à étouffer en lui l'humanité. N
avions reçu vingt-deux mille livres d
jours avant que je tombaſſe malade,
profité avec tranſport de la permiſ
que je lui ai donnée de ſe ſervir de c
ſomme, dont il a déja diſtribué
mille livres, s'abandonnant à la Pr
dence s'il échappe au danger. Au
lieu des horreurs de notre ſituati
vous êtes toujours préſente à notre
venir, nous partageons nos inqui
des, nous craignons votre déſeſpoir
nous regardons comme le plus gr
bonheur la poſſibilité de vous donne
nos nouvelles. Nous pourrons recev
des vôtres ſi vous envoyez votre
ponſe à Mgr. l'Archevêque de Pa
pour Mgr. l'Evêque de Marſeille. M
ritez par votre ſoumiſſion aux ordres
Ciel, qu'il continue à nous couvrir
ſes aîles ; ſouvenez-vous que les c
veux de notre tête ſont comptés. R

pellez-vous ſouvent ces paroles de notre Maître, ma chere fille, ma chere amie. Pour nous, nous ſommes ici comme les trois enfants dans la fournaiſe : environnés de morts & de mourants, Dieu défend à la flamme de nous nuire, & nous ſortirons de ce feu dévorant ſans aucune lézion, ſi c'eſt ſa ſainte volonté.

En nous recommandant au Seigneur, n'oubliez point notre ſaint Evêque, qui jour & nuit expoſe une vie bien plus précieuſe que la nôtre, & qui comme un autre Aaron ſe jette avec l'encenſoir entre les morts & les mourants, pour arrêter l'épée de l'Ange exterminateur, & tâcher de fléchir la colere de Dieu ſur ce pauvre peuple.

Figurez-vous, ſi vous le pouvez, ma joie, ma douleur, mes craintes, mes eſpérances, lorſque je reçus cette lettre. Je fus livrée ſucceſſivement à tous ces ſentiments ſans pouvoir me fixer à aucuns : enfin la Religion ſembla prendre le deſſus; je dis qu'il me ſembla, car il s'en fallut de beaucoup que ma réſignation ne fût telle qu'il l'eût fallu pour être Chrétienne. Aveugle que j'étois, je croyois faire un acte héroïque en remettant entre les mains de Dieu

des vies où la mienne paroiſſoit attachée, & cependant mes motifs étoient bien imparfaits. La crainte d'irriter le Seigneur par mes murmures, & d'éloigner ſon ſecours de ma mere & de mon amant, eut la force de les étouffer: j'avois peur que Dieu ne vengeât ſur eux mes révoltes contre ſes décrets; auſſi ma ſoumiſſion ne ſe ſoûtint-elle qu'autant de temps que je conſervai l'eſpérance, comme vous l'allez voir.

Je me crus donc réſignée, & ce phantôme de vertu parut ſi grand à ces bonnes Religieuſes, qu'elles ſe perſuaderent que Dieu en me donnant ce courage héroïque, m'appelloit aux plus grandes choſes; elles crurent en conſéquence que l'acquiſition d'un ſujet tel que moi, ſeroit un bonheur pour leur maiſon. Une d'entr'elles, en laquelle j'avois beaucoup de confiance, me dit qu'elle regardoit le malheur qui m'étoit arrivé, & ceux dont j'étois menacée, comme une marque de vocation à la vie religieuſe; que Dieu en m'ôtant ce qui m'étoit uniquement cher au monde, vouloit me faire connoître que je ne devois m'attacher qu'à lui, & qu'ainſi je devois reſter dans leur maiſon, ſi j'avois le malheur de perdre M. des Eſſarts.

Mon cœur saisit cette pensée avec avidité ; je me jettai au col de cette Religieuse, & je la priai de me conserver la bonne volonté qu'elle & ses compagnes avoient pour moi ; l'assurant que je ne balancerois pas un moment à renoncer au monde, si je perdois l'espoir de m'unir avec des Essarts. Depuis ce moment ma douleur devint plus tranquille ; j'étois flattée de l'idée de m'immoler aux manes de mon amant, supposé que je dûsse le perdre ; mais je ne connoissois pas mes motifs réels, & j'étois de très-bonne foi la dupe de moi-même dans ma vocation comme dans ma résignation. J'avois fait réponse à ma mere, je la conjurois de se conserver pour moi, d'employer tout le pouvoir qu'elle avoit sur des Essarts pour l'empêcher de se livrer à son zele ; je lui marquois mes doutes sur l'existence de ce cher amant : Pourquoi ne m'a-t-il pas rassurée par un mot de sa main, lui disois-je ? Il n'est pas naturel qu'il ne m'ait point écrit ; vous me cachez sa mort, vous craignez mon désespoir ; mais l'incertitude dans laquelle je vis à cette occasion, est mille fois plus terrible que l'assurance de cette mort. Je finissois en l'instruisant du dessein que j'avois de me faire Religieuse,

& de la facilité que je trouverois à l'exécuter, ſi le malheur que je craignois étoit ſans reſſource, & je la conjurois dans ce cas, de ne pas différer à m'accorder ſon conſentement pour conſommer mon ſacrifice. Je ne ſais comment j'avois pu me faire illuſion un ſeul moment ſur la perte de des Eſſarts, ſon ſilence eût dû m'inſtruire; mais dans les premiers mouvements que j'avois reſſentis, en liſant la lettre de ma mere, tout avoit été ſi tumultueux, qu'ils ne m'avoient pas laiſſé aſſez de tranquillité pour refléchir. Je payai bien cherement pendant ſix mois le moment d'eſpérance qui m'avoit déçue; je fus tout ce temps ſans recevoir aucune nouvelle, & ce ſilence m'ayant perſuadée que je n'avois plus rien à eſpérer, je conjurai la Religieuſe mon amie, d'employer tout le crédit qu'elle avoit dans la maiſon, pour accélerer la faveur qu'elle m'avoit fait eſpérer. Elle reçut ma propoſition avec joie; on tint Chapitre ſur ce ſujet, & je fus reçue tout d'une voix, quoique je n'euſſe pas un ſol de dot. Mes talents m'en tenoient lieu dans une maiſon qui ne ſubſiſtoit que par les Penſionnaires, dont on avoit deſſein de me donner la conduite dans quelques années. C'étoit

l le ſeul motif de l'empreſſement qu'on
'avoit marqué ; & que je croyois ne
evoir qu'à la compaſſion, à la charité
: à l'amitié. On ne pouvoit m'admet-
:e dans cette maiſon ſans la permiſſion
e l'Evêque ; je penſois n'en être point
onnue, & je ne m'attendois à aucune
ifficulté de ſa part ; je fus donc fort
irpriſe d'apprendre qu'il avoit refuſé
ux Religieuſes la permiſſion de me
onner l'habit, & lui ayant écrit une
:ttre fort reſpectueuſe pour en appren-
re la raiſon ; il ſe tranſporta au Cou-
ent, & après avoir inutilement eſſayé
e me faire comprendre que je n'avois
utre vocation que le déſeſpoir, il fut
bligé de m'avouer qu'il avoit reçu des
ouvelles de ma mere, qui le conjuroit
e ne pas me permettre de diſpoſer de
ioi avant ſon retour. Je conçus tout
'un coup la raiſon qui avoit empêché
ıa mere de m'écrire, & quoique je me
iſſe préparée à recevoir ce coup, je ne
us réſiſter à la douleur que me cauſa
ı certitude de la mort du malheureux
es Eſſarts. Je tombai ſans connoiſſance
ıx pieds de l'Evêque, & fus plus de
x heures en cet état, agitée de violen-
:s convulſions qui firent craindre pour
ıa vie. Les Religieuſes qui ne pouvoient

plus compter ſur l'avantage qu'elles avoient eſpéré de ma réception, ne voulurent point s'expoſer aux embarras que mon état leur alloit cauſer, & déclarerent à l'Evêque avec beaucoup de dureté, qu'elles ne pouvoient point me garder. Ce digne Prélat indigné de leur inhumanité, me fit tranſporter chez Madame des Eſſarts dans l'état où j'étois; il eut la généroſité d'aſſurer cette Dame qu'il ne m'abandonneroit pas, & ne me quitta qu'après m'avoir recommandée lui-même aux ſoins d'un Médecin & d'une Garde, qu'il chargea de ne me rien épargner pour me ſauver. Je repris mes ſens au bout de quelques heures, mais non pas ma raiſon, une fiévre violente m'en ôta l'uſage pendant vingt-ſept jours, & l'on n'eſpéroit plus rien de ma vie, lorſqu'une criſe heureuſe me tira de danger. Je ne ſentis rien les premiers jours de ma convaleſcence, la foibleſſe de mes organes ſembloit avoir anéanti chez moi la faculté de penſer; je demandois ma mere & des Eſſarts, & je me plaignois de leur lenteur à me ſécourir. Cependant je n'avois plus de fievre, & ſans l'aſſurance que donnoit le Médecin à Madame des Eſſarts, elle eût craint pour ma raiſon,

Cette foibleſſe s'étant un peu diminuée, on m'apprit que j'avois été ſur le bord du tombeau, & je ne pus m'empêcher de frémir en penſant aux ſuites d'une telle mort par rapport à mon ame. Un ſaint Eccléſiaſtique profita de ce rayon de lumiere, & ma paſſion amortie par l'approche de l'éternité, me laiſſa aſſez de liberté pour l'écouter. Je convins que ne pouvant accuſer que Dieu de mes pertes, je n'avois pu, ſans une horrible impiété, me révolter contre ſes adorables décrets. Ces bons mouvements augmenterent avec mes forces, & les exhortations de mon guide acheverent de me rendre telle que la Religion & la raiſon l'exigeoient. Ne me demandez point un compte exact de ma ſituation; je la comprends, mais je ne puis la rendre. Ma volonté étoit ſoumiſe, mais mon cœur & mes ſens étoient déſolés, & j'avois à ſoûtenir à chaque inſtant ce déchirement, il falloit ſans ceſſe le ſacrifier, me ſéparer de moi-même; je ne crains point de le dire, cet état eſt pire que la mort, ou plutôt c'eſt une agonie perpétuelle. Je n'avois pas renoncé au deſſein de me faire Religieuſe, & l'Eccléſiaſtique dont j'ai parlé, eut la prudence de ne point

combattre ma réſolution dans ces moments critiques; au contraire, il flatta ma manie, & me promit de m'aider de tout ſon pouvoir à accomplir ce qu'il auroit ſujet de croire être la volonté de Dieu ſur moi. Il écrivit à une de ſes ſœurs qui étoit Abbeſſe d'une maiſon de Bénédictines, proche de Paris, & la pria de me recevoir. Avant de faire partir cette lettre qui rempliſſoit le ſeul déſir qui me reſtât au monde, il exigea de moi une promeſſe de ne point précipiter ma priſe d'habit, & de vivre quelque temps en ſéculiere dans cette maiſon. Je ſouſcrivis volontiers à ce qu'il exigeoit de moi, parce que je me croyois sûre de ma réſolution, & ſitôt que je pus me flatter de pouvoir un jour me ſéparer du monde, je ſentis la tranquillité renaître dans mon cœur.

L'Abbeſſe de... raſſembloit en ſa perſonne des qualités peu communes. Une piété ſincere, un eſprit inacceſſible à toutes les petiteſſes, une prudence conſommée dans un âge peu avancé, de la fermeté, de la douceur, & ſur tout une charité tendre, d'où naiſſoit une grande condeſcendence pour les foibleſſes involontaires de celles qu'elle gouvernoit; elle ſavoit s'y prêter & les

ſupporter, ſans les autoriſer par une lâche approbation, qui prend le nom de bonté, & n'eſt qu'une vraie foibleſſe. C'étoit ſon devoir qui mettoit des bornes à cette condeſcendance, dont j'avois ſur tout un ſi grand beſoin. Ajoûtez à ce que je viens de dire, des lumieres ſupérieures, & une grande ſimplicité de cœur; en un mot, c'étoit une perſonne accomplie. Elle me reçut, & me traita comme une malade qui avoit beſoin de beaucoup de ménagements; elle convint de la grandeur de la perte que je venois de faire, & loin de condamner les larmes que je répandois nuit & jour, je la vis pluſieurs fois ſur le point d'y mêler les ſiennes; ce qui eſt un moyen infaillible de ſoulager les infortunés; nous aimons d'être plaints, & l'on ſe révolte pour l'ordinaire contre un conſolateur dur, auſtere, & qui s'efforce de vous faire regarder la douleur comme une foibleſſe. Je paſſai pluſieurs mois dans cette maiſon ſans entendre parler de mon Directeur; trop occupée d'abord de mes ſentiments, je ne fis pas beaucoup d'attention à ſon ſilence, d'autant plus qu'il étoit exact à faire tenir à Madame l'Abbeſſe les lettres de ma mere, qui continuoit de me mander

mander qu'elle jouiſſoit d'une ſanté parfaite dans le ſein de la mort, pour ainſi dire. A la fin je fis réflexion qu'il n'accompagnoit jamais ces lettres d'un ſeul mot de ſa main pour moi. Un tel ſilence, après une charité ſi vive, me parut extraordinaire; & pour en découvrir le motif, je demandai à mon Abbeſſe la permiſſion de lui écrire pour le remercier de l'attention qu'il avoit à me procurer le ſeul ſoulagement dont ma ſituation fut ſuſceptible. Je lui marquois auſſi combien j'étois reconnoiſſante de la bonté & de la patience qu'il avoit eues à mon égard. Je l'aſſurois que je me confirmois chaque jour dans la réſolution de me conſacrer au Seigneur, que je ſoupirois après l'heureux moment où il me ſeroit permis de le faire, & je le conjurois d'abréger le temps d'une épreuve inutile, puiſqu'il étoit certain que rien au monde ne ſeroit capable de me faire changer de réſolution. Je le priois de remarquer qu'elle ne pouvoit plus être regardée comme un effet de mon déſeſpoir, puiſque j'étois devenue tranquille, & j'en prenois à témoin Madame l'Abbeſſe, qui pouvoit lui rendre compte de la fermeté de ma vocation. Je reçus la réponſe ſuivante.

LETTRE
DE M***.
A JULIE.

NE soyez point surprise, Mademoiselle, d'avoir été si long-temps sans recevoir de mes nouvelles ; mon silence n'avoit point pour cause le refroidissement de mon zèle à votre égard, dans un tems où il vous devient plus nécessaire que jamais ; mais j'ai cru qu'il falloit pour quelque temps vous abandonner à votre douleur ; elle avoit pris un tour qui vous garantissoit de l'excès, & votre respectable Abbesse, à laquelle j'ai toujours écrit, a eu la bonté de me faire connoître les progrès que vous faisiez chaque jour dans la soumission que vous deviez avoir pour les ordres du Très-haut : je vous crois actuellement en situation d'écouter avec docilité ce que je vais vous dire de la part de Dieu, & je le conjure de vous rendre docile. Je sçais que je vais rouvrir vos playes, & peut-être vous en faire de nouvelles, mais je ne pourrois vous ménager sans trahir mon ministere, & sans me ren-

dre indigne de la confiance que vous m'avez accordée : elle exige que je faſſe de nouveaux efforts pour vous rendre à vous-même, & à ce que Dieu demande de vous. Je vous ai dit en commençant cette lettre que votre douleur avoit pris un tour qui vous garantiſſoit de l'excès, il faut vous expliquer ce terme qui n'eſt pas exact, car la réſolution de vous faire Réligieuſe étoit un excès réel; j'ai voulu dire ſeulement que j'en craignois peu les ſuites, parce que je comptois beaucoup ſur le retour de votre raiſon avant le temps que j'avois fixé pour votre engagement, & que Madame l'Abbeſſe m'avoit promis de ne point vous admettre à prendre l'habit ſans m'en avertir. L'idée de vous enſevélir avec votre Amant, a amuſé votre cœur, plus vous aviez d'horreur pour ce ſacrifice, plus vous aviez d'empreſſement à l'offrir à l'Idole qui regne dans votre cœur. Le mot m'eſt échappé, Mademoiſelle, malgré le deſſein où j'étois de m'expliquer avec ménagement. Frémiſſez : Dieu étoit le prétexte de ce ſacrifice impie que vous vouliez faire à la créature : vous êtes vraiment idolâtre; & dans le temps que votre bouche prononceroit les vœux ſacrileges qui

ſembleroient vous conſacrer au Seigneur, vous vous immoleriez à l'amour profane d'une vile créature. Notre Dieu eſt un Dieu jaloux, tout partage l'offenſe : il rejette les cœurs fouillés, & le vôtre n'eſt pas aſſez pur pour être accepté. Vous êtes malgré votre ſoumiſſion apparente, réellement révoltée contre l'ordre de la Providence, cette ſoumiſſion n'eſt qu'une grimace. Si votre vie vous eût été plus chere que votre liberté, vous l'euſſiez immolée aux manes de votre Amant ; mais vous avez ſenti qu'une prompte mort auroit terminé vos peines, & vous vous faites un plaiſir délicat de les perpétuer, en vous engageant dans un état pour lequel vous avouez que vous avez toujours eu la plus grande horreur. Vous n'avez ſûrement point de vocation, j'oſe vous en répondre, & la vocation ſeule peut rendre ſuportables les amertumes qui ſe rencontrent dans la vie Religieuſe, & qui diſparoiſſent aux yeux de ceux que Dieu y appelle, ou du moins elles leur paroiſſent douces par la grace qu'elles reçoivent. Au contraire ces peines forment un enfer anticipé pour celles qui s'y introduiſent d'elles-mêmes, & par des motifs profanes. Que ſi vous êtes

insensible à ce que la Réligion exige de vous actuellement, écoutez la voix de la nature : voyez votre pauvre Mere qui va se trouver sans secours, sans consolation, sans appui : quel prix de sa tendresse pour vous ? Je vous envois une lettre qu'elle vient de m'écrire ; si votre cœur ne s'est pas entierement dépravé, vous serez attendrie en vous peignant l'extrémité où votre résolution l'a réduite. Si vous tardez à la rassurer sur votre retraite, je suis persuadé que vous aurez bientôt sa mort à vous reprocher : ce n'est pas qu'elle refusât de vous immoler au Seigneur s'il exigeoit ce sacrifice, elle proteste qu'alors elle vous conduiroit à l'Autel avec fermeté, & peut-être avec joie ; mais elle est convaincue comme moi, que Dieu ne vous appelle pas en Réligion. La peste est entierement cessée, elle se prépare à vous joindre aussi-tôt que les passages seront ouverts, & ils le seront en peu : cependant sa résolution est conditionnelle, elle m'assure que si vous avez la barbarie de l'abandonner, elle s'abandonnera elle-même, & finira à Marseille une vie qu'elle n'a ménagée que pour vous.

Cette lettre porta dans mon ame un rayon de lumiere qui me fit évaluer au

juſte ma prétendue vocation : je frémis du danger que j'avois couru en m'engageant dans un état où Dieu ne me vouloit pas ; toutes les illuſions que je m'étois faites diſparurent, & je fis une ferme réſolution de m'abandonner ſans reſerve à la conduite de celui qui m'avoit ouvert les yeux ; je lui écrivis pour lui apprendre le changement qui s'étoit fait en moi, & pour le prier de me continuer ſes conſeils charitables : j'écrivis auſſi à ma Mere, pour lui demander pardon des nouveaux chagrins que je lui avois cauſés, & je la conjurai de profiter du premier moment favorable pour hâter ſon départ. Depuis ce moment je ſentis une paix profonde, qui m'aſſura que j'avois ſuivi les ordres du Ciel. La mort de M. des Eſſarts me parut un coup de miſéricorde qui avoit daigné m'arracher à une paſſion dont l'excès me rendoit criminelle. Les circonſtances de cette mort ſervirent encore à ma conſolation, j'en ignorois le détail, je ſçavois ſeulement qu'une action héroïque de charité avoit terminé ſa courſe, & avancé le terme de ſa vie : c'étoit donc ſon bonheur qui avoit cauſé mon déſeſpoir : il me ſembloit qu'il étoit irrité de mes

larmes, & que du milieu de la gloire immenſe dont il jouiſſoit, il me reprochoit des ſentiments indignes d'une chrétienne, & d'une femme qui n'avoit aimé que parce qu'il l'avoit crue vertueuſe. En un mot, je me trouvai comme métamorphoſée en un inſtant, & dans la ſituation de goûter l'eſpoir d'une vie tranquille, auquel j'avois renoncé : je me promettois ſur-tout un plaiſir infini à embraſſer ma tendre mere, à la ſervir, à lui faire amende honorable de l'éclypſe de ma tendreſſe pour elle. Madame l'Abbeſſe mit le comble à ma ſatisfaction par l'éloge qu'elle donna à mes nouveaux ſentiments, & ſes bontés augmentant pour moi chaque jour, je reçus avec reconnoiſſance la priere qu'elle me fit de reſter dans ſa maiſon juſqu'à l'arrivée de ma mere. Je ne l'attendis pas long-temps, j'appris qu'elle étoit en chemin, & elle me marqua le jour précis de ſon arrivée. Madame l'Abbeſſe qui craignoit pour moi le premier moment, voulut que notre premiere entrevue ſe fit dans ſa chambre. Elle fut bien triſte & rouvrit toutes mes plaies, mais le Seigneur me fortifia, & ma mere, qui n'avoit pas eſpéré une guériſon ſi avancée, ſe livra toute entiere au

plaiſir de ſe retrouver dans mes bras. Ma nouvelle Bienfactrice lui demanda comme une grace de vouloir paſſer quelque temps dans l'Abbaye ; elle la regardoit avec reſpect comme une femme qui n'avoit pas manqué au martyre, mais à qui le martyre avoit manqué : il me reſtoit à entendre des circonſtances bien douloureuſes, ce ne fut qu'après s'être aſſurée par pluſieurs épreuves que j'étois en état de ſoutenir cette derniere, qu'on permit à ma mere un récit que je brûlois d'entendre. C'eſt elle qui va parler dans ce qui va ſuivre, & qui ſe grava ſi fortement dans mon cœur, qu'il ne m'eſt pas échappé un ſeul mot de ſon diſcours.

Je ne vous répéterai point, Madame, ce que j'ai écrit à ma fille auſſi-tôt que Monſeigneur de Marſeille eut conſenti à ſe charger de ma lettre ; mais je dois vous inſtruire du motif qui engagea M. des Eſſarts à ſe priver du plaiſir d'ajoûter quelques lignes de ſa main dans cette lettre, il avoit toujours eu un grand fond de Réligion, cependant elle ne l'avoit conduit juſques-là qu'à un grand éloignement du mal, & à la pratique des vertus de ſon état, ſans qu'il eût l'idée des vertus héroïques

héroïques auxquelles il étoit deſtiné. Ce ne fut que dans le temps de ma maladie qu'il en eut les premieres vues. Il lui parut que Dieu n'avoit arrêté ſon voyage de toute éternité que pour lui procurer l'occaſion du martyre de la charité ; il eut une ferme perſuaſion qu'il n'échapperoit point à la peſte, & qu'il devoit faire ſervir à ſa ſanctification ce qui ne pouvoit être regardé que comme un avantage aux yeux de la foi. Fidéle à cette premiere grace, il en obtint une abondante qui lui donna la force de ne point excepter ma fille du ſacrifice qu'il faiſoit au Seigneur ; il fit part de ſes deſſeins à Mgr. l'Evêque, & ce ſaint Prélat lui conſeilla de ſe préparer au combat qu'il alloit entreprendre par une Confeſſion générale ; il la fit entre ſes mains, & véritablement il me parut un nouvel homme après l'avoir terminée, il ne penſa plus qu'au Ciel, & comme ſon amour auroit été le plus grand obſtacle à la perfection qu'il vouloit acquerir, il fut le premier ſacrifice qu'il fit à Dieu. Ce n'eſt pas qu'il ſongeât à violer les promeſſes qu'il nous avoit faites, il ſe regardoit comme engagé irrévocablement dès l'inſtant où il avoit donné ſa paro-

le, mais la mort rompt tous les liens; & regardant la fienne comme certaine, il croyoit que chaque heure pouvoit être celle où il cesseroit de vivre, & vouloit ne plus s'occuper que de Dieu dans ces derniers moments. La crainte de reveiller dans son cœur des sentiments qu'il avoit une peine infinie à combattre, l'empêcha donc de vous écrire, & d'ailleurs il me laissoit une ressource pour retarder à vous instruire de son passage à une meilleure vie, car je ne puis donner un autre nom à sa mort: elle arriva quelques jours après, & je m'apperçus lorsqu'il rentra au Logis le soir, qu'il étoit extrêmement abbattu; il m'avoua qu'il se croyoit attaqué, & effectivement lorsqu'il se fut mis au lit, le mal parut avec les symptomes les plus mortels. Il eut la même opinion que moi de la fin de sa maladie, & après m'avoir conjuré de me conserver pour Julie; il me pria de ne plus lui parler que de l'éternité & de Dieu. Il attendoit le jour avec impatience, dans l'espérance de s'acquitter des derniers devoirs du Chrétien, & de recevoir toutes les graces que l'Eglise accorde aux mourants par le ministere de son saint Evêque, il ne demandoit de vie que jusqu'à ce mo-

ment, il passa toute cette nuit dans les prieres les plus ardentes, & quoiqu'il n'en restât beaucoup pour l'abandonner dans cet état, je ne voulus pas le priver de l'unique consolation qu'il attendoit : je courus à l'Evêché qui étoit fort éloigné de notre demeure, & malgré la défense que ce saint Prélat avoit faite à ses domestiques de renvoyer aucun de ceux qui demanderoient à lui parler, comme il n'y avoit qu'une heure qu'il s'étoit jetté tout habillé sur un matelas, je fus long-temps à leur persuader d'interrompre son repos ; lorsqu'il apprit l'extrémité où étoit des Essarts, il se hâta de prendre dans sa Chapelle ce qui lui étoit nécessaire pour lui administrer les Sacrements, & me suivit ; jugez de notre frayeur lorsque nous trouvâmes les portes de la maison ouvertes, & que nous découvrîmes qu'elles avoient été forcées ; nous montâmes en tremblant, & nous vîmes avec de plus vif déplaisir que des Essarts n'étoit plus dans son lit. Il nous fut aisé de deviner notre malheur, lorsque nous trouvâmes mon armoire enfoncée, & mon argent disparu. Il y avoit toute apparence que les Galériens, qui étoient chargés d'enlever les morts, avoient abrégés les der-

niers moments du pauvre des Eſſarts ; pour pouvoir nous voler impunément. L'Evêque, après m'avoir recommandé la ſoumiſſion aux ordres de Dieu dans une circonſtance ſi terrible, ſortit pour faire les perquiſitions néceſſaires ; ſon amitié pour des Eſſarts l'engagea à ne rien omettre pour découvrir la vérité, tout fut inutile ; ces malheureux ſoutinrent que deux hommes qui étoient dans la maiſon qu'on leur indiquoit, avoient deſcendus un corps mort qu'ils avoient jetté dans leur tombereau ; mais ils nierent conſtamment d'être entrés dans cette maiſon. Comme Marſeille étoit rempli de voleurs qui commettoient chaque jour de pareils excès : on ne put les convaincre d'un crime que peut-être ils n'avoient pas commis. L'Evêque revint au bout de deux heures m'annoncer que mes pertes étoient ſans reſſource, mais ce qu'il m'apprit alors ſervit à modérer ma douleur. Prenez garde à la gloire de votre fils, me dit-il en m'abordant : nous pouvons le regarder comme un Martyr de la charité. Un peu avant de rentrer hier en paſſant dans la rue de Paradis, il entendit les cris d'une femme qui étoit en travail d'enfant, & qui déploroit le malheur de ſon

malheureux fruit qui ſeroit privé du Baptême. Cette pauvre femme s'étoit traînée à une fenêtre, & tâchoit par ſes cris d'exciter la compaſſion des paſſants. Des Eſſarts voyant la porte fermée demande une échelle ; étant monté par la fenêtre malgré les remontrances qu'on lui faiſoit, il tâcha de ſecourir cette moribonde ; il n'eſt plus temps, lui dit-elle, je vais ceſſer de vivre ; mais, Monſieur, ajouta-t-elle, ayez pitié de la pauvre créature que je porte dans mon ſein, & auſſi-tôt que j'aurai rendu le dernier ſoupir, ouvrez moi le côté pour tâcher de lui donner le Baptême, je ſens qu'il vit encore ; & je mourrai contente ſi je puis me flatter d'obtenir cette grace ; à ces mots le zéle de des Eſſarts s'eſt embraſé ſans doute, puiſque, malgré le danger de cette opération ſur une femme peſtiférée, il a promis de faire ce qu'elle exigeoit de lui ; à peine a-t-elle eu rendu l'ame, qu'il s'eſt ſervi d'un raſoir qu'il avoit dans ſa poche, & Dieu dirigeant ſa main, il a tiré cet enfant vivant, l'a baptiſé, & ſe préparoit à l'emporter lorſqu'il eſt mort après avoir vécu un quart d'heure. Le venin qui s'étoit exhalé du corps de cette femme a produit ſon effet ; ou plutôt la meſure

des vertus de ce jeune homme a été comblée par cette dernière. Dieu s'eſt hâté d'enlever à la terre un fruit qui étoit meur pour le ciel. Mgr. l'Evêque me raſſura enſuite ſur la crainte d'une indigence abſolue, à laquelle je me trouvois réduite par le vol qui m'avoit été fait : il me promit de pourvoir à ma ſubſiſtance, & il m'a tenu parole, non ſeulement pendant le temps où je fuis reſtée à Marſeille, mais ſes bontés ſe ſont étendues plus loin, puiſqu'il m'a procuré le moyen de vous rejoindre, en me faiſant préſent d'une petite ſomme d'argent.

Le récit que fit ma mère, bien loin d'augmenter ou de renouveller ma douleur, me donna au contraire beaucoup de conſolation : il eſt vrai que je verſai une grande abondance de larmes, mais elles étoient plutôt des larmes de joie que de douleur ; je convins que je n'étois pas digne d'un tel époux ; mon amour pour des Eſſarts ſembla ſe changer en vénération, en admiration, & je crus ne ſentir plus pour lui qu'un ſouvenir reſpectueux & tendre, que je me promis de conſerver toute ma vie ; j'eus même la force de raſſembler toutes les circonſtances de ſa perte à la priere de

l'Abbeſſe, & d'en faire le récit à la Communauté aſſemblée : c'eſt cet écrit que je viens de copier, & je le reliſois chaque jour pour affermir ma conſtance. Nous paſſames un mois dans cette maiſon, & nous avions fixé le jour de notre départ pour Orléans, lorſqu'une jeune Novice pour laquelle j'avois beaucoup d'amitié, me pria de le retarder de quelques ſemaines pour être préſente à ſa Profeſſion. Cette fille en ſe faiſant Réligieuſe ſacrifioit les plus grandes eſpérances, puiſqu'elle étoit héritiere de Mr. le Baron de Batteville ſon oncle. C'étoit un homme de cinquante ans qui n'avoit jamais voulu ſe marier : il avoit élevé cette niéce, qu'il aimoit comme ſa fille, & à laquelle il vouloit laiſſer vingt-cinq mille livres de rente dont il jouiſſoit ; il lui deſtinoit un parti conſidérable, & avoit pris tous les arrangements néceſſaires lorſque la vocation de cette fille ſe déclara ; il l'éprouva long-temps, & ne ſe rendit qu'après s'être bien convaincu qu'elle ſuivoit les ordres du ciel en renonçant au monde dont elle pouvoit faire l'ornement, car ſa fortune étoit inférieure à ſon eſprit & à ſa beauté. Mademoiſelle de Batteville ne me dit point les

motifs qui l'engageoient à me faire cette priere, elle s'en étoit ouverte à Madame l'Abbeſſe, & ils étoient dignes de ſon cœur. Comme elle ſçavoit que ſon oncle étoit généreux, elle eſpéroit l'attendrir ſur notre ſort, & l'engager à nous faire une penſion, pour exempter ma mere d'un travail pénible que ſa ſanté ne pouvoit plus ſoutenir. Elle réuſſit au-delà de ſes eſpérances, le Baron ſans nous avoir vues fut touché du récit de nos malheurs, & conſentit de bon cœur à nous ſecourir ; il pouſſa même ſa généroſité juſqu'à vouloir ménager notre délicateſſe, en nous laiſſant ignorer le nom de notre bienfaiteur. Madame l'Abbeſſe ayant fait appeller ma mere deux jours après la Profeſſion de Mademoiſelle de Batteville, lui remit un contrat de ſix cent livres de rente ſur l'Hôtel-de-Ville, & lui dit qu'une perſonne de qualité, ſenſible à nos malheurs, s'étoit crue obligée de les réparer, en nous priant d'accepter cette bagatelle, & qu'elle n'exigeoit d'autres preuves de notre reconnoiſſance que l'acceptation de ce léger bienfait, ſans curioſité ſur celle qui prenoit la liberté de nous l'offrir. Quelque néceſſaire que fût ce ſecours à ma mere dans l'état où

elle étoit réduite, elle refuſa abſolument de l'accepter ſi on vouloit gêner ſa gratitude ; & non-ſeulement l'Abbeſſe fut forcée de lui nommer le Baron, mais il fallut encore qu'il ſe prêtât à nos actions de graces ; il vint à la grille avec un embarras qui donnoit un grand prix à ſon bienfait qu'il traitoit de bagatelle ; & nous pria de ſi bonne grace de modérer nos remercimens, qu'il fallut nous faire la contrainte de les ſupprimer. Nous le vîmes deux autres fois ſans qu'il nous fût poſſible de placer un mot de notre gratitude, tant il étoit habile à nous couper la parole, toutes les fois qu'il ſentoit que nous cherchions à lui en exprimer le ſentiment. Cette conduite n'étoit propre qu'à l'augmenter ; je me trouvai malheureuſe de ne pouvoir me livrer en ſa préſence à une reconnoiſſance qui n'a rien de pénible lorſqu'elle n'eſt point exigée. Un jour que je me plaignois à l'Abbeſſe du ſilence qu'il nous impoſoit : ne croyez pas qu'il renonce à votre gratitude, me dit-elle ; il ſeroit charmé de pouvoir augmenter ce ſentiment dans votre cœur par des préſents plus conſidérables ; il n'excepte rien de ceux qu'il voudroit vous faire ; ſa fortune, ſa perſonne même, s'il

croyoit que ce fût un don digne d'être offert à une fille de votre âge : je fus déconcertée de ce discours, que je prenois pourtant comme un badinage, & lorsque l'Abbesse m'eut assurée qu'elle parloit sincerement, je ne pus retenir mes larmes. Ah ! Madame, dis-je à l'Abbesse en baisant une de ses mains qu'elle m'avoit présentée, puis-je penser à effacer de mon cœur un amour aussi légitime que celui que je conserve pour des Essarts ? pourrois-je me resoudre même à le tenter ? pourrois-je me flatter d'y réussir ? Il ne vit plus que dans ce cœur, ne seroit-ce pas lui ôter la vie une seconde fois ? Je connois tout le mérite de Mr. le Baron, ses bontés me pénétrent, je le regarde comme mon pere, mais tout cela n'est pas de l'amour. Ne serois-je pas la plus ingrate de toutes les créatures, la plus fausse, si je lui en promettois, puisque je suis sûre de n'en avoir jamais pour personne, ce seroit mal répondre à l'honneur qu'il me fait, je m'en rapporte à lui, & je suis persuadée qu'il ne voudroit pas accepter la main d'une infortunée qui ne pourroit y joindre le don d'un cœur qu'il mériteroit à tant de titres. Ne prenez point le Baron pour Juge, me répondit

l'Abbeſſe, il ſçait qu'un homme de ſon âge ne peut eſpérer d'inſpirer de l'amour à une jeune perſonne. C'eſt de l'eſtime, de la confiance, de l'amitié qu'il demande, & il ſe croit sûr de vous inſpirer ces ſentiments par tout ce qu'on lui a dit & ce qu'il a remarqué de la bonté de votre cœur. Il ne ſe défend point d'être amoureux, il ſoutient même qu'on ne peut vous voir ſans le devenir; il dit qu'il rougiroit de s'être laiſſé ſurprendre à une paſſion ſi peu propre à ſon âge; s'il n'avoit pas une excuſe légitime auprès de tous ceux qui vous connoîtront; enfin il ajoûte que s'il n'étoit qu'amoureux il ne ſurmonteroit pas la répugnance qu'il avoit pour le mariage, ſi vous n'aviez pas plus de vertus que de beauté; il regarderoit ſon amour comme un malheur qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir d'éviter; dont il ſeroit innocent, parce qu'il ne dépendoit pas de lui de vous trouver moins aimable, ce ſeroit la faute de vos charmes, pourquoi vous étiez-vous offerte à ſes yeux? il ſupporteroit ſa paſſion avec courage plutôt que de s'engager par conſidération pour un joli viſage qui peut demain devenir laid par une maladie, un accident: je vous répéte ce diſcours qu'il m'a tenu ce mal

tin, continua l'Abbeſſe, & je n'ai pu m'empêcher de rire de la façon ſinguliere dont il s'exprimoit ; ce qui ne m'a point ôté le déſir de vous ſervir tous les deux, car je regarde l'amour du Baron comme une récompenſe que Dieu reſervoit au ſacrifice que vous avez fait au devoir : Madame, dis-je à l'Abbeſſe, ſans répondre à tout ce qu'il lui étoit échappé de flatteur pour moi, oſerois-je vous demander ſi ma mere eſt inſtruite de l'amour de M. le Baron ? l'approuve-t-elle ? oui, ma chere Julie, me répondit l'Abbeſſe, mais elle refuſe par délicateſſe de vous rien ordonner à ce ſujet : ſa mauvaiſe ſanté lui rend néceſſaires les bienfaits du Baron ; cependant elle croiroit les acheter trop chers s'il falloit en jouir aux dépens du bonheur de vos jours ; elle connoît votre tendreſſe pour elle, & sûre que vous vous ſacrifieriez avec joie pour lui procurer le repos dont elle a beſoin ; elle a mieux aimé ſe priver de tout que de vous contraindre ; elle m'a prié de ſonder vos diſpoſitions ſur ce mariage, & ſi vous y avez la plus légere répugnance, elle m'a conjuré de ne vous point preſſer, & de vous laiſſer ignorer qu'elle ait connoiſſance des deſſeins du Baron. Il eſt

vrai que je lui aurois gardé le ſecret ſans une circonſtance qui me force à le violer, c'eſt qu'elle eſt reſolue, ſi vous refuſez votre main au Baron, de renoncer à ſes bienfaits, & veut abſolument que je lui remette le contrat qui fait toute ſa reſſource. Le Baron proteſte qu'il regardera le refus de cette bagatelle comme une marque de votre haine; il ſe déſeſpere dans la crainte que vous ne le mépriſiez aſſez pour ne vouloir lui être redevable en rien. En un mot, ma chere Julie, ces deux perſonnes ſont dans un état violent dont vous ſeule pouvez les tirer; vous le devez à l'amitié que vous avez pour ma ſœur de Batteville, elle ſe déſeſpere d'être la cauſe d'un événement qui doit empoiſonner tout le bonheur de ſon Oncle. Vous le devez à la tendreſſe d'une mere qui s'eſt ſacrifiée pour vous depuis que vous êtes au monde, & dont l'attachement n'a point d'exemple. Enfin vous le devez à la délicateſſe du Baron qui m'a aſſuré qu'il ſeroit au déſeſpoir que le petit ſervice qu'il vous a rendu pût vous forcer à vaincre votre répugnance, ſi vous en avez pour ſa perſonne; mais comme j'exprimerois mal ſes ſentiments, jugez-en par vous-même, & liſez cette lettre qu'il m'a prié de vous

remettre. En même-temps elle m'en préſenta une que je vais vous tranſcrire, car j'en conſerve l'original.

LETTRE

DU BARON DE BATTEVILLE

A Mlle. JULIE.

MADEMOISELLE,

JE ne ſais d'où me vient la témérité de vous déclarer les ſentiments que vous m'avez inſpirés, ni ſur quoi peut être fondé mon eſpoir. Je ſais toutes les raiſons qui doivent vous le faire regarder comme téméraire, & je me les ſuis répétées mille fois, ſans qu'elles aient pu m'empêcher de faire une démarche que je regarde comme ridicule. Car enfin, vous êtes jeune, & je ſuis vieux; vous avez aimé le plus parfait de tous les hommes, & j'ai bien peu de reſſemblance avec lui. Un autre que moi vous vanteroit la violence de ſon amour, & j'en ai été tenté; mais ce n'eſt pas une merveille que je vous aye aimée à l'inſtant où je vous ai vue,

tout autre que moi en auroit fait autant; d'ailleurs j'avoue de bonne foi que vous ne me devez nulle reconnoiſſance d'un ſentiment involontaire; ſi mon cœur m'eût conſulté avant de ſe donner, je l'en euſſe aſſurément empêché; mais la choſe ſe trouva faite à mon inſçu, & quand je m'en apperçus, il n'y avoit plus de remède. Je n'ai donc aucun motif qui puiſſe me faire eſpérer que vous accepterez le don modique que je vous offre, & ſi vous le refuſez, je dirai que vous avez raiſon, & que ſi j'étois à votre place, j'en euſſe fait tout autant. Attendez pourtant: ſi j'étois jeune, belle & vertueuſe comme vous l'êtes, & que je connuſſe la droiture, la ſincérité, l'attachement reſpectueux du cœur qui me ſeroit offert, je crois que je ferois des réflexions qui pourroient devenir avantageuſes au pauvre vieillard; je me dirois qu'avec un homme de ſon caractere je pourrois compter ſur une félicité qui n'a rien de fort vif; mais qui ſeroit à l'abri de toute viciſſitude; quand l'amour s'empare d'une tête blanche, il ne meurt qu'avec l'amant. Je me dirois que je ſerois maîtreſſe abſolue d'un cœur qui me préféreroit à toute la terre, qui connoîtroit

tout ce que je vaux, qui ne reſpireroit que pour me rendre heureuſe, & voler au-devant de tous mes déſirs. Je me dirois enfin : les qualités brillantes qui lui manquent, peuvent être compenſées par tous les ſentiments de l'honneur, de la Religion, par l'exception de tous les vices qu'on ne rencontre que trop ſouvent dans un jeune homme. Voilà, ce me ſemble, ce que je me dirois à votre place, & peut-être ces réflexions, jointes à la pitié des maux que j'aurois cauſés, m'engageroient elles à paſſer par deſſus la diſproportion de l'âge & du mérite. Voyez, Mademoiſelle, ſi vous feriez pour moi ce que je ferois alors pour vous. Au reſte, ſoit que vous pardonniez à ma témérité, ſoit qu'elle vous paroiſſe inexcuſable, il n'en ſera ni plus ni moins par rapport à mes ſentiments, ils ſont décidés pour le reſte de ma vie. Tout ce que puis vous promettre, c'eſt que vous n'en ſerez importunée qu'une fois ; s'il en doit coûter quelque choſe à votre cœur pour m'être favorable, dites un mot, & l'exil le plus prompt vous délivrera de la vue d'un homme qui n'accuſera que ſon malheur, & qui vous aime tellement pour l'amour de vous-même,

qu'il

qu'il ſacrifieroit la moitié de ſon bien pour vous rendre l'amant que vous pleurez, ou pour vous procurer un époux digne de le remplacer.

Vous avez connu le Baron, ma Chere, & vous ſavez qu'avec beaucoup d'eſprit il avoit un cœur ſimple, ſans art, & tel enfin qu'il ſe peignoit dans cette lettre; j'admirai la modeſtie qu'il avoit par rapport à ſa fortune, dont il ne diſoit pas un mot, non plus que de la ſituation fâcheuſe à laquelle j'étois réduite, & je ſentois que ſi mon cœur eût été libre, j'euſſe aimé la franchiſe de cet honnête homme; mais le moyen de l'épouſer le cœur plein d'un autre objet, qui tout mort que je le croyois, regnoit encore deſpotiquement dans mon ame. Je vous aſſure que c'étoit la ſeule choſe qui arrêtoit mon conſentement ſur mes lévres. Je l'avouai franchement à Madame l'Abbeſſe, en la priant de vouloir bien faire valoir à M. de Batteville la raiſon qui me forçoit à refuſer l'honneur qu'il m'offroit; je la priai en même-temps de l'aſſurer que j'en conſerverois toute ma vie une vive reconnoiſſance, & que je le priois de penſer qu'après avoir refuſé ſa main, je dédaignerois celle d'un Prince, ſi

par impossible, il étoit en mon pouvoir de l'accepter. A peine eussé-je fini ces mots, que l'Abbesse sonna sa cloche, c'étoit le signal qu'elle avoit donné à ma mere & au Baron, qui étoit actuellement dans le Couvent, où il avoit eu permission d'entrer pour dire le dernier adieu à sa niéce. Ils étoient apparemment bien proche de l'appartement; car la porte s'ouvrit dès les premiers coups de cloche. Je fus un peu décontenancée en les voyant sortir d'un lieu d'où ils avoient pu m'entendre; mais l'Abbesse qui ne vouloit pas me donner le temps de faire des réflexions, qui auroient pu balancer les bonnes dispositions où elle me voyoit, félicita le Baron sur le consentement que j'accordois à notre mariage, & sur le bonheur qu'il devoit se promettre avec une épouse telle que moi. Je crus presque que cette Dame étoit devenue folle, de prendre pour un consentement le refus le plus décidé, & j'ouvrois la bouche pour lui dire qu'assurément je m'étois mal expliquée, lorsque ma mere transportée de joie se jetta à mon col, m'accabla de ses caresses, me proteste que mon refus auroit causé sa mort, & tout de suite elle m'apprend que le Baron, avant de

ſavoir ma réponſe, l'avoit forcée d'accepter le don d'une terre, dont il avoit fait paſſer une vente à ſon nom, & qui lui ſeroit reſtée malgré elle. Quand bien même j'euſſe été aſſez injuſte de refuſer l'honneur qu'il me faiſoit. Une façon d'agir ſi noble me toucha; je confirmai par quelques geſtes tout ce que l'on ſuppoſoit conclu, & le Baron s'abandonna à ſa joie avec ſi peu de ménagement, qu'il nous fit comprendre qu'il n'y avoit point de ſageſſe qui tienne contre un amour violent. L'Abbeſſe qui craignoit quelque retour de ma part, eut ſoin de faire avertir un Notaire, le Contrat fut dreſſé, & je ſignai ſans ſavoir ce que je faiſois, tant j'étois étourdie de tout ce qui venoit de ſe paſſer. Le reſte du jour je fus tellement obſédée de ma mere, de l'Abbeſſe, du Baron & de la nouvelle Religieuſe, qu'il ne me fut pas poſſible de jouir un moment de moi-même. Après le dîner, on étala dans tous les endroits de la chambre les plus riches étoffes; le Baron avoit envoyé ſon valet de chambre à Paris, qui n'étoit qu'à une petite lieue, avec ordre d'amener dans ſon caroſſe les Marchands & les Couturieres; il n'avoit pas oublié les

bijoux ; chacun montroit & louoit ſa marchandiſe ; on me preſſoit de choiſir, de commander, de déſirer ; ma mere pleuroit de joie, non qu'un vil intérêt fût capable de lui cauſer cette émotion, elle étoit au deſſus de ces miſeres, elle ne voyoit dans les dons que me faiſoit mon futur époux, que des preuves de ſon amour pour moi, & un heureux préſage du bonheur que j'allois goûter après tant de traverſes. Pour moi, j'étois fort ſemblable à ces Dieux des Gentils, qui ont des yeux, une bouche & des oreilles, ſans voir, ſans parler & ſans entendre ; il m'échappoit des monoſyllabes : en vérité cela eſt trop beau, je ne veux rien de ſi riche, je vous remercie. Si le Baron n'avoit pas été hors de lui, il eût pu, ſans juger témérairement, me prendre pour une imbécille, tant j'en avois l'allure ; heureuſement ſa joie l'enyvroit, & je vis le moment où il alloit retenir tout ce qu'on lui avoit apporté, tant il trouvoit de plaiſir à me combler de ſes dons. A la fin, Madame de Batteville voyant que nous ne finiſſions rien, ſe chargea de choiſir, de faire les prix & de payer, ce qui me tira d'un grand embarras. Il avoit fallu me

faire violence pour paroître ſenſible aux dons du Baron, non que je les dédaignaſſe, l'ardeur avec laquelle ils étoient offerts leur donnoit du prix aux yeux d'une perſonne auſſi ſenſible que moi; mais il ſe paſſoit mille choſes au fond de mon ame que je brûlois d'envie d'examiner, cela me laiſſoit à peine la faculté de donner un quart de mon attention à ce qui ſe paſſoit dans cette chambre. Il étoit pourtant décidé que le Baron trouveroit le moyen de me tirer de cette léthargie; le dernier de ſes dons étoit de nature à me tranſporter de joie.

Le Notaire étoit paſſé dans le cabinet de l'Abbeſſe pour nous écrire une copie du Contrat, dont il devoit emporter la minute, le Baron y étoit entré avec lui, ſans que je fuſſe curieuſe de ſavoir à quel deſſein. Il en reſſortit un parchemin à la main, ſur lequel il me pria de jetter les eux; à peine en eus-je lû la moitié, que cédant aux tranſports de mon cœur, & ſans réfléchir au grand nombre de ceux qui étoient dans la chambre, je me jettai à ſon col, & l'embraſſai avec tranſport. Vous auriez peine à deviner ce qui me cauſa un mouvement ſi extraordinaire;

non, il n'y avoit que l'amant le plus délicat à qui un tel don put venir dans l'esprit. C'étoit une assurance de six cent livres de rente pour Madame des Essarts. Vous avouerez, ma Chere, qu'une telle attention à chercher ce qui pouvoit me plaire davantage, devoit exciter en moi une grande reconnoissance; ce sentiment eut la force de subjuguer tous les autres pendant quelques moments, puis je retombai dans cette situation indéfinissable qui me paroissoit un supplice. Il me sembloit que j'étois transportée dans une région inconnue, où je marchois à l'aventure, sans savoir où je portois mes pas, & quel en devoit être le terme. Chaque parole, chaque geste me paroissoit un engagement redoutable. Mais, me direz-vous, n'étiez-vous pas décidée à épouser M. de Batteville? Vous aviez signé le Contrat, accepté les présents. J'avois fait tout cela machinalement, & lorsque rendue à moi-même, j'eus assez de tranquillité pour examiner ce qui s'étoit passé, je me trouvai extrêmement coupable à l'égard du Baron. L'Abbesse l'avoit trompé, & par mon silence je m'étois rendue complice de son mensonge. Cet honnête homme

comptoit ſur un cœur que je ne pouvois pas lui donner ; j'allois me parjurer en prononçant le vœu de l'aimer ; je paſſai toute la nuit dans ces réflexions, & le lendemain de grand matin, ſans dire un mot ni à l'Abbeſſe ni à ma mere, je courus au parloir, & fis appeller le Baron, qui avoit couché chez l'Aumônier hors de la clôture. A peine l'eus-je apperçu, que je me jettai à genoux, en lui demandant pardon de m'être prêté au déguiſement dont on avoit uſé à ſon égard. Dans l'inſtant une pâleur mortelle s'empara de lui, ſes jambes devinrent tremblantes, & il fut contraint de s'aſſeoir, ſans me répondre, & même ſans faire attention à la poſture dans laquelle j'étois reſtée. Son trouble ne dura que quelques minutes, qu'il paſſa les yeux fixés au ciel, après quoi s'appercevant que j'étois à genoux : Levez-vous donc, Mademoiſelle, me dit-il avec vivacité ; j'avoue que je vais payer cher l'heureux ſonge que j'éprouvai hier ; cependant il doit être moins queſtion de mon bonheur que du vôtre. Vous me haïſſez ſans doute, & je dois ne rien négliger au moins pour mériter d'être eſtimé de vous, & d'être plaint ; vous êtes trop

généreuſe pour me refuſer ces deux ſentiments. Je vous rends votre parole, Mademoiſelle, & je vous délivrerai dès aujourd'hui de la perſécution que vous avez ſoufferte à mon égard.

Oh le plus généreux de tous les hommes ! m'écriai-je, ne me condamnez pas ſans m'entendre : moi vous haïr ; je déchirerois mon cœur ſi je le croyois coupable d'une telle injuſtice. Vous êtes celui de tous les mortels que je choiſirois le moins, parce que vous êtes celui que j'eſtime le plus, & que je craindrois davantage de rendre malheureux ; ne le ſeriez-vous pas ſi je vous donnois ma main ſans pouvoir vous donner toutes mes affections ? j'ai paſſé la nuit à ſonder mon cœur, il vous chérit comme le meilleur des peres, il vous reſpecte comme le plus tendre des amis, il conſentiroit à acheter votre bonheur de tout ce qu'il y a dans le monde ; ce ſont ces ſentiments que j'exprimai hier à Madame l'Abbeſſe, & qu'elle prit pour un conſentement, quoique je ne lui euſſe point diſſimulé que j'aime des Eſſarts malgré moi, & que je l'aimerai toute ma vie, & que de penſer à détruire un attachement que la mort même a reſpecté, eſt un ouvrage au-

au-dessus de mes forces. Que penseriez-vous d'une fille qui oseroit se donner à vous avec de telles dispositions? Ne seriez-vous pas autorisé à la regarder comme une personne indigne de votre tendresse, puisqu'elle ne pourroit la payer que par l'estime & l'amitié? Ah! charmante Julie, me dit le Baron, je suis le plus heureux de tous les hommes, puisque ce n'est point la haine qui vous empêche d'accepter ma main, & que votre refus a sa cause dans votre délicatesse. Moi je chercherai à vous faire oublier des Essarts; c'est une injustice dont je ne puis devenir coupable; loin de chercher à effacer de votre cœur le souvenir d'un amant qui le méritoit si bien, j'y respecterai son image. Vous êtes en état de m'accorder votre estime, votre amitié, votre confiance; ces sentiments suffisent pour mon bonheur; ma conduite les augmentera chaque jour. .... Dans l'instant où le Baron s'efforçoit de m'exprimer ses sentiments, la porte du parloir s'ouvrit, & nous vîmes paroître Madame l'Abbesse & ma mere. Nous étions tous deux à genoux; car le Baron s'y étoit jetté dans le transport de sa joie, & ne pouvant l'engager à se relever, j'avois pris

la même posture. En vérité, dit l'Abbesse, il ne nous manque plus qu'un Prêtre; auriez-vous voulu par hazard faire les serments sans lui, & nous souffler la noce. Elle prit ce ton de plaisanterie par ce qu'elle se doutoit de ce que j'avois pu dire au Baron, & que nous voyant tous deux répandre des larmes, elle trembloit d'apprendre que tout étoit rompu. Le Baron la rassura, en élevant jusqu'aux Cieux la bonne foi avec laquelle je lui avois découvert mes dispositions; sa niéce & deux autres Religieuses vinrent nous avertir qu'on avoit servi le déjeûner dans le parloir de Madame, & nous y passâmes aussi-tôt. Je m'efforçai d'y paroître gaie, & du moins j'aurois dû être tranquille après l'exposé de mes dispositions; cependant je ne l'étois pas; le caractere respectable du Baron prenoit trop, ce me semble, sur mon cœur, & ces sentiments me paroissoient une infidélité, un outrage à la mémoire de des Essarts; je lui en demandois pardon, j'essayois à diminuer les impressions avantageuses que chaque démarche de M. de Batteville me laissoit malgré moi. Cette étrange peine fit des progrès, & la veille du jour où je devois m'engager irrévoca-

blement, j'eus à soûtenir un combat bien pénible. L'étendue des devoirs que j'allois m'imposer m'effraya ; le Baron m'avoit répété plusieurs fois qu'il respecteroit dans mon cœur l'image de mon amant ; mais pouvois-je l'y laisser sans crime après avoir disposé de moi à la face des Autels ? Je ne sais si cette terrible pensée m'eût permis de tenir mes promesses ; heureusement le Ciel m'envoya un secours dont j'avois grand besoin, & auquel je ne m'attendois pas.

M. de Batteville n'ignoroit pas les obligations que j'avois à l'Ecclésiastique qui m'avoit placée dans cette maison, & ne doutant pas du plaisir que j'aurois à le voir, il lui avoit envoyé un exprès pour l'inviter à venir bénir notre mariage. On l'avoit prié de me ménager le plaisir de la surprise, ainsi je ne compris rien à plusieurs choses que l'on me dit le matin de ce jour, & qui sembloient m'annoncer une grande satisfaction. Sur le midi on me pria de passer dans le parloir de Madame où j'étois attendue par quelqu'un qui souhaitoit beaucoup de me voir. Je ne connoissois personne à Paris, & en allant recevoir cette visite, je cherchois dans mon esprit qui pouvoit me la rendre : je

fis un cri de joie en l'appercevant, & dans les penſées dont j'étois agitée, je regardai ſa venue comme une faveur du Ciel. Je lui ouvris mon ame, & je le chargeai des ſuites que pourroit avoir mon mariage, s'il me conſeilloit de l'achever. Cette honnête homme avoit tellement la clef de mon cœur, qu'il me mit dans la diſpoſition de faire mes efforts pour me rendre digne de l'Epoux que le Ciel m'avoit deſtiné ; il ne falloit pour cela que laiſſer la liberté à mes ſentiments ; pour m'y engager, mon guide me fit comprendre l'indécence de ceux que je voulois conſerver pour un objet qui n'exigeoit plus que du reſpect & de la vénération ; il me commanda de la part de Dieu & de des Eſſarts, de donner à ſon ſouvenir le caractere que doit avoir celui que la charité nous inſpire pour les Habitants du Ciel ; puiſque tout autre les deshonore, & ne peut leur être agréable. J'avois conſervé précieuſement les lettres de des Eſſarts, il en exigea le ſacrifice, & ſe chargea de les remettre à ſa mere ; mais e Baron l'ayant appris, les conſerva à mon inſçu, & me les remit quelques années après. Raſſurée ſur mes ſentiments, je fus à l'Autel d'un pas

ferme, j'écartai tous les ſouvenirs que je ne me croyois plus permis, & mon cœur ne démentit pas le don de ma main. Vous croyez peut-être que j'avois ceſſé d'aimer des Eſſarts ? Non, ma chere ; concevez cela, ſi vous le pouvez : j'avois deux cœurs, ce me ſemble ; l'un des deux ſoumis à la raiſon & au devoir, conſentoit à tout ce qu'ils me dictoient. L'autre faiſoit un bruit épouvantable, ſe révoltoit, ſans que je daignaſſe faire attention à ſes cris, & pendant un an que dura cette contradiction, je n'eus pas un ſeul moment de foibleſſe à me reprocher, je priois beaucoup, je me remettois ſans ceſſe devant les yeux les bonnes qualités de mon époux, je ne me permettois pas une ſeule réflexion ſur ce que j'avois perdu ; j'évitois l'oiſiveté, & ce qui vous paroîtra ſingulier, c'eſt que je m'étois impoſé la loi de rendre compte au Baron de toutes mes penſées à cet égard, & de lui laiſſer lire les progrès qu'il faiſoit dans mon ame. Chaque jour ma paſſion diminuoit, & je parvins enfin à bannir tout ce que le ſouvenir de mon amant avoit laiſſé de tumultueux dans mon ame. A meſure qu'elle ſe vuidoit de l'image de des Eſſarts, mon atta-

chement pour mon Epoux devenoit plus vif ; & comment ne l'aurois-je pas aimé ? il ne reſpiroit que pour me rendre heureuſe ; il avoit exigé que ma mere vécût avec nous, ſes attentions pour elle ne ſe démentirent jamais, & l'ayant perdue par une maladie de langueur, il eut auprès d'elle l'aſſiduité d'une Garde, & les ſoins d'un fils tendre & reſpectueux. La naiſſance de ma fille reſſerra les liens qui m'attachoient à lui, je voulus la nourrir moi-même, & ma tendreſſe pour elle acheva de remplir le vuide qui étoit reſté dans mon cœur depuis que j'en avois banni des Eſſarts. Je n'avois jamais aimé le monde, & je ne m'étois prêtée aux amuſements la premiere année de mon mariage, que par complaiſance pour le Baron, qui eût voulu raſſembler tous les plaiſirs pour me les procurer ; je fus charmée d'avoir un prétexte pour me retirer de la diſſipation : j'engageai mon Epoux à quitter Paris, & à retourner dans ſes terres qui étoient proches de Rheims ; nous y paſſions l'été, & l'hyver nous demeurions dans cette ville, qui, comme vous le ſavez, n'eſt pas féconde en divertiſſements. Je m'étois faite une affaire unique de l'éducation de

ma fille, & je comptois beaucoup ſur ma mere pour m'aider à remplir ce ſoin important; ſa mort me privant de ce ſecours, m'impoſoit la loi d'une vigilance ſans diſtraction, & j'en pris droit d'éloigner de ma maiſon tous ceux dont le caractere eût pu lui nuire par la ſuite. Je ne vous ai rien dit de ma douleur lorſque cette digne mere me fut ravie; vous connoiſſez mon attachement pour elle, il étoit ſans bornes, & fut la meſure de mes regrets; il eſt vrai que les ſublimes vertus qu'elle exerça pendant ſa longue maladie, nous parurent des aſſurances certaines de ſon bonheur éternel, & que les larmes qu'elle nous fit répandre n'avoient leur ſource que dans la privation du plaiſir de la voir; car nous étions parfaitement convaincus qu'elle avoit changé une vie périſſable contre l'immortalité. Cette mort me mit en état d'exécuter un projet que je méditois depuis que j'étois mariée. Le pere du Baron vivoit encore, mais je ne l'avois jamais vu, parce qu'il étoit brouillé avec ſon fils. L'humeur de ce vieillard étoit inſupportable, à ce que me dit mon Epoux; ſes infirmités le retenoient au lit depuis pluſieurs années, nul de ſes parents ne

vouloit le voir, parce qu'il avoit épousé depuis dix ans, une ſorte de Gouvernante qui étoit depuis long-temps dans ſa maiſon. Ce mariage ne me parut point une raiſon ſuffiſante pour excuſer l'abandon dans lequel mon époux laiſſoit ſon pere, & ſon averſion pour ſa belle-mere me paroiſſoit une diſpoſition contraire à l'eſprit du Chriſtianiſme ; je lui repréſentai tout ce que la nature, l'humanité & la Religion exigeoient de lui à cet égard, & après m'avoir réſiſté long temps, il conſentit par complaiſance à me laiſſer faire toutes les avances d'une réconciliation qu'il regardoit comme impoſſible. Je commençai par recommander cette affaire au Seigneur ; & je lui demandai de m'indiquer lui-même les voies les plus convenables ; voici ce qu'il m'inſpira : Le vieux Baron demeuroit dans un Château qui lui appartenoit, à quinze lieues de Rheims ; je me fis conduire ſur un grand chemin qui n'étoit pas éloigné de ce Château, n'ayant avec moi qu'une femme de chambre & ma fille. Je deſcendis alors de ma chaiſe de poſte, & commandai à mon Cocher d'en caſſer la roue. C'étoit ſur les ſept heures du ſoir au commencement de la nuit, & j'envoyai me

femme de chambre au Château pour demander permiſſion d'y entrer, juſqu'à ce qu'on eût été au village voiſin chercher une autre roue ; vous penſez bien qu'elle m'avoit annoncée ſous un nom étranger, & qu'elle n'avoit pas manqué de dire que j'étois une femme de qualité. Je m'étois avancée pendant ce temps-là avec le Cocher, qui portoit ma fille, bien réſolue d'entrer, de crainte que cette femme qu'on m'avoit repréſentée ſans éducation, ne s'aviſât de me refuſer le couvert ; je penſois qu'au moins elle n'auroit pas le front de me faire mettre dehors. Ma précaution étoit inutile ; elle ne m'eut pas plutôt apperçue dans la Cour, qu'elle vint au-devant de moi, & me reçut avec politeſſe. C'étoit une femme de quarante-cinq ans, qui avoit été belle, & qui étoit encore aimable ; elle ne manquoit pas d'eſprit, & je remarquai d'abord qu'elle étoit flatteuſe & inſinuante. Elle m'avoit fait entrer dans une ſalle, où l'on m'apporta des rafraîchiſſements, je demandai ſi on ne pourroit pas trouver des chevaux dans le voiſinage, parce que j'appréhendois que la roue que mon domeſtique alloit chercher, ne vînt trop tard ; elle me répondit

qu'on auroit ſoin de m'en faire avoir ſi les affaires, pour leſquels j'étois en route, ne pouvoient ſouffrir de retardement ; mais que ſi je n'étois pas fort preſſée, elle étoit perſuadée que Mr. le Baron ſon Epoux m'offriroit un lit dans le Château, où je ſerois plus convenablement que dans un méchant Cabaret, qui étoit l'unique du village, où je voulois paſſer la nuit ; elle ajoûta que ſon Epoux auroit eu l'honneur de me faire ſa révérence ſi un grand âge, & ſes infirmités ne l'euſſent retenu dans ſon lit. Je répondis par une inclination à l'offre qu'elle me faiſoit d'un lit, & lui dis que je ſerois charmée de ſaluer M. le Baron ; elle me conduiſit dans ſa chambre, & je lui demandai pardon de la liberté que j'avois priſe d'entrer chez lui, par la crainte d'expoſer ma fille au froid, qui étoit aſſez vif. Le Vieillard ayant regardé ſon Epouſe comme pour regler ſa réponſe ſur l'air de ſon viſage, connut apparemment qu'elle me voyoit avec plaiſir, & renouvella les offres qu'elle m'avoit déjà faites en ſon nom ; je fis peu de difficultés, & n'inſiſtai que ſur la crainte où j'étois de leur être incommode : pendant ce temps mon Cocher vint m'avertir qu'il avoit appris dans le Château

que je ne trouverois ni logis ni roues dans le village où je voulois aller ; mais qu'il passeroit la nuit à racommoder celle qui étoit cassée, & la mettre en état de pouvoir rouler jusqu'à un gros Bourg qui étoit à quatre lieues, & où je pourrois en changer. Ce fut un motif pour accepter les offres du Baron, auquel je demandai permission de donner à tetter à ma fille que j'avois tenue fort enveloppée. La Baronne se récria sur sa beauté, & après l'avoir fort caressée la porta sur le lit de son Epoux qui sentit, à ce qu'il m'a dit depuis, ses entrailles émues & l'accabla de caresses. En attendant le souper, je parus surprise de le trouver dans un lieu si peu propre à lui procurer les secours dont il auroit besoin dans une situation comme la sienne, & j'ajoûtai que nous avions d'excellents Médecins dans la ville de Rheims, où je faisois ma demeure, & où je souhaiterois qu'il voulût chercher du remède à ses maux, ne fût-ce que pour avoir occasion de reconnoître sa politesse, en lui offrant un appartement chez moi ; j'ajoûtai qu'une Dame aussi aimable que son Epouse y seroit chérie d'un grand nombre d'honnêtes gens, qui se feroient un plaisir de leur procurer une société agréable. Je me re-

irerois plutôt aux Antipodes, répondit le Baron, je connois cette ville, & je l'ai quittée pour m'éloigner d'une famille que je déteſte, & ſur tout d'un coquin de fils, dont je ne pourrois ſupporter la vue ; & tout de ſuite il me fit l'hiſtoire de ſon mariage, à laquelle il ajoûtât l'éloge le plus magnifique de ſon Epouſe. Mon fils, ajoûta-t-il, prétendoit ſans doute que je priſſe ſon avis pour me marier, & traitoit d'extravagance l'action la plus ſage que j'aye faite en ma vie : ce qu'il y a de plus ſingulier c'eſt que ce beau cenſeur des actions d'un pere qu'il eût dû reſpecter, a fait lui-même ce qu'il trouvoit de répréhenſible en moi, & même bien pire ; jugez-en, Madame, me dit le Baron, en ſe levant ſur ſon ſéant : j'ai fait un mariage de raiſon & de devoir ; la reconnoiſſance des ſoins que Madame la Baronne a eu de moi pendant quinze ans, m'impoſoit la loi de tout faire pour elle ; elle m'avoit ſacrifié ſa jeuneſſe, & pluſieurs établiſſements très-avantageux, l'honneur vouloit que je la dédommageaſſe de ces ſacrifices ; ainſi tous les honnêtes gens ont dû applaudir à mon mariage. Mon fils qui ſe picquoit de philoſophie s'eſt marié par amour, à près de cinquante ans, à une

Aventuriere qu'on ne connoît point, & qui n'avoit pas le ſol ; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que pour aſſurer tous ſes biens à cette créature qui n'avoit d'autre mérite que ſa beauté, il a forcé ma petite-fille à ſe faire Réligieuſe. Je vous avoue, ma Chere, que mon amour propre ne fut pas à ſon aiſe pendant cette converſation : & ſi mon beau-pere m'avoit regardée avec attention, je crois qu'il auroit connu par les mouvements de mon viſage que cette converſation m'intéreſſoit beaucoup. Comme il s'étoit nommé pendant ſon diſcours, je lui dis que j'avois connu une Dame de Batteville dans l'Abbaye de *** & je lui demandai ſi elle avoit l'honneur de lui appartenir : c'eſt celle dont je vous parlois tout à l'heure, me dit-il ; la pauvre enfant a été la victime de la folle paſſion de ſon Oncle, mais elle eſt aſſez glorieuſe pour diſſimuler ſes chagrins & dit à tout le monde qu'elle eſt contente, comme ſi on pouvoit l'être dans un cloître à vingt ans, ſur tout quand on pouvoit eſpérer un grand établiſſement dans le monde. Monſieur, répondis-je au Baron, j'étois à l'Abbaye de *** lorſque Mademoiſelle votre petite fille y fit profeſſion ; je puis vous aſſurer que loin d'a-

voir été ſacrifiée, comme on vous l'a fait entendre au mariage de Mr. ſon Oncle, ce fut elle qui l'engageât à le conclure avec une de ſes amies, qui, comme vous le dites, n'avoit aucune fortune, mais dont la nobleſſe étoit très-ancienne, & que le Baron ne connoiſſoit pas cette Demoiſelle quinze jours avant. A ce que je vois, me dit le Baron, vous connoiſſez ma belle-fille, puiſqu'elle étoit auſſi dans cette maiſon; dites-moi, je vous prie, ce que vous penſez d'elle? pour moi j'ai mauvaiſe opinion de ſon caractere; s'il avoit été bon elle auroit employé le pouvoir qu'elle a ſur l'eſprit de ſon mari, pour l'engager à rentrer dans ſon devoir à mon égard; & ſi elle l'eût entrepris il eſt sûr qu'elle y auroit réuſſi, car on dit que le pauvre nigaud eſt ſon eſclave, & qu'elle le mene par le nez. On vous a encore trompé ſur cet article, Monſieur, lui dis-je; Madame de Batteville conſerve pour ſon Epoux toute la ſoumiſſion & le reſpect qu'une honnête femme a pour un Epoux qu'elle aime & qu'elle reſpecte; il eſt vrai qu'il a pour elle des bontés & une complaiſance qui ne ſe ſont jamais démenties; mais loin d'en abuſer, elle ne ſe ſert du déſir qu'il a de l'obliger, que

pour le porter à vous rendre tout ce qu'il vous doit ; la démarche qu'elle fait aujourd'hui en eſt la preuve ; elle vient elle-même vous aſſurer de tout le reſpect & l'attachement qu'elle vous doit auſſi bien qu'à votre Epouſe. Elle vient vous demander le retour de votre amitié pour un fils qui gémit bien ſincerement du malheur qu'il a eu d'encourir votre indignation ; elle vous demande un cœur de pere pour cet enfant que vous tenez dans vos bras, & en faveur de laquelle la nature vous a déjà parlé. Je m'étois jettée à genoux devant le lit du Baron ; en commençant ce diſcours ; j'arroſois de mes larmes une de ſes mains que j'avois ſaiſie, je vis couler les ſiennes ; il s'efforçoit de m'embraſſer, & pendant quelques inſtants il oublia ſon Epouſe, qui faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour cacher le dépit que lui cauſoit cette ſcene, & qui ne put m'en impoſer malgré ſes efforts. Elle ne fut pourtant interdite que les premiers moments, & compoſant ſon viſage comme une perſonne conſommée dans l'art de feindre, elle vint me relever, en me diſant qu'elle étoit charmée de mon action, & de s'appercevoir que j'avois eu plus de ſuccès qu'elle à reveiller la tendreſſe pa-

ternelle dans le cœur de ſon Epoux ; mais, ajoûta-t-elle malignement, il n'eſt pas en état de ſupporter de telles émotions ; je crains pour lui les ſuites de cet attendriſſement : permettez-moi de vous prier de paſſer pour un quart-d'heure dans la ſalle prochaine, pour lui laiſſer le moyen de reprendre ſes ſens ; il étoit aiſé de comprendre qu'elle ne cherchoit à m'éloigner que pour empoiſonner ma démarche, & détruire chez ſon foible Epoux les impreſſions favorables qu'il commençoit à prendre pour moi ; heureuſement le Baron ſe crut aſſez fort pour ſoutenir ma vue ſans danger. Non, ma chere, lui dit-il, je ſuis enchanté de ma belle-fille, je veux qu'elle reſte & qu'elle m'embraſſe, ſi elle ſçait conſerver le reſpect qu'elle te doit & l'inſpirer à ſon Epoux ; je ſuis perſuadé que le plaiſir de les avoir auprès de moi me fera vivre dix ans plus vieux. Voyez combien cette pauvre femme a d'attachement pour moi, me dit-il en me montrant la Baronne ; elle pleure dans la crainte que tout ceci ne me rende plus malade que je ne le ſuis : Oh ! c'eſt un bon cœur, & je ſerois bien ingrat ſi je ne mettois tous mes ſoins à la rendre heureuſe. Je n'étois pas la dupe de ces larmes que le ſeul dépit faiſoit

faiſoit couler, ce qui ne m'empêchât pas de répondre. Si nos attentions pour Madame peuvent contribuer à ſon bonheur, j'oſe vous aſſurer qu'elle n'aura rien à déſirer, je réponds pour mon Epoux, nous lui devons beaucoup de reconnoiſſance pour les ſoins qu'elle a eu de vous, & le titre de votre Epouſe lui donne droit à notre amitié & à nos reſpects ; en prononçant ces paroles, je voulus lui baiſer la main, ce que cette habile Comédienne ne voulut pas permettre ; elle m'embraſſa & m'aſſura de ſon amitié dans les termes les plus propres à en impoſer : je feignis de la croire ſincere, on a toujours un grand avantage ſur les fourbes, quand on feint d'être leur dupe ; il m'importoit de connoître cette créature, & je m'en ménageois les moyens, en éloignant les ſoupçons qu'une trop grande pénétration auroit pu lui faire concevoir. Il étoit huit heures du ſoir, cependant je demandai permiſſion de faire partir un exprès pour le Marquis qui étoit dans une de ſes Terres à ſix lieues de là. La Baronne fit de grandes difficultés ſur ce danger de voyager la nuit, elle vouloit à quelque prix que ce fût empêcher mon Epoux de paroître aux yeux de ſon pere, elle s'étoit flat-

tée d'en trouver les moyens pendant la nuit ; ma diligence rompoit toutes ſes meſures, auſſi aſſura-t-elle qu'il n'y auroit pas un ſeul domeſtique dans le Château qui voulût s'expoſer à partir à une heure ſi indue, & qu'il falloit attendre au lendemain. Je me reprocherois toute ma vie, lui dis-je, d'avoir différé à mon Epoux le bonheur d'embraſſer ſon Pere : mon Cocher partira de bon cœur, & prendra un de mes chevaux. Le Baron dont le foible étoit de vouloir être aimé, fut ſenſible à mon empreſſement : le Cocher partit, & mon Epoux arriva au Château ſur les dix heures du matin. Je n'avois pas encore pu obtenir d'être admiſe dans l'appartement de mon beau-pere ; Madame qui n'en étoit pas ſortie, m'avoit fait dire qu'il avoit un peu de fievre, & qu'il falloit le laiſſer repoſer : elle voulut employer cette excuſe lorſque mon mari fut arrivé ; mais le Baron pour cette fois manqua de complaiſance, & un domeſtique l'ayant annoncé, il commanda qu'on le fit entrer, & le reçut avec de grands témoignages de tendreſſe. Nous paſsâmes huit jours avec mon beau-pere, & quoique j'euſſe les plus grands égards pour ſon Epouſe, & qu'elle ſemblât

répondre, il y eut vingt occaſions où il fut aiſé de voir que ma préſence lui étoit à charge. Ce qui augmentoit ſon chagrin, c'eſt que le goût qu'il avoit pris pour moi, & ſa tendreſſe pour ma fille, prenoient chaque jour de nouveaux accroiſſements, elle craignoit ſur tout que nous n'euſſions quelques entretiens ſecrets avec lui, & l'obſédoit de maniere qu'il ne nous fût jamais poſſible de lui parler en particulier, quoique le malade parût en avoir envie; mais il s'étoit accoûtumé à obéïr à ſon tyran, & n'oſoit s'affranchir de ce joug. J'ai dit le malade, parce qu'il ne quittoit pas ſon lit, quoique ſes infirmités fuſſent de nature à avoir beſoin d'exercice; aſſurément cette miſérable cherchoit à abréger ſes jours par l'étrange régime auquel elle l'avoit aſſujetti. Ce pauvre homme voyoit approcher avec autant de douleur le terme de notre ſéjour, que ſon Epouſe le ſouhaitoit: tout d'un coup elle ſembla le craindre, & joignit de fort bonne grace ſes prieres à celles de mon beau-pere pour nous engager à paſſer avec eux le reſte du printemps. Nous y conſentimes, & comme nous cherchions à deviner le motif d'un pareil changement, & que nous en parlions en nous

couchant, le valet de chambre de mon mari nous dit qu'il avoit la clef de cette énigme. Ce garçon qui n'avoit que vingt-cinq ans, & qui étoit très-bienfait, avoit touché le cœur de notre digne belle-mere. Elle craignoit de le perdre, & se faisoit la violence de nous souffrir jusqu'à ce qu'elle l'eut déterminé à nous quitter. Comme mon Epoux étoit sûr de l'attachement de ce garçon qui s'appelloit Lainé, il lui ordonna de se servir du goût que cette femme avoit pour lui, pour découvrir l'état où son pere avoit mis ses affaires, car il étoit plus que probable que cette malheureuse avoit employé le prodigieux ascendant qu'elle avoit sur lui, pour l'engager à nous déshériter; il lui recommanda encore de l'amuser assez pour nous procurer l'occasion de parler à mon beau pere. Lainé s'acquitta de son rôle à merveille, il se radoucit par dégrés, & pendant qu'il s'entretenoit avec cette mégere, nous essayâmes à engager mon beau-pere à se débarrasser d'un secret qui paroissoit lui peser. Vingt fois il vint sur le bord de ses lévres, & vingt fois la crainte de violer les serments qu'il avoit faits à sa femme, le retint. Le soir Lainé étant venu deshabiller mon Epoux, s'assura

avec beaucoup de ſoin s'il ne pouvoit être entendu, & me dit enſuite : Ah ! Madame, le Ciel vous a inſpiré ce voyage pour ſauver la vie à M. votre pere, l'arrêt de ſa mort eſt prononcé ; mais vous n'avez rien à craindre, puiſque c'eſt par moi que ce crime doit s'exécuter. Vous concevez combien un tel débat devoit me ſurprendre, je demeurai pâle, tremblante, ainſi que mon Epoux, qui avoit peine à modérer ſon impatience & ſa frayeur. Nous demandâmes avec empreſſement à Lainé les circonſtances de l'horrible complot qu'il venoit de nous découvrir, & voici ce que cet honnête garçon nous apprit.

Nous ne nous étions pas trompés lorſque nous avions crus que mon beau-pere étoit ſurchargé d'un ſecret qu'il auroit ſouhaité pouvoir nous révéler, ſans en avoir la force. Il avoit deshérité ſon fils comme je l'avois ſoupçonné, & donné tout ſon bien à ſon Epouſe par un acte qui étoit poſtérieur à ſon mariage ; l'attachement qu'il commençoit à prendre pour ma fille, lui faiſoit ſentir de vifs remords de cette injuſtice, & il eût ſouhaité la réparer : il avoit pris ſur lui d'en parler à ſon Epouſe & lui avoit propoſé de faire un nouveau Teſtament, par

lequel en lui laiſſant la jouiſſance de tout ſon bien pendant ſa vie, il en aſſureroit la propriété à cet enfant après ſa mort. Cette malheureuſe qui avoit toujours appréhendé ce coup depuis notre arrivée, s'y étoit préparée, & loin de paroître irritée de ce changement, y avoit applaudi, & n'avoit exigé de lui qu'une condition, c'eſt qu'il nous laiſſeroit ignorer l'exiſtence du premier Teſtament, & feroit le ſecond ſans nous en avertir: elle vouloit, diſoit-elle, nous ſurprendre agréablement en nous préſentant cette piece qui la juſtifieroit des mauvaiſes intentions qu'on lui avoit ſuppoſées à notre égard, & lui ménageroit notre amitié ſi elle avoit le malheur de le perdre. Dès-lors elle réſolut de parer ce coup en avançant la mort du Baron, & n'étoit indéciſe que ſur la maniere de le faire périr pour ſe mettre à couvert des ſoupçons. La folle paſſion qu'elle avoit pour Lainé l'enhardit encore à commettre ce crime. Il eſt étonnant qu'elle eût pu ſe réſoudre à découvrir ce noir complot à ſon amant: auſſi le lui eut-elle caché ſi elle eût eſpéré pouvoir le faire réuſſir ſans lui, mais elle ſe défioit de ſes forces. Son premier deſſein avoit été d'employer le poiſon, cependant elle

ſentoit que ce genre de mort pouvoit laiſſer ſur le cadavre des preuves de ſon crime, qui l'auroient expoſée à nos ſoupçons & à notre vengeance. Elle crut qu'il ſeroit plus sûr de l'étouffer, & c'étoit de Lainé qu'elle attendoit du ſecours pour exécuter ce crime : le vieux Baron qui étoit extrêmement vigoureux pour ſon âge, pouvant fort bien trouver dans ſon déſeſpoir des forces ſuffiſantes pour lui réſiſter. Je ſçais, dit-elle à ce garçon, que vous pouvez me trahir, mais vous le feriez ſans me nuire, parce que vous feriez ſans preuve, & qu'il me ſeroit facile de perſuader au Baron que vous êtes d'accord avec les maîtres pour me perdre dans ſon eſprit ; cela produiroit tout l'effet que je déſire, il les prendroit en horreur, & laiſſeroit ſubſiſter les premieres diſpoſitions dont je profiterois ſeule : ſi au contraire vous ſçavez vous élever au-deſſus d'un vain ſcrupule, quinze mille livres de rente, & ma main, ſeront votre récompenſe, & vous mettront pour le reſte de votre vie dans une ſituation tranquille.

Lainé nous aſſura qu'il avoit eu beaucoup de peine à cacher l'horreur que cette abominable femme lui avoit inſpirée : notre intérêt, & la sûreté de mon beau-

pere eut la force de contraindre ce ſentiment : il étoit convenu de tout avec elle, mais il lui avoit déclaré franchement qu'il vouloit s'aſſurer d'elle avant de devenir ſon complice, pour ne pas s'expoſer à perdre le fruit de ſon crime. Elle s'étoit beaucoup recriée contre ſa défiance, cependant comme elle l'avoit trouvé ferme dans ſes ſoupçons, elle lui avoit dit d'imaginer ce qu'il y auroit de plus capable de le raſſurer, & lui avoit promis de lui donner toutes les sûretés poſſibles, pourvû qu'elles ne fuſſent pas de nature à pouvoir lui nuire. Votre défiance, lui dit-elle, autoriſe la mienne, & juſqu'au moment où vous ſerez devenu mon complice, je ne ferai rien qui puiſſe vous fournir des armes contre moi, ſi vous n'étiez pas de bonne foi à mon égard.

Ce récit nous jetta dans la plus grande perplexité. Nous avions trop d'intérêt à prouver ce crime pour être reçus comme témoins, quand bien même nous fuſſions parvenus à nous en aſſurer par les diſcours de cette mégere. Un domeſtique à nous, eût été recuſé par la même raiſon. D'ailleurs quand nous aurions eu toutes les preuves poſſibles, mon Epoux étoit bien éloigné de

de vouloir publier la noirceur de cette malheureuſe ; l'honneur de mon beau-pere, dont elle portoit le nom, auſſi-bien que le nôtre, nous impoſoit la loi du ſecret le plus profond. Nous paſsâmes toute la nuit à chercher les moyens d'éviter les malheurs que nous craignions, & le jour nous trouva dans la même irréſolution. Tous les partis qui ſe préſentoient à notre eſprit avoient des inconvénients qu'il étoit impoſſible de parer. Enfin la sûreté de mon beau-pere l'emporta. Mon Epoux réſolut de riſquer à perdre ſon bien en l'indiſpoſant, & ſon deſſein étoit de chercher à ſurprendre cette femme avec ſon valet de chambre, de lui annoncer qu'il ſavoit ſes horribles deſſeins, de la menacer d'une mort infame ſi on pouvoit découvrir, après la mort de ſon pere, les moindres veſtiges d'une mort violente. Il devoit l'avertir en même-temps, que s'il étoit forcé de quitter le château, il s'établiroit dans une des chaumieres du village, pour être à portée de veiller à la sûreté de ſon pere. Ce parti nous auroit abſolument brouillés avec mon beau-pere, & eût ſervi aux deſſeins de cette malheureuſe ; cependant c'étoit le ſeul qu'on pût employer avec

ſuccès. La Providence nous en fournit un autre, que nous ne pouvions ni eſpérer ni prévoir.

Cette femme avoit choiſi pour ſes entretiens avec Lainé, une ſalle qui étant au fond du jardin, lui avoit paru plus sûre qu'aucun des appartements de la maiſon; cette ſalle étoit accompagnée de quatre cabinets de charmille, qui étoient aux quatre coins, & où l'on ne pouvoit entrer ſans paſſer dans la ſalle. Le jour que ma belle mere avoit choiſi pour découvrir ſes deſſeins à Lainé, étoit celui où une Servante de la maiſon avoit donné rendez vous dans un de ces cabinets, à un jeune Payſan dont elle étoit amoureuſe; il y avoit à peine quelques minutes qu'ils y étoient, lorſqu'ils virent ma belle-mere au bout de l'allée qui conduiſoit au ſalon, & la crainte d'être chaſſée de la maiſon, engagea ces jeunes gens à ſe cacher dans des chévrefeuils très-toufus qui bordoient une des fenêtres. Quoiqu'ils ne compriſſent pas toute la converſation, ils en entendirent aſſez pour comprendre qu'il étoit queſtion de la mort de leur Seigneur; & le Payſan ne fut pas plutôt libre, qu'il courut avertir le Curé de ce qui venoit de lui arriver. Cet

Ecclésiastique étoit allé dans un village voisin, dont il ne revint que fort tard, ce qui l'empêcha de se rendre au château sur le champ, de crainte de faire soupçonner du mystere à sa visite; il crut même devoir chercher un prétexte pour y venir de grand matin; & comme il avoit apporté du gibier la veille, il en chargea un valet, & dit chez lui qu'il vouloit nous en faire présent. Il trouva le moyen de me donner un billet sans être apperçu, par lequel il m'avertissoit qu'il avoit à parler en particulier à mon beau-pere, & qu'il me prioit d'écarter son épouse. J'étois fort embarrassée à trouver un expédient pour cela, lorsque l'émotion dans laquelle j'avois passé la nuit, jointe à celle que me donna le billet du Curé, me causa une foiblesse qui véritablement n'étoit pas grande chose, mais que j'exaggerai pour forcer la Baronne de rester auprès de moi. Le Curé profita de ce temps pour voir mon beau-pere, & lui rapporter le discours du Paysan. Ce pauvre homme demeura immobile lorsqu'il apprit que cette femme qu'il aimoit, & dont il croyoit être aimé uniquement, en vouloit à sa vie; ensuite il essaya de la justifier, & fit entendre

au Curé, que ce jeune homme pouvoit fort bien être un fourbe aposté par son fils, pour essayer de ruiner la Baronne dans son esprit. Cet Ecclésiastique lui rappella les sentiments d'honneur qu'on avoit toujours remarqués dans mon Epoux & qui devoient l'empêcher de le soupçonner d'une calomnie si odieuse; il pesa sur les circonstances des serments que cette femme avoit exigé de lui pour nous cacher le dessein dans lequel il étoit de révoquer son testament, & s'il ne le convainquit pas absolument, il lui fit concevoir assez de défiance pour obtenir de lui la permission de révéler à mon Epoux ce qu'il avoit appris. Le Baron fils remercia le Ciel qui lui procuroit des témoins non suspects, & comme le Curé lui annonçoit son valet de chambre comme complice du crime qui se méditoit, mon Epoux se hâta de justifier ce garçon, & d'apprendre au Curé qu'il avoit été instruit par lui de ce mystere d'iniquité. Ce Curé qui étoit un homme de bon sens, fit remarquer à mon Epoux que toutes les difficultés n'étoient pas levées, & ne lui dissimula point les soupçons que son pere avoit jettés sur lui. Sa foiblesse pour cette femme est telle, ajoûta-t-il, qu'il ne

pourra lui cacher l'accusation que je viens de former contr'elle, ni résister à ses larmes, un seul mot de sa bouche suffira pour la justifier dans son esprit, & pour faire retomber sur nous tout l'odieux de cette affaire. J'avoue que la déposition de nos deux témoins, soûtenue du témoignage de votre valet de chambre, suffiroit en Justice pour démasquer cette femme; mais l'honneur de votre famille vous défend de prendre cette voie; d'ailleurs, on ne punit point en France une volonté criminelle, quand il n'y a point eu un commencement d'action; & tous ceux qui n'ont pas l'honneur de vous connoître, pourroient juger désavantageusement de vos motifs, en faisant un scandale qui ne remédieroit à rien. Mon Epoux convint de la solidité de ce raisonnement, & conclut qu'il n'y avoit d'autre moyen d'ouvrir les yeux de son pere, qu'en lui fournissant un témoin dont il ne pût recuser le témoignage. Le Curé s'offrit à nous dans tout ce qui dépendroit de lui, & mon Epoux lui proposa de se cacher sous une table qui étoit dans le salon, & qui étoit couverte d'un grand tapis. Il y consentit, & pendant qu'il rendoit compte à mon beau-pere de

cette résolution, j'eus soin de feindre la continuation de mon mal pour empêcher la Baronne de me quitter. Mon Epoux ayant placé le Curé dans le lieu dont on étoit convenu, rentra dans ma chambre, & me dit que son pere étant seul, je devois surmonter mon mal pour lui tenir compagnie. Cela seroit d'autant plus à propos, dit ma belle-mere, que j'ai des ordres à donner pour des affaires de quelque conséquence, que j'ai retardées à cause de l'indisposition de Madame. Nous savions parfaitement l'affaire qu'elle avoit envie de conclure, Lainé nous ayant averti qu'elle lui avoit donné rendez-vous dans cette salle sur les dix heures. Nous la laissâmes libre, & fumes trouver mon beau-pere, dont la colere contre son Epouse commençoit à s'affoiblir; il se reprochoit sa crédulité, & alloit même jusqu'à soupçonner la probité du Curé. Nous passâmes un quart-d'heure à lui prouver l'injustice de ses soupçons, & nous le quittâmes ensuite pour aller au jardin. Ma belle-mere parut déconcertée en nous voyant, & le Baron ayant demandé à son valet de chambre quelle affaire importante il avoit à traiter avec Madame? ce garçon

TAYLOR INST. OXFORD

ſe jetta à ſes pieds, comme nous en étions convenus, & nous avoua que l'eſpoir de faire ſa fortune l'avoit engagé à écouter des propoſitions dont il avoit horreur, mais qu'enfin preſſé de ſes remords, il n'avoit accepté ce dernier rendez-vous que pour déclarer à cette femme qu'elle pouvoit jetter les yeux ſur quelqu'autre, pour en faire le miniſtre de ſes fureurs. Ayez pitié de moi, Monſieur, ajoûta Lainé; Madame vient de jurer que ſi je n'étois ſon complice, je ſerois ſa victime, & qu'elle emploieroit contre moi le poiſon qu'elle avoit d'abord deſtiné à votre pere. Nous étions perſuadés que cette femme alloit tomber à nos pieds, & nous demander miſéricorde. Quelle fut notre ſurpriſe, lorſque nous la vîmes lever les yeux au Ciel, & prendre Dieu à témoin de ſon innocence! C'étoit ce valet de chambre, qui lui avoit demandé cet entretien, pour l'inſtruire du projet que nous avions fait nous-mêmes d'empoiſonner ſon Epoux; il lui avoit même remis le poiſon dont nous l'avions chargé. L'aſſurance avec laquelle elle nous accuſoit, m'effraya à un tel point, que je tremblois de toutes mes forces; & je ſuis perſuadée qu'un témoin de

cette ſcene, n'eût pas balancé, ſur mon trouble, à me croire coupable. Mon Epoux étoit à peu près dans la même ſituation que moi, mais ſon ſilence venoit d'un autre principe. Sa colere contre cette femme étoit parvenue à ſon dernier période, & dix fois il fut ſur le point d'en délivrer la terre. Elle profita de notre ſilence, pour nous accabler de reproches; mais la préſence du Curé, qui, perdant patience, ſortit tout à coup de deſſous la table, la pétrifia & lui fit garder à ſon tour quelques moments de ſilence. Perfide, dit-elle à Lainé, tu m'as trahie; mais tremble, tu n'es pas encore où tu prétends, & je ſais les moyens de t'envélopper dans ma perte: en même-temps, elle ſortit la main qu'elle avoit dans ſon manchon, & en tira un piſtolet qu'elle déchargea ſur ce pauvre garçon, qui ne l'évita que par un miracle. Elle voulut ſortir dans le même moment, mais mon Epoux & Lainé l'arrêterent: le premier m'ayant priée de me retirer, je ſuivis le Curé qui fut retrouver mon beau-pere pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé. Je n'aurois jamais pu croire juſqu'où alloit la foibleſſe de ce pauvre homme pour cette

misérable, si je n'en avois été convaincue par tout ce que je vis alors. Il connoissoit trop bien la probité de cet Ecclésiastique, pour oser recuser son témoignage ; cependant il lui demanda vingt fois s'il avoit bien entendu, & si la préoccupation ne lui avoit point fait une illusion involontaire. Il se rendit enfin, sans pouvoir nous déguiser combien il lui en coûtoit pour renoncer à l'espoir de justifier cette méchante créature : il demandoit à lui parler pour l'accabler de reproches, à ce qu'il disoit, mais il étoit aisé de voir qu'il se flattoit encore de pouvoir trouver dans ses réponses, ou des preuves de son innocence, ou du moins des raisons de diminuer l'atrocité des crimes dont elle étoit accusée : il consentit pourtant qu'elle fût enfermée dans un appartement écarté ; mais il nous pria les larmes aux yeux de ne la point maltraiter & de la laisser libre. On le lui promit pour le tranquilliser, cependant, comme on avoit lieu de craindre qu'elle ne cherchât à attenter sur sa vie, on se crut dispensé de l'obligation de lui tenir parole, & on la lia de façon à l'empêcher de tourner sa fureur contre elle-même. Nous nous

raſſemblâmes enſuite, pour conſulter enſemble ſur les meſures qu'il convenoit de prendre dans une affaire ſi terrible; quelques claires que fuſſent nos preuves, elles ne l'étoient pas aſſez pour ce foible vieillard qui paroiſſoit comme enſorcelé; cependant, dans la réſolution où étoit mon Epoux, d'employer l'autorité pour faire enfermer cette miſérable, il étoit convenable d'être autoriſé par le Baron dans les démarches qu'il faudroit faire à cet égard. Le Ciel eut pitié de notre embarras: tout à coup mon beau-pere parut ſe réveiller comme d'un profond ſommeil, & nous pria d'aller demander à ſa femme la clef d'un bureau qui étoit dans ſa chambre; il s'étoit rappellé avec quel ſoin elle gardoit cette clef, & ſe perſuada qu'il trouveroit dans ce bureau des preuves de ſon innocence ou de ſon crime. Il fut aiſé de comprendre qu'on trouveroit beaucoup plus qu'on n'avoit eſpéré, par la fureur où tomba cette créature lorſqu'on lui demanda cette clef: elle ne l'avoit pas ſur elle, & proteſta qu'on lui arracheroit la vie plutôt que le ſecret du lieu où elle étoit: on fut donc réduit à forcer la ſerrure, & elle

auroit dû le prévoir. Mon beau-pere chargea le Curé de ce ſoin, & nous pria en même-temps de nous tenir auprès de ſon lit, & lorſqu'on lui apporta un tiroir rempli de papiers, il eut la précaution de nous envoyer à l'autre bout de la chambre : il nous a avoüé depuis, qu'il craignoit que notre haine pour ſa femme, nous engageât à y jetter quelques papiers à ſon déſavantage. Il ſe vit bientôt réduit à nous demander pardon de ſes ſoupçons ; il trouva plus de ſoixante lettres qui conſtatoient différentes intrigues de cette femme, devant & après ſon mariage, & connut que ſa mort & ſa fortune avoient toujours été l'appât dont elle s'étoit ſervie pour faire tomber dans ſes filets pluſieurs des domeſtiques de la maiſon, ou des étrangers. Il tomba alors dans une extrémité oppoſée ; il vouloit qu'on l'amenât dans ſa chambre pour aſſouvir lui-même ſa vengeance ; il demandoit ſes habits, aſſurant qu'une juſte colere lui donneroit la force d'aller la percer de mille coups ; il demandoit au moins qu'on la remît entre les mains de la Juſtice. Hélas ! elle tomboit entre les mains de la juſtice de Dieu ! Lainé qu'on avoit laiſſé auprès d'elle,

vint nous avertir qu'elle étoit dans d'horribles convulsions : nous y courûmes, mais il n'étoit plus temps de la secourir ; elle étoit expirante, & le Curé qui lui crioit de demander miséricorde au Seigneur, n'en put jamais tirer un signe de repentir : au contraire, elle le repoussoit avec horreur. Cette mort nous fit craindre de nouveaux embarras, mais on parvint à faire croire aux domestiques qu'elle étoit naturelle : on ferma la bouche à la Servante & au jeune Payſan qui avoient averti le Curé, en leur donnant une somme pour se marier, & jamais personne n'eut aucun soupçon des causes & des circonstances de cette mort. Mon beau-pere, guéri de la passion dont il avoit été si long-temps esclave, ne savoit comment nous exprimer sa reconnoissance : il nous pria de le tirer d'un lieu qu'il ne pouvoit plus voir sans horreur, & nous y consentîmes avec joie ; il fut transporté à Rheims où il vécut encore six années. Je me livrai toute entiere aux soins qu'exigeoient son état & l'éducation de ma fille : c'étoit auprès du lit du Vieillard que je lui donnois ses leçons, & je ne sortois que pour aller à l'Eglise dans les temps du devoir. Mon beau-

pere, dans les commencements, craignit que mon aſſiduité auprès de lui, ne fût qu'un effet d'une complaiſance qu'il ſuppoſoit devoir me coûter beaucoup ; il m'exhortoit à me diſſiper, à recevoir & à rendre des viſites : mais ſa ſituation étoit telle, que je n'aurois pu ſans cruauté l'abandonner à d'autres ſoins que les miens. Je mis toute mon application à réveiller en lui les ſentiments de réligion, de ſoumiſſion aux ordres de la divine Providence. Dieu bénit mes bonnes intentions, & les horribles ſouffrances dont il fut accablé les dernieres années de ſa vie, lui donnerent un moyen d'expier ſes fautes, dont il profita. Sa reconnoiſſance pour moi fut ſi vive, qu'il vouloit m'inſtituer ſon héritiere ; ce ne fut qu'à force de ſollicitations, que je parvins à l'engager à faire ſon fils héritier, comme la nature l'exigeoit, & encore il n'y conſentit, qu'à condition que ces biens me ſeroient ſubſtitués avec un plein pouvoir d'en diſpoſer, ſi je ſurvivois à mon Epoux & à ma fille. La mort de mon beau-pere apporta peu de changement au genre de vie que je menois depuis ſix ans, excepté que je me livrai un peu plus à l'exercice. Mon eſtime & mon

amitié pour le Baron, ma tendreſſe pour ma fille, occupoient toute la capacité de mon cœur, & j'aurois beaucoup ſouffert, ſi j'avois été forcée par ce que l'on nomme divertiſſements & même bienſéances, à me ſéparer deux heures de ſuite de ma petite Julie. Elle répondoit à ma tendreſſe & à mes ſoins; ſa raiſon avoit dévancé la ſaiſon ordinaire, & elle étoit, dès huit ans, une amie, une ſociété pour moi. Trois Dames d'un mérite diſtingué nous faiſoient une compagnie charmante: nous nous raſſemblions toutes les après-dînées; on travailloit, on liſoit, on raiſonnoit ſur ſes lectures. Les matinées étoient partagées entre la priere, les affaires domeſtiques & les exercices de charité: nous trouvions du temps pour tout, parce que nous n'en perdions point. Nous nous levions été & hyver à cinq heures & demie, enſorte qu'à huit heures, temps où le plus grand nombre des femmes ſont encore au lit, nous avions fait nos prieres, le déjeûner, & donné nos ordres aux domeſtiques. Dès ſept ans Julie étoit chargée de tenir régiſtre de la dépenſe; je faiſois paſſer par ſa bouche les ordres, les repréhenſions même que j'avois à

faire aux domeſtiques ; je l'avois accoûtumée à ne leur parler jamais ſans demander le St. Eſprit, à faire ſouvent des actes de foi ſur l'avantage de leur condition à la nôtre, lorſqu'on la regardoit par les yeux de la foi. Ces leçons me ſembloient eſſentielles à un enfant qui joindroit à une beauté parfaite cinquante mille livres de rente ; je voulois lui faire regarder ces frivoles avantages comme des dangers réels, & je parvins à lui en faire prendre cette juſte idée : elle aimoit ma ſociété, mes exercices ; & cette vie nous paroiſſoit préférable à celle qu'on mene dans le grand monde, & dont j'avois été excédée pendant le court eſpace que j'avois vécu à Paris. Nous ignorions juſqu'au nom de l'ennui, & ma fille étoit très-ſurpriſe, lorſqu'elle entendoit dire à certaines perſonnes que nous voyions très-rarement, qu'elles s'ennuyoient, & me demandoit toute étonnée, comment on pouvoit trouver la journée longue, pendant qu'elle auroit eu beſoin d'y ajouter trois ou quatre heures, pour quantité de choſes qu'elle ſouhaitoit & qu'elle n'avoit pas le temps de faire. Le Public ne pouvoit, ni concevoir l'agrément de

notre vie, ni nous la pardonner : j'étois une Miſantrope, qui élevois en bourgeoiſe une fille de condition qui auroit un million de bien ; cet enfant étoit la victime de ma bizarrerie, & le Baron n'avoit pas le ſens commun, de pouſſer la complaiſance juſques à m'abandonner ſon éducation. Ces diſcours parvinrent juſqu'à lui, il me demanda comme une faveur de contraindre mon goût, pour me conformer aux uſages : je crus lui devoir cette complaiſance, ma porte fut ouverte aux viſites, & je me rendis aſſidue aux aſſemblées ; ma pauvre Julie comprit bientôt à quoi il falloit attribuer cet ennui qu'elle ne pouvoit comprendre auparavant ; elle ſe trouvoit excédée au ſortir d'une converſation frivole, & ſes bâillements involontaires la trahiſſoient malgré elle : enfin, elle aſſura ſi poſitivement ſon pere, que ce nouveau genre de vie la rendoit miſérable, qu'il nous laiſſa la liberté de ſuivre notre goût. Ce n'eſt pas que je vouluſſe ſouſtraire ma fille au grand monde ; je ſavois qu'elle étoit deſtinée par ſon rang & ſa fortune à y tenir ſa place ; mais j'étois charmée que ſon propre goût me donnât le temps de la former

former à ma fantaiſie : je voulois établir ſa vertu ſur des fondements ſolides, la prémunir contre les fauſſes maximes, dans un âge où les impreſſions ſont ſi aiſées à prendre pour le bien ou pour le mal, & où elles ſont des traces ſi profondes dans le cerveau, qu'elles ſont preſque ineffaçables. Convaincue que le bonheur ou le malheur de la vie, dépend des premieres années, je ne voulois perdre aucun inſtant de celles de ma fille : elle aimoit l'étude, les converſations ſolides, la pratique du bien ; mais ces goûts, elle les eût bientôt perdus dans la diſſipation, ſi on eût continué à l'y livrer. Je le fis comprendre au Baron, & comme je viens de vous le dire, il prit ſur lui de mépriſer les diſcours publics, & me laiſſa la maîtreſſe : c'étoit pour ſuivre le plan que je m'étois formé à cet égard, que nous reſtions à Rheims ; j'étois réſolue de partager mon temps entre cette Ville & Paris, lorſque l'ame de ma chere petite auroit acquis aſſez de conſiſtance, pour l'expoſer ſans danger au tumulte & à la ſéduction. De nouveaux événements dérangerent mes projets : je touche au moment où toutes mes plaies ſe rouvrirent,

au moment où je vis diſparoître la douce tranquillité dont je jouiſſois depuis dix ans ; au moment enfin qui devoit décider du reſte de ma vie ſi Dieu n'eût fait un miracle en ma faveur, en m'accordant de ſi grandes graces, qu'elles me rendirent victorieuſe dans les combats les plus dangereux & les plus pénibles.

Le Baron avoit pris goût à la petite ſociété que je raſſemblois chez lui, & paſſoit avec nous une partie du jour, dans les moments qui étoient employés aux affaires domeſtiques, dont il m'avoit abſolument abandonné le ſoin, il alloit jouer une partie de Piquet dans un Caffé où ſe raſſembloient tous les honnêtes gens de la ville : il y vit un Etranger dont la figure étoit ſi intéreſſante, qu'il chercha l'occaſion de l'entretenir : il nous en fit l'éloge en rentrant au logis, & chaque jour il revenoit plus charmé de la ſolidité de ſon eſprit & de la bonté de ſon caractere. L'intérêt qu'il prenoit à cet Etranger, qui ſe faiſoit nommer le Chevalier d'Aumont, augmenta par la reconnoiſſance que cet inconnu marqua des attentions de mon Epoux. Cet aimable jeune homme paroiſſoit plongé dans une mélancholie

dont rien ne pouvoit le diſtraire ; il ſe tenoit dans un endroit écarté de la ſalle, le coude appuyé ſur une table, & cachant ſon viſage dans ſa main. Au moment que mon Epoux entroit, il quittoit cette poſture, ſon viſage s'animoit, il paroiſſoit faire tréve avec ſon chagrin, & recherchoit ſa converſation avec autant de ſoin, qu'il fuyoit celle des autres : à peine mon Epoux étoit-il ſorti, que le Chevalier s'éloignoit, & ne paroiſſoit plus juſqu'à l'heure où il pouvoit eſpérer de retrouver le Baron. La conduite de cet homme intriguoit tout le monde, on s'informoit, on le queſtionnoit en vain, & il mit en défaut la curioſité des plus clairvoyants ; on ne put même parvenir à découvrir de quel pays il étoit, car il parloit également bien toutes les langues de l'Europe, à ce qu'aſſuroient des Anglois & des Allemands, auxquels par politeſſe il avoit bien voulu ſervir d'interprête. On faiſoit mille raiſonnements, tous plus ridicules les uns que les autres, par rapport à cet homme, les uns diſoient que c'étoit un eſpion, d'autres ſoupçonnoient d'être un Adepte ; il y en eut qui penſerent que quelques mauvaiſes affaires l'avoient obligé de fuir de

ſon pays, & que la crainte d'être reconnu l'obligeoit à vivre retiré ; enfin, on fut juſqu'à penſer que c'étoit une fille qui déguiſoit ſon ſexe, & malgré les ſoixante ans du Baron, on lui attribua cette amoureuſe métamorphoſe. Mon Epoux entraîné par une douce ſympathie, attendoit avec impatience le moment où il pouvoit rejoindre cet inconnu, il partageoit ſa triſteſſe, & la ſimplicité de ſes habits n'indiquant pas l'opulence, il penſa que ſa triſteſſe pouvoit être occaſionnée par ſa mauvaiſe fortune. Comme il me faiſoit part de ſon goût pour le Chevalier & de ſes ſoupçons, je l'encourageai à tâcher de s'attirer ſa confiance pour mettre fin à ſes malheurs, ſuppoſé qu'ils n'euſſent d'autre cauſe que l'indigence. Ce deſſein s'accordoit parfaitement avec la généroſité du Baron, & il ſe reprocha de n'avoir pas cherché plutôt à devenir utile à ce galant homme ; il lui propoſa donc une promenade, & avec tous les ménagements dont une ame délicate peut être capable en pareil cas, il lui laiſſa entrevoir ſes ſoupçons, & lui offrit ſon crédit, ſa bourſe & ſa maiſon ; enfin il lui dit que de quelque nature que fuſſent ſes chagrins, il pouvoit compter

ſur un ami réel qui n'auroit point de plus grande ſatisfaction que de pouvoir lui être utile. L'Etranger le remercia avec l'expreſſion de la plus vive reconnoiſſance ; mais il ajoûta en ſoupirant, que ces malheurs étoient de nature à n'attendre de reméde que de la mort. Il faut avouer pourtant, ajoûta-t-il, que mes infortunes ont trouvé quelque adouciſſement dans cette ville : l'honneur de votre amitié, le plaiſir de vous voir quelquefois, font diverſion aux cruels tourments auxquels je ſuis condamné. Conſervez-moi vos bontés, Monſieur, c'eſt le ſeul bien qui puiſſe m'être ſenſible, & qui ſuſpende mes maux ; ils ſont d'une nature bien étrange, puiſqu'il ne m'eſt pas permis de les répandre dans votre ſein. Mon Epoux attendri des larmes que l'Etranger ne pouvoit retenir, l'embraſſa ſans avoir la force de parler, & mêla ſes larmes avec les ſiennes. Il n'oſa inſiſter ſur une confidence qu'on lui refuſoit, mais il preſſa l'Etranger de ne point regarder ſes maux, de quelque nature qu'ils fuſſent, comme ſans reméde. C'eſt la ſolitude dans laquelle vous vivez, qui entretient votre mélancholie, lui dit-il ; prêtez-vous à la ſociété, je puis vous en pro-

curer une dont j'oſe eſpérer que vous ſerez content ; c'eſt celle de mon Epouſe, ſon eſprit & ſon caractere ont tant de rapport avec le vôtre, que l'amitié la plus ſolide vous unira bientôt, & ce ſentiment eſt bien capable de ſuſpendre les noirs chagrins dont vous me paroiſſez dévoré. C'eſt encore un effet de mon malheur, lui répondit l'Etranger, de ne pouvoir accepter l'avantage que vous m'offrez ; la juſtice que le public rend à votre Epouſe, m'a fait connoître ſon mérite ; mais j'ai renoncé pour jamais à la ſociété des perſonnes du ſexe ; ſoyez perſuadé, Monſieur, que des raiſons que vous approuveriez ſi je pouvois vous les communiquer, m'engagent à ne point m'écarter des réſolutions que j'ai priſes à cet égard. Conſervez-moi votre amitié, je vous le répéte, elle me tient lieu de tout.

Le Baron me rapporta le ſoir la converſation qu'il avoit eue avec cet aimable infortuné, & je vous avoue que je commençai à trouver de la vraiſemblance dans les diſcours de ceux qui croyoient que le prétendu Chevalier étoit une fille amoureuſe du Baron, d'autant plus qu'on m'avoit parlé avec admiration de la beauté de cet inconnu,

qui l'emportoit, disoit-on, sur les plus aimables femmes de la ville. Le Baron convint de la perfection de ses traits; mais il se mocqua de l'idée qu'on avoit sur ce déguisement, & encore plus des motifs auquel on l'attribuoit: Un homme de mon âge, disoit-il, ne pourroit avoir excité une passion si extraordinaire; & puis, quel eût été le fruit d'une telle conduite? N'avoit-il pas donné occasion à cet inconnu de lui ouvrir son cœur; si c'eût été ce que l'on supposoit, elle eût rompu un silence qui ne pouvoit la conduire à rien. Quoique le Baron n'ajoûtât aucune foi aux discours qui se tenoient, il eut cependant la délicatesse de m'offrir le sacrifice du plaisir qu'il goûtoit dans la conversation de l'inconnu; je n'eus garde d'y consentir, quoique je fusse moins incrédule que lui; mais mes soupçons se changerent bientôt en certitude, quand j'appris que le prétendu Chevalier avoit loué un appartement qui avoit une vue sur notre jardin; il y avoit fait mettre une jalousie qui lui permettoit de nous voir sans être vu; & un garçon qui le servoit nous assûra qu'il passoit ses jours à cette fenêtre. Le Baron instruit de cette circonstance, me dit en

riant : Ne cherchons plus la cauſe d'une ſi étrange conduite, elle ſe dévoile d'elle-même : c'eſt de vous ſans doute, ma chere, que cet homme eſt amoureux ; ſa vertu lui fait craindre les charmes de votre converſation. Je lui ſais bon gré de ſa prudence, elle étoit néceſſaire à mon repos. Quoi, dis-je en riant à mon Epoux, prétendez-vous de me donner le change, & jouer la jalouſie pour m'empêcher de me livrer aux fureurs qu'elle inſpire ? Je ne connois point votre Chevalier, qui, ſelon toutes les apparences, ne m'a jamais vue, & ne me verra jamais, du moins ſi cela dépend de moi ; après l'idée que vous venez de me faire appercevoir, je ſerois bien fâchée qu'il eût accepté vos offres. Quoique j'euſſe affecté ce petit mouvement de dépit par un pur badinage, le Baron en parut embarraſſé ; mais voyant que je ne pouvois m'empêcher de rire de tout mon cœur du ſérieux dont il avoit pris mon badinage, il continua ſur le même ton, & me dit : Je ne ſaurai jamais m'offenſer de vous voir aimée, ma chere, c'eſt un ſentiment ſi naturel lorſqu'on vous a vue, qu'il y auroit de l'injuſtice à en faire un crime ; je le pardonnerois au Chevalier plus qu'à

qu'à tout autre, ayant un diſcernement exquis ; la tentation ſeroit trop vive pour eſpérer qu'il y réſiſtât ; tout ce que je pourrois exiger de l'amitié que nous nous ſommes jurée, c'eſt qu'il ne cherchât point à vous inſpirer une reconnoiſſance trop vive ; il eſt fait de maniere à fléchir les plus cruelles, & quelque grande que ſoit votre vertu, ce ſeroit l'expoſer du moins à une rude fatigue, que de lui mettre en tête un ennemi ſi redoutable. Nous paſsâmes le reſte du jour à nous entretenir de l'inconnu, & mon Epoux en étoit tellement occupé, que cette converſation revenoit à tous les moments du jour. Ma fille ne ſe contentoit pas de l'écouter, elle ſouhaitoit beaucoup de voir cet homme que ſon pere aimoit tant, & ſes queſtions ſur ſon air, ſes traits & ſes actions ne tariſſoient point. Le hazard lui procura ce qu'elle déſiroit avec tant d'ardeur. Un jour de Fête qu'un accès de fievre me retenoit au lit, ma fille ſuivit ſon pere à l'Egliſe ; mon Epoux ayant apperçu le Chevalier, il l'appella en ſortant, & lui dit que ce ſeroit pouſſer l'éloignement du ſexe trop loin, que de refuſer de ſaluer ſa fille. Je lui ſouhaiterois quelques années de

plus, ajoûta-t-il, ſa vue nous vengeroit peut-être du refus que vous avez fait de connoître ſa mere. Le Chevalier parut interdit de ce reproche, il regarda triſtement ma fille, ſes yeux ſe remplirent de larmes, & ayant pris ſa main, qu'il baiſa reſpectueuſement, il jetta un profond ſoupir. Ma petite ſentant que cet homme lui avoit mouillé la main, le regarda fixément à ſon tour, & l'impreſſion de la triſteſſe qui étoit peinte ſur ſon viſage, paſſant dans le cœur de cet enfant, elle ſe mit à pleurer amerement, & lui demanda en ſanglottant, pourquoi il s'affligeoit de la voir. Le Chevalier avoit le cœur ſi ſerré, qu'il ne lui fut pas poſſible de prononcer un ſeul mot, & faiſant une profonde révérence, il ſe retira, laiſſant mon Epoux & ma fille dans un étonnement facile à comprendre. Ma fille continua de pleurer de bon cœur, & en entrant dans ma chambre elle ſe jetta dans mes bras en me diſant: Ah! ma chere Mere, j'ai vu le Chevalier; qu'il eſt aimable! quel dommage qu'il ſoit ſi triſte! Voyez ma main, me dit-elle, elle eſt encore mouillée de ſes larmes, je n'ai pas voulu l'eſſuyer pour vous la montrer. En même temps elle la frotta de ſon

mouchoir, & me dit : Je veux garder ce mouchoir, mon Papa dit que ce Chevalier eſt le plus honnête homme du monde, ſes larmes ſont précieuſes ; mais pourquoi les ai-je fait couler ? En même-temps elle porta ce mouchoir à la bouche, & baiſant l'endroit qui étoit mouillé, elle me pénétra de frayeur. Elle n'avoit pas douze ans, mais elle ne reſſembloit que trop à ſa mere du côté du cœur, & je vis d'un coup d'œil tout ce que j'aurois à craindre du Chevalier ſi ma fille pouvoit le revoir. Son pere qui n'avoit garde de penſer qu'à ſon âge on pût prendre une paſſion ſérieuſe, n'attribua cette action qu'à ſon bon cœur, & ſe faiſant un plaiſir de l'embarras qu'il alloit lui cauſer, il lui dit : Ne ſoyez pas ſurpriſe, ma chere Julie, des larmes que le Chevalier a répandues en vous voyant ; j'en connois le motif ; il vous aime, & comme il craint que je ne veuille pas lui donner la permiſſion de vous épouſer, cela cauſe ſa triſteſſe. Effectivement je ſerois fâché qu'il devînt votre mari, cependant ſi véritablement vous aviez de l'amitié pour lui, cela pourroit m'engager à ſurmonter ma répugnance. Parlez-moi avec ſincérité, ſeriez-vous bien aiſe

d'avoir un tel mari ? La petite perſonne, quoiqu'elle ignorât l'art de feindre, eſquiva fort adroitement une réponſe poſitive, & dit à ſon pere : Mon Papa, pourquoi auriez-vous de la répugnance à me laiſſer épouſer cet homme que vous aimez tant ? C'eſt qu'il n'eſt pas riche. Bon, répondit Julie avec vivacité, il eſt bien néceſſaire d'être riche ; ne m'avez-vous pas dit mille fois, que ce n'étoit pas l'argent qui rendoit heureuſe, & qu'il n'y avoit que la vertu ? Ainſi, ſi le Chevalier m'aimoit, & que je fuſſe une grande fille, vous ne le laiſſeriez pas mourir de chagrin faute de m'épouſer, puiſque vous aſſurez qu'il eſt le plus honnête homme du monde, & vous aimeriez mieux cela que de grands biens. Je conviens que le Chevalier a beaucoup de vertus, lui dit le Baron, que je l'aime comme mon fils, & cependant j'aurois une bonne raiſon pour lui refuſer mon conſentement, dans la crainte que vous ne fuſſiez fâchée de ne pas devenir la femme d'un grand Seigneur. Il faudroit que je fuſſe bien ſotte, répondit Julie ; Dieu merci je ne ſuis ni ambitieuſe ni intéreſſée, & ſi vous me donnez jamais la permiſſion de choiſir un mari, j'en prendrai un qui

ſoit doux, complaiſant, aimable, en un mot, qui reſſemble au Chevalier; car je ſuis sûre qu'il eſt tout cela, il y a long-temps que je le croyois, parce que vous me l'aviez dit, & à préſent je le crois, parce que j'ai connu tout cela ſur ſon viſage. Mais je penſe que je ſuis un enfant dont vous vous mocquez, votre Chevalier ne m'aime point, il étoit triſte avant de m'avoir vue, & je ſuis une ſotte de vous parler ſérieuſement ſur une pareille matiere. Cette tirade, qui divertit mon Epoux, me fit faire de ſérieuſes réflexions ſur le caractere de ma fille; je fis comprendre à ſon pere que de tels badinages n'étoient plus de ſaiſon; & comme il inſiſtoit ſur ſon âge, je le priai de remarquer qu'elle étoit fille d'une mere dont le cœur avoit été précoce. Les jours ſuivants, le Baron, contre ſon ordinaire, ne dit pas un mot du Chevalier; la petite, qui accouroit ordinairement à lui lorſqu'il parloit, & qui avoit coûtume de lui en demander des nouvelles, ſe tint à l'écart d'un air rêveur, & ne pouvoit s'empêcher de laiſſer échapper des ſoupirs qui m'intriguoient beaucoup. J'étois réſolue de l'obliger par mes careſſes à m'ouvrir

ſon cœur, de nouveaux incidents l'autoriſerent à en manifeſter le penchant, & en lui rendant ſa tranquillité & ſa joie, vinrent troubler bien cruellement la mienne, comme je vous l'ai déja annoncé.

Un dérangement occaſionné par la mort d'un fermier, obligea mon Epoux d'aller pour quelque temps dans une de nos terres, qui n'étoit qu'à trois lieues de Rheims. Je paſſai tout le jour de ſon départ dans une agitation bien extraordinaire : la conduite que je devois garder avec ma fille en étoit le prétexte, & la conduite du Chevalier un motif réel. J'avois ſur ſon ſujet une inquiétude ridicule ; puiſqu'elle avoit pour objet un homme que je ne connoiſſois pas. Je fus long-temps couchée ſans pouvoir me débarraſſer de ces idées confuſes ; & je ne pus parvenir à fermer l'œil qu'à minuit ſonné. J'étois dans mon premier ſommeil lorſque j'entendis frapper à ma porte à grands coups redoublés, ou plutôt je m'apperçus qu'on l'enfonçoit, des voix confuſes crioient au feu de tous côtés, & je ne doutai point qu'il ne fût dans ma maiſon ; l'épaiſſe fumée dont j'étois preſque ſuffoquée me donna une entiere certitude de ce mal-

heur : plus occupée du ſort de ma pauvre fille que de mon propre danger, je me jettai toute nue ſur le plancher pour voler à ſon ſecours : la frayeur apparemment avoit troublé mes ſens, puiſqu'il me fut impoſſible de trouver ma porte. J'entendois pluſieurs perſonnes dans l'eſcalier, je leur criai de toutes mes forces de ne point penſer à moi, & de ne ſonger qu'à ſauver ma fille. Au moment la porte de ma chambre fut enfoncée, & l'horreur du ſpectacle qui s'offrit à mes yeux ne s'effacera jamais de ma mémoire. Une antichambre qui étoit commune à mon appartement & à celui de ma fille étoit embraſée, je vis la femme de chambre de ma chere Julie s'élancer au travers des flammes, & comme elle paſſa ſur un endroit du parquet qui étoit déjà brûlé, elle tomba & diſparut à mes yeux. Cet exemple ne put m'arrêter ; déterminée à la ſauver, ou du moins à périr avec elle, je m'efforçois d'échapper à deux hommes qui me retenoient, lorſque l'ombre de des Eſſarts, à ce que je croyois, ſe préſenta à ma vue ; il me ſaiſit d'une main puiſſante, me remet entre les mains de quelques inconnus, en leur ordonnant d'un ton qui me parut plus qu'humain, de veiller

à ma sûreté, & à mes yeux se jette au milieu de l'embrasement pour pénétrer dans la chambre de Julie. Je ne vis plus rien alors, je perdis connoissance, & quand je repris mes sens, après avoir été cinq heures dans cet état, les premiers objets qui frapperent ma vue furent ma fille & mon Epoux qui se désespéroient de ma situation. Je les regardai d'un œil stupide & égaré, j'avois peine à me persuader que tout ce qui s'étoit passé cette nuit ne fût pas un songe, & j'étois occupée à en constater la réalité plus que de ce qui étoit présent devant mes yeux; cependant par un mouvement machinal, je serrai ma fille dans mes bras, je la touchai comme pour m'assurer de son existence: après quelques moments je voulus parler, ma langue se refusa à mes desirs; & il me fut impossible d'articuler un seul mot. Tout d'un coup je me sentis suffoquer, & je crus n'avoir plus que quelques instants à vivre. Un Chirurgien qui ne m'avoit point abandonnée depuis le moment où l'on m'avoit portée dans cette maison, se hâta de me donner un coup de lancette au pied, sans même attendre l'eau chaude qu'il avoit commandée: le sang ne sortit d'abord que goutte à goutte; mais à peine mon

pied fut-il dans l'eau qu'il ſortit à grands flots. Je ſuis perſuadée que je dois la vie à ce prompt ſecours ; mon oppreſſion diminua, & au bout d'une demi-heure je fus hors de danger. Mon Epoux tranſporté de joie de l'aſſurance que lui donnoit mon Eſculape qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour ma vie, le Baron, dis-je, me demanda permiſſion de ſortir un moment pour me préſenter le Chevalier mon libérateur : le Chevalier, lui dis-je avec ſurpriſe en me levant ſur mon ſéant avec une vivacité qu'on n'attendoit pas d'une perſonne épuiſée par la frayeur & l'abondance du ſang qu'elle avoit perdu : non, ce n'eſt point au Chevalier que je dois mon ſalut & celui de ma fille ; le Ciel a fait un miracle pour notre conſervation ; un de ſes habitants nous a ſauvées, j'ai reconnu ſa voix, ſes traits ; quel autre auroit pu réuſſir à tirer ma chere Julie du milieu des flammes ? Mon Epoux en m'entendant parler ainſi crut fermement que la frayeur avoit dérangé mon cerveau, & le Médecin qui le crut auſſi lui jetta un coup d'œil, & me dit : nous le croyons comme vous, Madame, mais il n'eſt pas temps d'admirer ce prodige, vous avez beſoin de repos,

& j'eſpere que vous voudrez bien remettre les éclairciſſements ſur ce ſujet à un temps où nous ſerons tous plus tranquilles; ce ſoin du Médecin fut un coup de providence pour moi, puiſqu'il me laiſſa le temps de réfléchir, ſans quoi j'aurois découvert au Baron un myſtere qu'il devoit ignorer éternellement pour ſon repos; je reſtai donc tranquille en apparence, & je prêtois une oreille attentive à tout ce que l'on diſoit autour de moi; j'entendois ma fille qui diſoit à pluſieurs perſonnes qui entroient dans la chambre, que les cheveux & les habits de ce pauvre Chevalier étoient brûlés, auſſi-bien que ſes ſourcils. Il l'avoit trouvée occupée à faire de vains efforts pour enfoncer une porte qui donnoit ſur un eſcalier dérobé, & qui avoit été condamnée: ſelon toutes apparences elle eût échoué dans un projet au-deſſus de ſes forces, ſi le Ciel n'eût veillé à ſa ſûreté, le Chevalier eut bientôt arraché les clous qui la fermoient, & porta cette pauvre enfant juſques dans la maiſon où l'on m'avoit miſe par ſon ordre, & ayant appris que j'étois ſécourue par des amis, & par un Chirurgien & un Médecin qu'on avoit appellés, il fit prendre un cheval à ſon valet, & le

chargea de partir sur le champ pc
faire venir mon Epoux ; il avoit ordc
né qu'on l'avertît à tous les quarts d'h
re de ma situation, & après avoir p
toutes ces mesures, il étoit retourné cl
moi pour veiller sur les travaux
ceux qui étoient occupés à éteindre l'
cendie, & empêcher la distraction
nos effets. Ses soins & les promesses qu
fit au nom du Baron inspirerent t
d'ardeur à ceux qui étoient accouru
notre secours, que mon Epoux trou
le feu éteint en arrivant, & n'eut p
d'autre inquiétude que celle que lui d
noit mon évanouissement. Julie av
fait ce récit pendant le temps où
pere s'étoit absenté pour forcer le Cl
valier à venir recevoir mes actions
graces ; je le vis bientôt rentrer f
triste, & sans m'adresser la parole, p
ce que je feignois d'être assoupie p
ne rien perdre de ce qui se disoit, il
à quelques amis, vous me voyez
désespoir, le Chevalier notre libérat
se dérobe à ma reconnoissance ; il av
chargé un domestique de l'avertir lc
qu'on croiroit mon Epouse hors de d
ger, & l'ayant appris il s'est fait ar
ner un cheval qui étoit tout prêt, &
disparu sans qu'on puisse soupçonner

quel côté il a porté ſes pas. Il eſt aiſé de comprendre dans quel embarras me jettoient ces diſcours, qui loin d'éclaircir mes idées, ne ſervoient qu'à les embrouiller davantage : je ne pouvois me diſſuader de la penſée que c'étoit à des Eſſarts que nous devions notre ſalut : il me ſembloit le voir encore, le ſon de ſa voix étoit préſent à mes oreilles, & je penchois toujours à croire que c'étoit ſon ame bienheureuſe à laquelle Dieu avoit permis de reprendre l'apparence d'un corps pour notre ſalut : cependant mon Epoux & ma fille s'obſtinoient à dire que c'étoit le Chevalier qui l'avoit tirée du milieu des flammes ; comment accorder ces idées avec celles que j'avois de la mort de mon Amant ? La conduite du Chevalier depuis le temps qu'il étoit à Rheims, le portrait que m'en avoit fait mon Epoux ; mais plus que tout cela, ſa fuite & ſon obſtination à ne point paroître à mes yeux, ſembloient ne pouvoir convenir qu'à des Eſſarts, tout m'annonçoit que le Chevalier & lui n'étoient qu'une même perſonne. Je me rappellai en ce moment les circonſtances de ſa perte ; ma mere ne l'avoit pas vu expirer, elle n'avoit point trouvé ſon corps, rien n'empêchoit de penſer qu'il

avoit pu être ſauvé par un heureux hazard. J'euſſe adoptée cette idée, ſi le ſilence qu'il avoit gardé depuis ce moment n'eût balancé dans mon eſprit l'eſpoir flatteur de ſon exiſtence; comment ſe perſuader qu'il eût pu nous la laiſſer ignorer? deux ans s'étoient écoulés avant mon engagement avec le Baron: avoit-il pu paſſer un temps ſi conſidérable ſans s'offrir à mes yeux, ſans écrire à ſa mere ou à la mienne? ſuppoſé que ce fût lui qui vivoit dans la même ville que moi, s'il m'aimoit encore, ſa triſteſſe, ſon attachement pour mon Epoux, les larmes qu'il avoit répandu en voyant ma fille; tout m'annonçoit la continuation d'une paſſion ſans eſpoir: comment avoit-il pu la contraindre dans le temps où elle n'étoit point criminelle? au milieu ds ces différentes penſées, je ſentois qu'il s'opéroit en moi un changement qui me faiſoit frémir d'horreur: tout l'amour que je lui avois porté autrefois venoit de renaître de ſa cendre, ou plutôt je ſentois qu'il n'avoit jamais ceſſé de remplir mon cœur, qu'il s'y étoit nourri, conſervé ſous le nom de vénération & d'amitié; ſi tant eſt qu'on en puiſſe reſſentir pour ceux qui n'exiſtent plus. Dans le même temps où la

délicateſſe de ſa conduite arrachoit mon admiration, mon lâche cœur ne pouvoit approuver ſes ménagements, je le trouvois cruel d'avoir vécu ſi long-temps proche de moi ſans me laiſſer ſçavoir au moins qu'il vivoit encore. Je traitois de barbarie la force qu'il avoit eu de s'éloigner de moi dans un temps où il m'avoit donné de ſi fortes preuves de ſon reſpect & de ſa tendreſſe. Ces injuſtes penſées ne ſubſiſterent pas long-temps : je rougis d'avoir pu les écouter un moment ; je me trouvois indigne des ſentiments que le plus vertueux des hommes avoit conſervés pour moi : je rougis de répondre ſi mal à l'attachement d'un Epoux que j'outrageois, & je vous aſſure que je fus long-temps ſans oſer le regarder en face, tant j'avois honte de mon infidélité, quoiqu'elle fût abſolument involontaire ; je déteſtois mon propre cœur, je remerciois le Ciel de lui avoir inſpiré un courage ſupérieur au mien, & à force d'efforts je parvins à former un déſir ſincere de l'oublier abſolument. En vérité ma foible vertu ne put aller plus loin, & je demeurai la proie des ſentiments les plus cruels & les plus oppoſés. Malgré le pénible d'une telle ſituation, je craignois

de m'en diſtraire, & c'étoit, ce me ſemble, une conſolation pour moi de ne perdre aucun des déchirements que j'éprouvois : à la fin pourtant j'ouvris les yeux, & je m'efforçai de prendre une contenance ; j'y réuſſis mal, & ſi l'on n'eût attribué mon état à la crainte que j'avois éprouvée, il eût été aiſé de s'appercevoir qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans mon ame ; je paſſai pluſieurs jours dans cette ſituation ; inſenſible pour tout ce qui m'environnoit, je ne m'appercevois pas des inquiétudes que je cauſois à mon Epoux & à ma fille : l'un & l'autre ne quittoient point le chevet de mon lit, & mon Epoux avoit déjà paſſé deux nuits dans ma chambre, lorſque les pleurs de ma fille, qui le preſſoit en vain de prendre quelque repos, me tirerent de cette eſpece de léthargie. J'invitai mon Epoux à s'aller coucher, l'aſſurant que j'étois beaucoup mieux, & que ma tête commençoit à ſe remettre : ces paroles, les premieres qui lui parurent raiſonnables depuis mon accident, lui cauſerent une joie ſi vive, que je fus tentée de me lever pour me jetter à ſes pieds, & lui avouer que je ne méritois pas le tendre intérêt qu'il prenoit à ma vie. Si je ſurmontai ce mouvement, ce

ne fut point la crainte de me dégrader dans ſon eſprit qui m'y engagea, mais la conſidération de ſon repos, qu'un tel aveu auroit abſolument ruiné. L'aſſiduité du Baron auprès de moi n'avoit point empêché les recherches qu'il faiſoit faire de mon libérateur : il avoit envoyé ſur toutes les routes pour tâcher de retrouver ſes traces, & n'avoit rien appris qui pût lui donner aucune lumiere ſur le lieu de ſa retraite. Le matin du troiſieme jour il reçut une Lettre d'un caractere inconnu pour lui, mais dont l'auteur étoit trop préſent à mon cœur pour que je puſſe méconnoître ſon écriture, & elle me cauſa une ſi grande émotion, qu'il fallut me la relire une ſeconde fois, tant je fus hors de moi à la premiere lecture. Elle étoit conçue en ces termes.

LETTRE

LETTRE

DU CHEVALIER D'AUMONT

AU BARON DE BATTEVILLE.

JE ne me plains plus de mon mauvais ſort, Monſieur, puiſqu'il m'a procuré l'ineſtimable bien de ſauver Madame votre Epouſe & Mademoiſelle votre Fille, & m'a donné en cela l'occaſion de vous prouver combien mon attachement pour vous étoit ſincere. C'eſt la premiere faveur que j'ai reçu de la fortune. Des malheurs ſans exemples m'ont forcé à m'expatrier dans ma jeuneſſe & me pourſuivent avec une opiniâtreté que rien n'égale : j'ai perdu tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie, & je ſuis encore forcé de m'arracher aux douceurs que je goûtois dans votre commerce. Rien n'exiſte plus pour moi dans le monde, & je n'exiſte plus pour perſonne : ceux qui pourroient prendre quelque intérêt dans ma fortune, me croyent au nombre des morts. Adieu, Monſieur, adieu pour jamais. Que je vive au moins dans votre ſouvenir. Si

le ciel terminoit mes peines en finiſſant ma vie, vous ſeriez informé & de mon nom & de mes infortunes ; je ſuis ſûr qu'alors vous approuveriez les raiſons d'une conduite qui a dû vous paroître bien extraordinaire. Mon attachement pour vous, a ſon principe dans la reconnoiſſance ; des perſonnes qui me ſont extrêmement cheres, vous ont dû leur bonheur, & je ne ſaurois payer avec tout mon ſang les obligations que je vous ai. *Le Chevalier d'*AUMONT.

Cette Lettre fut une nouvelle énigme pour le Baron. Si le commencement étoit capable de lui donner quelques ſoupçons de la vérité, la fin dérangea toutes ſes idées. Il ne pouvoit comprendre ſur quels bienfaits le Chevalier fondoit la reconnoiſſance dont il lui parloit, ayant entierement perdu l'idée de la penſion qu'il avoit faite à Madame des Eſſarts tant qu'elle avoit vécu. Mais ſa gratitude pour cet inconnu étoit bien vive ; il en parloit ſans ceſſe ; il faiſoit répéter à Julie l'état terrible où étoit le Chevalier lorſqu'il étoit entré dans ſa chambre, & à chaque fois il regrettoit de ne pouvoir être en état de reconnoître une amitié ſi rare. Ma fille lui diſoit quelquefois avec in-

génuité : Si ce pauvre Chevalier n'eût pas été tout brûlé, j'aurois cru comme ma chere Mere, que c'étoit un Ange ; car il n'y a pas deux hommes dans le monde qui euſſent voulu s'expoſer ainſi pour ſauver une perſonne qu'ils n'auroient vu qu'une fois. J'écoutois avec raviſſement ces converſations ſans être en état d'y prendre part, je craignois de trahir un ſecret ſi important pour notre repos commun, & je béniſſois le Ciel qui fermoit les yeux au Baron, ſur une aventure qui me paroiſſoit ſi claire. Je vous ai dit qu'il faiſoit faire d'exactes perquiſitions du Chevalier, & qu'elles avoient été inutiles. C'étoit encore un effet de la protection du Ciel : dans les tranſports de reconnoiſſance qui agitoient le Baron, il eût peut-être forcé ce fidéle Amant de ſe démaſquer pour ſe ſouſtraire à ſes inſtances ; la main de ma fille étoit le prix qu'il lui deſtinoit : elle appartenoit de droit, diſoit-il, à celui qui avoit expoſé ſa vie pour conſerver la ſienne. Il s'expliquoit hautement de ce deſſein & en avoit prévenu ſa famille, qui pour le coup ne pouvoit m'accuſer de le lui avoir inſpiré ; car tout le monde ſavoit que je ne connoiſſois

point le Chevalier. Les parents qui avoient compté sur une alliance illustre, furent allarmés de ce projet, & croyant qu'il seroit facile de me faire entrer dans leurs vûes, parce qu'il paroissoit que je n'avois pas été consultée : deux des premiers parents me vinrent faire des représentations à ce sujet, & tâcherent de piquer ma vanité, car je passois toujours pour gouverner mon Époux, & c'étoit, disoit-on, la premiere fois qu'il avoit osé décider par lui-même. On m'insinua donc qu'il étoit inoüi que le Baron voulût marier sa fille sans mon aveu ; qu'on avoit trop bonne opinion de ma sagesse, pour croire qu'on eût osé me parler d'un tel mariage, par rapport à un inconnu, un homme sans doute sans naissance, puisqu'il prenoit tant de soin de la cacher ; enfin à un Misantrope, pour ne rien dire de plus ; car on supposoit qu'il n'avoit cherché à s'insinuer dans l'esprit du Baron, que pour l'amener à ce mariage ; on en vint même à dire que le feu avoit été mis dans la maison par ordre de cet aventurier, qui sans doute avoit suborné quelques domestiques pour cela, afin de se rendre nécessaire. Toute ma patience

ne put ſuffire en écoutant une ſi horrible calomnie. Le Chevalier capable d'une telle noirceur, m'écriai-je ! quoi ! la vertu la plus pure n'aura pu le mettre à l'abri d'une ſi horrible calomnie ! quoi ! ce martyr de la charité, de la conſtance !... Je m'arrêtai & rougis d'en avoir trop dit. Meſſieurs, ajoutai-je, je ne connois le Chevalier que ſur le témoignage que mon Epoux m'a rendu de lui ; il ne m'a point conſultée ſur le deſſein dans lequel il paroît de lui donner ſa fille ; cependant l'eſtime que j'ai pour M. de Batteville, ne me permettra jamais de penſer qu'un homme qu'il honore de ſon amitié, puiſſe être coupable des forfaits que vous lui attribuez : il eſt inconnu pour nous, peut-être ne l'eſt-il pas au Baron ; quoiqu'il en ſoit, on ne me trouvera jamais, je ne dis pas rébelle à ſes volontés, mais même mécontente de tout ce qui lui plaira d'ordonner du ſort de ſa fille. S'il juge à propos d'en diſpoſer en faveur de ſon libérateur, j'applaudirai à ſes motifs, ſans même ſouhaiter d'en être inſtruite, & je ne m'écarterai jamais de l'obéiſſance reſpectueuſe que je lui dois. Au reſte, il me ſemble que vous vous allarmez trop légè-

rement : la fuite du Chevalier n'annonce point le déſir de profiter de la bonne volonté de mon Epoux, & la ſeule reconnoiſſance qu'il exige pour le ſervice qu'il nous a rendu, eſt de mettre fin aux recherches qu'on a faites pour découvrir le lieu de ſa retraite. Je ne vous cacherai point le deſſein où je ſuis, d'engager M. le Baron à reſpecter ſes volontés à cet égard ; c'eſt, ce me ſemble, une ſorte de témérité que de vouloir forcer cet honnête homme à recevoir nos bienfaits, après la maniere dont il s'eſt exprimé dans une lettre qu'il écrivit à mon Epoux trois jours après ſon départ : c'eſt ſur cette lettre que je vous prie de juger du caractere de cet homme généreux, & non ſur des bruits que la malignité la plus noire a pu inventer.

En finiſſant ces mots, je leur remis la lettre de des Eſſarts, & j'eus la douce ſatisfaction de les voir s'attendrir ſur le ſort d'un homme qui exprimoit ſes malheurs d'une maniere ſi noble & ſi forte : je leur appris auſſi que le Baron avoit offert pluſieurs fois à ce généreux inconnu, ſa maiſon, ſa bourſe, ſon crédit, & qu'il avoit été inébranlable dans ſes refus. J'ajoutai (ce qui étoit

vrai) que long-temps avant l'accident du feu, mon Epoux avoit conçu une ſi haute idée du Chevalier, qu'il m'avoit dit pluſieurs fois, qu'il croiroit avoir fixé le bonheur de ſa fille, s'il pouvoit la voir unie à un homme ſi eſtimable; & qu'il n'étoit point étonnant qu'après lui être redevable de la conſervation de ce qu'il avoit de plus cher, ce qui n'étoit en lui qu'une velléité, ou plutôt un ſouhait, ſe fût changé en une ferme réſolution.

Lorſque ces deux hommes m'eurent quittée, je réfléchis ſur l'eſpece d'approbation que je venois de donner au deſſein du Baron. Mon amour pour ma fille étoit tel, que je ne ſentois nulle répugnance pour un mariage qui auroit aſſuré ſon bonheur. Elle aimoit des Eſſarts, je n'en pouvois douter & je n'en étois point ſurpriſe, il étoit décidé que tout ce qui m'appartenoit devoit partager mes ſentiments pour lui: je craignois avec raiſon que trop ſemblable à ſa malheureuſe mere, la conſtance de cette chere enfant ne fût pour elle une ſource féconde de tous les maux que j'avois éprouvés: j'euſſe donc conſenti avec joie à ce qu'elle devînt l'Epouſe de des Eſſarts, &

pourtant je ne pouvois me promettre de voir une telle union ſans mourir : les combats journaliers que j'avois à ſoutenir par la contrariété de ces ſentiments, me jetterent dans une langueur qui me fit eſpérer que la fin de ma vie s'approchoit, & les preſſentiments que j'avois à cet égard, euſſent peut-être été vérifiés, ſi l'auteur de ma ſituation ne m'en eût fourni le reméde.

Il y avoit ſix mois que je menois cette vie languiſſante, lorſque le valet de chambre du Baron, dont je vous ai déjà parlé, fût obligé de faire un voyage à Paris. Il rencontra des Eſſarts au Luxembourg & fit un cri de joie en le voyant. Ah ! Monſieur le Chevalier, lui dit-il, que mon Maître auroit de joie, s'il avoit le plaiſir de vous revoir : ſi vous ſaviez combien il s'eſt donné de mouvements pour découvrir votre retraite, combien il a été mortifié de ne pouvoir vous retrouver, vous n'auriez pas le courage de lui laiſſer ignorer plus long-temps le lieu où vous êtes. Il vous deſtine Mademoiſelle ſa fille que vous avez ſauvée, & c'eſt un bruit public qu'elle reſtera fille, ſi on ne peut réuſſir à vous la faire accepter. Mon ami, lui dit

dit le Chevalier, je ſuis parfaitement reconnoiſſant des bontés de Monſieur le Baron, mais il ne m'eſt pas poſſible d'en profiter, pour des raiſons qu'il approuveroit s'il pouvoit les connoître. Il s'informa enſuite de la ſanté de toute la famille, n'oſant lui demander de mes nouvelles en particulier. Ce garçon lui apprit que je n'étois pas encore bien remiſe de l'accident dont il avoit été le témoin, que j'avois conſervé une mélancolie dont rien ne pouvoit me diſtraire; ce qui chagrine extrêmement mon Maître & la jeune Demoiſelle: je ſuis perſuadé, ajouta-t-il, que vous rameneriez la joie dans la maiſon, & vous devriez bien me donner permiſſion d'avertir Monſieur le Baron que vous êtes à Paris. Vous le pouvez, lui répondit des Eſſarts, mais ſi vous ne me donnez pas votre parole d'honneur de ne lui point parler de ma rencontre, je ne reſterai pas vingt-quatre heures dans cette Ville. Lainé comprit au ton ferme dont ces paroles furent prononcées, que la réſolution où étoit le Chevalier de s'éloigner de nous, étoit inébranlable, & ne voulant pas le forcer à fuir une ſeconde fois, il lui promit de garder le ſilence & lui tint parole.

Ce que des Eſſarts venoit d'apprendre, le força à rompre le ſilence qu'il avoit gardé juſqu'alors avec moi. Il s'étoit intéreſſé ſi particulierement à tout ce qui avoit rapport à moi pendant ſon ſéjour à Rheims, qu'il connoiſſoit toutes mes liaiſons ; ma principale amie étoit une Dame d'une éminente vertu, & ſur laquelle il crut pouvoir compter pour me faire tenir ſa lettre : il prioit cette Dame de me la remettre en ſecret, parce qu'elle traitoit d'une affaire qui ne regardoit que moi & ma famille, & qu'il étoit de la derniere conſéquence qu'elle ne fût connue de perſonne. Cette Dame qui me connoiſſoit trop, pour craindre de ſe compromettre en prêtant ſon ſecours pour une intrigue, ne fit point de difficulté de me rendre le ſervice qu'on exigeoit d'elle. Je reçus cette lettre avec un ſaiſiſſement qui lui ouvrit les yeux : elle ne me cacha point ſes ſoupçons, & je faiſois trop de cas de ſon eſtime, pour ne pas tout ſacrifier au deſir de la conſerver. D'ailleurs, mon cœur étoit oppreſſé & ſuccomboit ſous le poids de ſes peines ; je ſentois que j'avois beſoin des conſeils d'une amie vertueuſe : je crus donc que la

Providence me ménageoit cette occaſion pour fortifier ma foibleſſe, & je lui ouvris ſincerement mon ame. Cette Dame qui avoit une piété ſolide, loin de me faire des reproches, s'attacha à me conſoler & à me plaindre : elle avoua que ma ſituation étoit pénible, mais elle me releva de l'abbattement où m'avoit jetté la crainte de manquer à mes devoirs par la continuation d'un amour que je déteſtois. Pourquoi craignez-vous, femme de peu de foi, me dit elle ? Des ſentiments involontaires ne peuvent nous rendre coupables aux yeux d'un Dieu qui connoît le limon dont il nous a formés ; tant que vous combattrez votre penchant, il ſera le moyen & la matiere des plus grandes victoires : je ne veux pas dire que vous n'ayez pas de faute à vous reprocher dans cette occaſion ; votre abbattement en eſt une, & une grande ingratitude envers le Seigneur qui vous a miraculeuſement ſoutenue dans une telle tentation. Confiez-vous en lui, & reconnoiſſez votre foibleſſe ; croyez que vous pouvez avec ſa grace recouvrer une parfaite tranquillité, j'oſe vous la promettre en ſon nom.

Il eſt certain que ma mélancolie avoit

ſa principale cauſe dans la crainte d'être infidelle à mon Epoux par les mouvements involontaires de mon cœur, comme je vous l'ai déjà dit. Raſſurée par mon Amie, il me ſembla qu'on m'avoit ôté un poids énorme : j'évaluai ſans préoccupation les diſpoſitions de mon ame, & j'eus la joie de ne rien trouver en moi qui pût faire naître le remords. Je remis à mon Amie la lettre de des Eſſarts ſans vouloir l'ouvrir, & je la priai d'en faire elle-même la lecture, & de la ſupprimer en tout ou en partie, ſelon qu'elle le jugeroit à propos : elle y conſentit, & après l'avoir vûë elle la trouva tellement propre à fortifier mon ame, qu'elle me conſeilla de la lire toute entiere ; voici ce qu'elle contenoit :

****

LETTRE
DE DES ESSARTS
A MADAME DE BATTEVILLE.

MADAME,

QUe ne pouvez-vous être témoin des remords que votre ſituation excite dans mon ame. J'avois cru n'avoir plus de malheur à appréhender, par-

ce que j'étois parvenu au dernier période de l'infortune : Hélas ! les plus cruels me reſtoient à eſſuyer ; je n'étois que malheureux depuis le jour où je perdis l'eſpoir de vous appartenir, je ſuis devenu criminel ; j'ai cédé lâchement au déſir de me rapprocher de vous, de m'en entretenir, de m'aſſurer par moi-même que vous êtiez heureuſe ; mon cœur ſe ſoulageoit & trouvoit une félicité, ou du moins une treve à ſes peines dans le commerce d'un homme qui m'étoit cher, parce qu'il avoit été l'inſtrument de votre bonheur, parce qu'il avoit celui de vous appartenir. Vous êtes devenue la victime du ſeul ſoulagement que je me ſois permis pendant l'eſpace de treize ans ; la triſteſſe profonde dans laquelle vous vivez depuis l'inſtant fatal qui m'offrit à votre vue, me fait craindre avec ſujet d'avoir reveillé dans votre cœur une tendreſſe qui ne nous eſt plus permiſe. Ce ſentiment, qui feroit le bonheur de ma vie s'il pouvoit exiſter ſans crime, me rend actuellement le plus malheureux de tous les hommes, parce que je ſuis devenu le plus coupable. N'ajoûtez point à ma douleur, Madame ; celle que m'a cauſé votre perte eût ſuffit pour m'ôter la vie, ſi la Provi-

dence ne me l'eût conservée malgré moi. O temps heureux ! où maître de moi-même je vous fis céder dans mon ame à celui qui seul doit l'occuper toute entiere, qu'êtes-vous devenu ? que je paye cher une foiblesse que je regardois comme innocente ! je ne voulois que vous respecter, vous chérir comme une sœur ; un feu mal éteint s'est rallumé de sa cendre ; à peine eus-je commencé à respirer le même air que vous, qu'il devint contagieux à ma foible vertu : loin de m'effrayer du retour de mes premiers sentimens, je n'y vis que de l'innocence ; nul engagement ne m'ôtoit la liberté de disposer de mes vœux, je crus ne rien faire de contraire au devoir en consacrant le reste de ma vie à n'en former que pour vous. Je me rassurai sur la pureté de ma flamme, jamais elle n'a produit en moi une seule pensée, dont la plus austere sagesse eût pu s'effrayer. Misérable que j'étois ! pouvois-je oublier que vous deveniez mon idole ! & l'oubli de Dieu, dans lequel j'ai vécu pendant le temps où j'ai resté à Rheims, ne devoit-il pas me faire sentir combien ma passion étoit contraire à ce que je lui devois ? enfin sa miséricorde a jetté sur moi un regard favorable ; mes

yeux ſe ſont ouverts en apprenant le triſte état où je vous ai réduite : vous le dirai-je, Madame ? & pourquoi craindrois-je de vous faire un aveu qui ne peut manquer de plaire à votre vertu. Le mouvement d'horreur dont je me ſuis trouvé ſaiſi en meſurant la profondeur de l'abîme dans lequel j'étois tombé ; cette horreur, dis-je, a chaſſé pour jamais de mon cœur une paſſion incompatible avec ma vertu, mon ame a recouvré la tranquillité de mes premieres années ; nous n'étions point nés l'un pour l'autre ; & la ſage Providence en nous ſéparant par des voies ſi extraordinaires, a ſans doute prévenu notre perte, qui étoit infaillible ſi nous nous fuſſions unis contre ſes décrets. Voilà ce que je comprends à préſent de la maniere la plus claire ; j'aurois conſenti à mourir mille fois plutôt que de faire un tel aveu il n'y a que deux jours ; & actuellement je le fais ſans peine, je me flatte même que vous partagerez ce ſentiment, qui ſeul peut vous rendre votre premiere tranquillité : votre cœur eſt vertueux, il n'eſt point fait pour l'ingratitude ; ce que vous devez au Baron vous doit forcer à m'oublier : il faut même que vous vous ſerviez du

pouvoir que vous avez ſur ſon eſprit, pour l'engager à reſpecter mon ſecret; c'eſt l'unique moyen de me retenir en Europe. J'irois me cacher au fond de l'Amérique plutôt que d'expoſer de nouveau ma foible vertu ; je ne renonce pourtant pas au bien de conſerver pour vous une amitié qui doit être éternelle. Encore quelques années, & réunis dans le ſéjour de la charité, nous pourrons nous aimer ſans crime. Adieu, Madame; prouvez-moi que je vous fus cher en m'oubliant, & vous completterez la félicité dont je commence à jouir depuis que je vous ai ſacrifiée au devoir.

Mon Amie ne s'étoit point trompée lorſqu'elle avoit cru que cette lettre étoit propre à m'affermir dans mes bonnes réſolutions : je pris celle de rendre la joie à mon Epoux que ma triſteſſe faiſoit ſécher ſur pied ; ma chere Julie dépériſſoit à vue d'œil, & j'allois bientôt avoir à me reprocher ſa mort & celle du Baron : cette affreuſe penſée augmenta mon courage ; Dieu exauça les vœux de des Eſſarts, le calme ſe rétablit dans mon ame, mais je fus long-temps obligée de combattre contre des reſſouvenirs trop chers encore. Cette ſituation, quelque pénible qu'elle fût, n'étoit pas ſans

conſolation ; il eſt ſi doux d'être content de ſoi, de n'avoir rien à ſe reprocher : cet heureux état dédommage de tout ce qu'on fait de plus difficile, & voilà ce que je vous mandois dans cette lettre qui a excité votre curioſité ; je ſuis heureuſe parce que je ſuis ſans remords, je renouvelle mon ſacrifice à tous les inſtants ; & Dieu, dont la bonté eſt infinie, paye les efforts que je fais pour lui obéir par un calme & une paix que la ſainte Ecriture nous exprime en l'appellant un banquet délicieux & perpétuel. Cette réflexion du Chevalier, que nous nous ſerions perdus en nous uniſſant, me fit ſouvenir de ce que ma vertueuſe mere me dit lorſqu'elle entreprit de me faire modérer une paſſion qui ne faiſoit que naître, & qui avoit déjà toute ſa force. *Si Dieu vous a deſtinés l'un à l'autre, il ſçaura bien leven les obſtacles qui s'oppoſent à votre mariage.* Ces difficultés s'étoient multipliées au lieu de diſparoître, & avoient formé de l'amas des circonſtances les plus extraordinaires, une impoſſibilité morale à une union qui faiſoit l'objet de nos vœux. N'étoit-ce pas nous marquer d'une maniere bien ſenſible qu'il les déſapprouvoit, & en falloit-il d'au-

tres preuves à des perſonnes convaincues que rien n'arrive par hazard, & que ce qu'un vulgaire inſenſé appelle événement fortuit, devient un ordre pour ceux qui regardent les cauſes ſecondes comme les exécutrices de cette volonté divine, qui fait tout ſervir à notre bien : ce fut à cette vue que je dûs le retour de ma raiſon, & le changement qui ſe fit en moi, rappella la joie & le bonheur que j'avois bannis de l'ame de mon Epoux & de ma fille : je penſai alors au ſeul reméde qui pouvoit me guérir radicalement, c'étoit le mariage de ma fille avec des Eſſarts; je ne l'avois pas imaginé, c'étoit le Baron qui l'avoit déterminé ſans mon aveu, & dans mes principes cette diſpoſition me paroiſſoit un ordre de Providence : mais comment y réſoudre le Chevalier ? comment accorder ce deſſein avec la ferme réſolution où il étoit de s'éloigner de nous ? je ne voyois dans ce projet qu'une chimere agréable que rien ne pouvoit réaliſer ; j'abandonnai à Dieu le ſoin de la faire réuſſir, ſi elle étoit ſelon ſa volonté ſainte ; & en attendant je fis ſentir au Baron que c'étoit mal reconnoître les obligations que nous avions au Chevalier que de vouloir l'en récom-

penſer à notre mode : il ſçait vos intentions, ajoûtai-je, & comme il ne paroît pas diſpoſé à entrer dans vos vues, il faut le ſervir à ſon gré, & lui laiſſer garder l'*incognito* qu'il chérit : j'avois prévu la curioſité que j'allois exciter chez mon Epoux, il me demanda avec empreſſement par quelle voie j'avois découvert qu'il étoit inſtruit du deſſein de lui donner ſa fille ; je lui avouai que le Chevalier s'en étoit expliqué avec notre Amie, & l'avoit priée de nous demander comme une grace de le laiſſer tranquille dans la retraite qu'il s'étoit choiſie : mon Epoux ſoupira de douleur en recevant cette priere, & ma fille y fut beaucoup plus ſenſible qu'il ne convenoit à ſon repos. Vous vous ſouvenez du changement prodigieux qui ſe fit en elle ; ſa gaieté l'abandonna, on ne la vit plus que rêveuſe, & pendant une année entiere, toute l'amitié qu'elle avoit pour nous ne put l'engager ni à ſe vaincre, ni à m'ouvrir ſon cœur ; elle convenoit du changement qui s'étoit fait en elle & en nioit la cauſe, ne l'attribuant qu'au dérangement de ſa ſanté, qui à la vérité n'étoit pas bonne. Les Médecins qui furent conſultés appuyerent cette

opinion, & me conſeillerent de lui faire prendre les eaux de Forges. Mon Epoux diſpoſa tout pour ce voyage, dans lequel la Dame qui avoit été ma confidente devoit nous accompagner : trois jours avant celui que nous avions fixé pour notre départ, le Baron fut pris d'une attaque de goutte ; il étoit ſujet à cette maladie, ainſi je n'en fus point effrayée, & comme il s'affligeoit du délai que cet accident mettoit à un voyage qu'il croyoit néceſſaire à la ſanté de Julie, je lui propoſai de la confier à mon Amie, ne pouvant me réſoudre à le quitter dans la ſituation douloureuſe où il étoit, & où mes ſoins lui étoient néceſſaires : il approuva ce deſſein, & ma fille partit. Pendant les ſix ſemaines qu'elle paſſa à Forges, j'eus ſujet de croire que ſa maladie, ſoit qu'elle vînt du corps ou du cœur, commençoit à ſe diſſiper ; ſes lettres avoient le ton d'une perſonne gaie, & parfaitement libre ; elle n'avoit plus que quinze jours à y demeurer, lorſque mon Epoux ſe trouva dans le plus grand danger, ſa goutte remontoit, & les Médecins m'aſſurerent que ſi les efforts qu'ils faiſoient pour la rappeller aux extrêmités ne réuſſiſſoient pas, rien

ne pouvoit le ſauver : je n'eus point la cruauté de lui cacher ces funeſtes nouvelles, & il apprit ſon état avec cette tranquillité que donne l'eſpoir d'une éternité bienheureuſe à un mourant, dont la vie a été innocente, & remplie de bonnes œuvres. Comme il ſouhaitoit de revoir ſa fille encore une fois, je fis partir Lainé avec une femme de chambre pour la ramener en diligence ; je ſçavois que mon Amie avoit des affaires indiſpenſables à Paris, où elle devoit reſter huit jours, & je n'aurois pas voulu que ſa complaiſance pour moi l'eût engagée à les négliger : ma diligence fut inutile, Julie n'arriva que quelques heures après la mort de ſon Pere. Vous fûtes témoin de ma douleur & de la ſienne, & votre ſenſibilité pour la perte d'un homme qui avoit été votre ami, juſtifia l'excès de la nôtre, qui ne put être adoucie que par les circonſtances d'une mort qui ſembloit être les gages de ſon ſalut. Il avoit reçu ſes Sacrements avec une piété dont toute la ville fut édifiée ; il me fit appeller enſuite en préſence de ſon Curé, qui étoit ſon Confeſſeur, & auquel il remit ſon Teſtament : il me demanda pardon de toutes les fautes qu'il

pouvoit avoir commiſes à mon égard, & m'aſſura qu'elles avoient été involontaires. Il ajoûta : J'emporte au tombeau la douleur de n'avoir pu m'acquitter envers le Chevalier, chargez-vous de ma reconnoiſſance, & ſi vous aviez le bonheur de le découvrir, engagez ma fille à le recevoir pour Epoux, quel que ſoit l'état de ſa fortune : vous y ſerez autoriſée par mon Teſtament; & j'atteſte le Ciel, qu'indépendamment du ſervice qu'il nous a rendu, la connoiſſance que j'avois de ſes bonnes qualités m'eût engagé à faire ce choix par le ſeul déſir de la rendre heureuſe. Ce furent les dernieres paroles de mon Epoux qui expira dans mes bras : ma fille me trouva dans les premiers tranſports de ma douleur, & la néceſſité de modérer la ſienne fut pour moi un puiſſant motif de rappeller à mon eſprit ces paroles de l'Apôtre, qui nous avertit qu'il n'appartient qu'aux Payens de pleurer leurs morts. On aſſembla la Famille pour faire l'ouverture du Teſtament du Baron, & prendre les arrangements convenables aux affaires de ma fille ; cette précaution devint inutile, mon Epoux m'ayant fait héritiere, & s'en rapportant uniquement à

moi du ſort de ſa fille. Vous ſavez les diſcours déſavantageux que cette diſpoſition a fait tenir ſur mon compte; les Parents en avoient donné l'exemple, & ſans avoir égard à la vive affliction dans laquelle j'étois plongée, me firent des reproches ſanglants, comme ſi j'euſſe dicté ce Teſtament, dont il eſt vrai que j'ignorois abſolument la teneur; l'ignorance où j'étois à cet égard me cauſa quelque ſurpriſe au moment de la lecture; on m'accuſa de jouer la comédie; en un mot, on en vint juſqu'à me menacer de faire caſſer ce Teſtament, & de prouver qu'il étoit l'ouvrage de la ſéduction; & on me conſeilloit d'y renoncer pour éviter un éclat qui me couvriroit de honte, en démaſquant mes artifices. Pendant qu'on ſe répandoit ainſi contre moi en invectives ſanglantes, Dieu me fit la grace de poſſéder mon ame; je puis même vous aſſurer, que regardant cet emportement des Parents de ma fille comme une preuve de l'amitié qu'ils lui portoient, je n'eus pas le moindre reſſentiment contre eux, & j'aurois conſenti volontiers à ce qu'ils exigeoient de moi, ſi je n'avois appréhendé qu'on n'attribuât cette démarche à la crainte ou aux remords. Ma fille

ne fut pas ſi modérée ; elle parla à ſes Parents avec force, & leur fit honte des groſſieretés dont ils venoient de m'accabler, & avec une fermeté qu'on ne devoit pas attendre d'une fille de quatorze ans, aſſura la famille qu'elle ne ſouffriroit point qu'on attaquât le Teſtament de ſon pere : Si vous l'entreprenez, leur dit-elle, je m'échapperai de ſes mains ; car on mettroit ſur ſon compte les efforts que je ferois pour éclairer les Juges ; j'irai me jetter à leurs pieds, je leur ferai connoître les vertus d'une femme que vous traitez ſi indignement ; je leur prouverai la ſageſſe des dernieres diſpoſitions de mon pere. Je les approuve bien ſincerement ; il a rendu juſtice à ma mere en faiſant dépendre mon ſort de ſes volontés ; je ſuis tranquille ſur ma fortune tant qu'elle dépendra d'elle ; & quelque reſpect que j'aye pour le reſte de ma famille, on me pardonnera ſi je dis que mes intérêts ſont mieux entre ſes mains que dans toutes autres. Elle rappella enſuite à ſes Parents le refus que j'avois fait de la ſucceſſion de mon beau-pere, & parvint à les faire rougir de leur emportement, ſans pourtant calmer leurs craintes ; j'étois dans un âge à pouvoir

pouvoir penſer à un ſecond mariage, & c'étoit ce qui les faiſoit trembler pour ma fille; car ils étoient d'ailleurs fort honnêtes gens, comme vous le ſavez. Vous n'ignorez pas non plus les éloges qu'on donna à la conduite de ma chere Julie, qui fut propoſée pour modéle à toutes les filles. Il ne me reſteroit plus que des événements domeſtiques à vous raconter, & vous m'en ferez grace; je dois pourtant vous faire part d'une choſe pour laquelle j'ai beſoin de votre pénétration. Quelques jours après celui où vous partites pour la campagne, ma Julie vint me trouver dans mon cabinet pour me rendre compte de certains arrangements que je lui avois confiés, & qui regardoient des legs pieux qu'avoit fait ſon pere. La plus importante de ſes volontés reſte à exécuter, lui dis-je, vous ſavez à quel époux il vous a deſtinée, je me perſuade qu'il ne ſeroit pas impoſſible de trouver les traces du Chevalier, & je me prépare à faire les perquiſitions néceſſaires à ce ſujet. Epargnez-vous ce ſoin, ma chere Mere, me dit ma fille; il ne ſera jamais mon Epoux; c'eſt avec douleur que je me montre rébelle aux dernieres volontés de mon reſpectable Pere; mais lorſ-

qu'il ſouhaita cette union, il crut faire mon bonheur, & ne prévoyoit pas l'horrible répugnance que j'aurois pour ce mariage. Elle eſt telle, ma chere Mere, que ſi je ne comptois pas aſſez ſur vos bontés pour croire que vous n'uſerez point de votre autorité pour me forcer à ce mariage, je ne balancerois pas à me faire Religieuſe pour l'éviter. Julie s'étoit jettée à mes pieds, pour me faire cette étrange déclaration, qui dérangea tellement les idées que je m'étois faites ſur elle, que je ne ſavois que lui répondre. J'avois remarqué en elle tous les ſymptomes d'une violente paſſion pour le Chevalier; elle n'avoit point cherché à contraindre des ſentiments que ſon pere approuvoit; j'avois craint à la vérité de ſonder ſon cœur, dans l'appréhenſion où j'étois de laiſſer pénétrer les ſentiments du mien; je penſai donc que le ſilence que j'avois gardé avec elle, lui avoit fait craindre que la ſeule complaiſance que j'avois pour ſon pere, m'avoit fait conſentir à ſes deſſeins, & qu'elle ne feignoit cette répugnance que pour connoître quelles étoient mes intentions, ou plûtôt mon inclination à cet égard. Vous me ſurprenez, ma

chere Julie, lui dis-je, après avoir gardé quelque temps le ſilence; j'avois cru découvrir en vous des diſpoſitions abſolument contraires à ce dégoût que vous m'énoncez, & qui ne me paroît pas vraiſemblable; vous avez aimé le Chevalier, j'en ſuis sûre, & j'avois découvert votre penchant pour lui avant même qu'il eût expoſé ſa vie pour ſauver la vôtre; ce ſervice n'étoit pas propre à diminuer l'amour qu'il vous avoit inſpiré; & j'ai cru m'appercevoir qu'il s'étoit augmenté par l'approbation de votre pere; j'avoue que j'ai différé d'y joindre la mienne, & je vais vous expliquer les motifs de mon ſilence: La fuite du Chevalier ſembloit s'oppoſer à nos vues; ſans en pénétrer les motifs, je la regardois comme un obſtacle que nous aurions de la peine à vaincre, & je voulois par mon ſilence vous engager à prendre quelque pouvoir ſur vous-même, pour ne pas vous abandonner à un ſentiment auquel je n'avois pas donné formellement mon aveu. Des réflexions ſur cette affaire m'ont fait croire qu'elle n'avoit pas autant de difficultés que je l'avois craint, & ſuppoſé que le Chevalier ne ſoit pas engagé, je ne ſaurois croire qu'il fût aſſez

aveugle ſur ſes propres intérêts, pour refuſer ſa fortune & ſon bonheur ; s'il y conſent, ma chere fille, croyez fermement qu'il remplira le plus ardent de mes déſirs ; ce que mon Epoux m'a dit de ſon caractere & de ſes vertus, me fait croire qu'il eſt tel qu'il le faut pour aſſurer votre bonheur, & les ordres de votre pere ſe joignant à cette perſuaſion, m'engageroient à le préférer pour vous à un Prince qui vous offriroit ſa main. Vous dites que le Chevalier n'eſt point engagé, me répondit Julie en me regardant fixement ; vous avez donc oublié, ma chere Mere, les expreſſions de ſa lettre ? ou elles vous ſont échappées. Tout y reſpire une paſſion malheureuſe & ſans eſpoir ; reſpectons ſa conſtance, & épargnons-nous la honte de tenter inutilement de le rendre infidéle.

J'embraſſai ma fille, & lui dis en riant : ſi je n'étois sûre que ma chere Julie n'a jamais lû de Romans, je croirois qu'elle auroit puiſé dans cette lecture l'héroïque des ſentiments qu'elle étale. Votre délicateſſe eſt bleſſée de l'idée de ne pas trouver un cœur auſſi neuf que le vôtre ; vous craignez d'avoir à détruire des ſouvenirs peut-être

encore vifs ; mais, ma Chere, en ſuppoſant, comme vous le faites, dans le Chevalier une paſſion ſans eſpoir, la reconnoiſſance doit vous engager à lui préſenter un reméde ſeul capable d'opérer en lui une parfaite guériſon ; il vous aimeroit, ma fille, & cet attachement feroit votre bonheur mutuel. Je ne me le perſuade pas, me répondit Julie en ſe jettant une ſeconde fois à mes pieds, d'où je l'avois forcée de ſe relever ; mais, ma chere Mere, ce n'eſt ni la crainte d'un refus de ſa part, ni celle de le rendre miſérable qui m'engagent à vous conjurer de ne me point contraindre à cet égard ; c'eſt la répugnance invincible que je me ſens pour le mariage. J'oſe vous aſſurer que rien ne ſera capable de la ſurmonter ; je borne mes vœux à paſſer ma vie à vous aimer, à vous voir, à vous ſervir, & ſi Dieu me privoit de ce bonheur en vous ôtant de ce monde avant moi, je ſuivrois mon attrait pour la vie religieuſe, que la ſeule crainte de vous abandonner m'engage à combattre. Au reſte ſi vous croyez que je ſois obligée d'exécuter les deſſeins de mon pere, vous pouvez me décharger de ce pénible devoir, en le rempliſſant à ma place ; plus aimable

que moi, la conſtance du Chevalier ne tiendroit point contre vos charmes, & dans l'inſtant où je ne puis penſer ſans frémir à devenir ſon Epouſe, je me ſens les plus grandes facilités du monde à l'aimer & à l'honorer comme mon pere & votre Epoux. Si Julie m'avoit regardé alors, elle eût ſans doute ſoupçonné mon ſecret par le changement de mon viſage; je devins d'une rougeur fort propre à lui faire comprendre que ſa propoſition avoit fait ſur mon cœur une impreſſion beaucoup plus prompte & plus vive qu'il ne convenoit à ma façon de penſer; je me hâtai de la lui déguiſer en tournant en raillerie l'expédient qu'elle me propoſoit; & comme elle inſiſtoit d'exiger de moi une promeſſe de ne la pas contraindre, je la lui donnai, en la priant de penſer que les réſolutions d'une fille de quinze ans n'étoient pas ſon dernier mot; & lui défendant de me répondre, je prétextai une raiſon de la quitter, & fus m'enfermer dans ma chambre pour me remettre un peu du trouble dans lequel ſon diſcours m'avoit jetté. La premiere choſe qui me vint dans l'eſprit, c'eſt que Julie étoit inſtruite de mon amour pour des Eſſarts, & du reſte des évé-

nements de ma vie; mais comment avoit-elle acquis cette connoiſſance? Je n'avois confié mon ſecret qu'à l'amie qui l'avoit conduite aux Eaux, & quelle apparence qu'elle eût voulu ſe rendre coupable d'une imprudence & d'une infidélité ſi inexcuſable? La haute opinion que j'avois de ſa vertu ne me permit pas de conſerver une penſée qui lui étoit ſi injurieuſe. Je ne ſais ſi je vous ai dit que cette Dame étoit morte à Paris, où elle avoit été obligée de reſter quelque temps au retour de Forges. La circonſtance dans laquelle je me trouvois augmenta le chagrin que m'avoit cauſé ſa perte; elle eût été ſeule en état d'éclaircir mes doutes. Voici ce que j'ai conjecturé depuis ce temps: Certainement le cœur de ma Julie n'eſt point tranquille, elle aime, j'en ſuis ſûre, & rien ne peut m'inſtruire de l'objet de ſa paſſion; j'ai fait chercher par tout la femme de chambre de mon amie, pour ſavoir qui elle a vu à Forges; car ce ne peut être que dans ce voyage qu'elle ait pris cette paſſion qu'elle s'obſtine à me cacher; on dit qu'elle eſt à Paris; faites, je vous prie, vos efforts pour trouver cette femme que vous connoiſſez, & tâcher adroitement de la faire parler;

elle aura moins de défiance vis-à-vis de vous qu'avec moi.

Depuis que j'ai commencé à vous écrire, mes soupçons sont changés en certitude. Peu après la mort du Baron, il s'étoit présenté plusieurs partis assez sortables pour ma fille ; si je n'eusse été retenue par la clause du Testament de mon Epoux, qui me prioit de la donner au Chevalier, j'aurois fait mes efforts pour la déterminer ; cependant, comme elle continuoit à s'exprimer de la maniere la plus forte sur sa répugnance pour ce mariage, je crus en avoir assez fait pour obéir aux ordres de mon Epoux ; & d'ailleurs je ne voulois pas la trop insister, parce que j'aurois appréhendé de chercher ma satisfaction plus que la sienne, en assurant la fortune de des Essarts. Deux des principaux Parents vinrent me trouver hier au soir ; pour me dire qu'un Seigneur attaché à la Cour leur avoit fait demander Julie pour son fils. Comme tous les avantages se rencontroient dans ce mariage, ils me presserent non-seulement de ne m'y point opposer, mais encore d'employer mon autorité sur Julie, pour la forcer à ne point rejetter un tel établissement. Je dis à ces Messieurs

que

que j'y étois portée, & que s'il ne s'agissoit que d'assurer à Julie toute la succession de son pere pour le faire réussir, je le ferois de grand cœur. J'ajoûtai en même-temps qu'ils pouvoient lui parler en particulier, pour lui faire valoir les avantages d'une telle alliance, mais que j'étois résolue à ne la contraindre jamais; en même-temps je fis appeller ma fille, & je la laissai avec ces Messieurs: ils employerent plus de deux heures à lui faire changer la résolution où elle leur dit qu'elle étoit de rester fille; elle demeura ferme dans son dessein, & quoiqu'elle les assurât que loin d'avoir contribué à la dégoûter du mariage, je la pressois souvent de s'y engager, ils ne laisserent pas de me faire entendre qu'on savoit à quoi s'en tenir sur cet article, & qu'on étoit assuré que la crainte de me déplaire ne permettoit pas une pauvre enfant de désobéir à une mere qu'elle regardoit comme un maître despotique. Il faut que je vous avoue toute ma foiblesse; ces injustes imputations me toucherent jusqu'aux larmes. Ma fille qui les vit couler en fut attendrie, & étant restée seule avec moi, elle m'exprima la douleur où elle étoit de ne pouvoir faire cesser

la perſécution qu'elle m'attiroit : Et qui peut vous en empêcher, m'écriai-je ? pourquoi vous attendrir ſur des maux que vous pourriez finir ? Apprenez-moi du moins le motif de votre bizarrerie ; s'il eſt raiſonnable, j'y applaudirai, & j'en aurai plus de courage à ſoûtenir la mauvaiſe opinion que votre conduite donne de moi. Vous le voulez, Madame, me dit ma fille, & bien vous ſerez ſatisfaite ; je ſais qu'il m'en coûtera votre eſtime ; cependant comme il s'agit de votre repos, je ne veux rien ménager. J'aime, ou plutôt j'adore un objet qui ne peut jamais être à moi ; un auſtere devoir nous ſépareroit quand même j'aurois réuſſi à faire partager mon amour à celui qui m'en a inſpiré ; mais j'aime ſans retour, & c'eſt pour moi une conſolation bien douce ; je ſouffre ſeule, cette penſée me ſoutient dans mes peines, parce que je ſouffre ſeule. Voilà mon ſecret, Madame ; épargnez-vous d'inutiles efforts pour m'en arracher davantage ; l'objet de mon étrange paſſion eſt un myſtere qui deſcendra avec moi dans le tombeau ; & ſi je ne comptois aſſez ſur vos bontés pour eſpérer que vous ne me parlerez jamais de ce que je viens d'avoir

l'honneur de vous dire, une prompte fuite m'épargneroit la douleur d'être forcée à vous désobéïr. En finiſſant ces mots, Julie eſt ſortie de ma chambre, & m'a laiſſée dans une perplexité ſi grande, que je ſuis reſtée plus d'une heure ſans pouvoir former aucune réſolution. Quel peut être l'objet d'une paſſion ſi extraordinaire? je m'y perds: voici enfin à quoi je me détermine, c'eſt d'attendre un reméde du temps. Ah! pourquoi cette chere fille a-t-elle le cœur de ſa mere? Je regarde la malheureuſe ſituation où ſon obſtination me jette, comme une juſte punition des chagrins que j'ai donnés à ma reſpectable mere en pareil cas: faſſe le Ciel que la reſſemblance ſoit entiere, & que Julie auſſi docile que je le fus par la ſuite, veuille comme moi ſe rendre à ce que la Religion exige d'elle: en attendant cet heureux moment, je n'aigrirai point ſa douleur par des reproches hors de ſaiſon, je redoublerai de douceur & d'amitié pour elle; il n'eſt pas poſſible que cette conduite ne produiſe à la fin l'entiere ouverture de ſon cœur à une mere qu'elle doit regarder comme une amie.

J'approuve fort la diſcrétion de M.

des Eſſarts ; au nom de Dieu, ma chere, n'épargnez rien pour l'empêcher de m'écrire s'il étoit tenté de le faire ; mes plaies ſont fermées, mais la cicatrice eſt ſi fraîche, qu'un rien pourroit les rouvrir : j'en juge par l'émotion que m'a cauſé ſon nom lorſque j'ai reçu votre lettre : qu'il ne ſache pourtant pas que je le crains, & ſi vous ne pouvez vous défendre de répondre aux queſtions qu'il vous fera à mon ſujet, dites-lui ſimplement que je vous ai félicité de ſa rencontre, en vous aſſurant que c'eſt un homme eſtimable. La vertu nous a ſoutenu l'un & l'autre pendant la vie du Baron ; qui ſait s'il ne ſe croiroit pas débarraſſé de toute contrainte après ſa mort ? Je ne me ſens pas aſſez de courage pour m'expoſer à un danger d'où je ne ſortirois victorieuſe que par des combats trop pénibles. Je m'égare, j'oublie qu'il ne m'aime plus, qu'il me l'a écrit, & j'en bénis le Ciel : qui ſait ce qu'il arriveroit, s'il avoit conſervé un amour que je ne puis plus écouter ſans me manquer à moi-même ? Vous me mandez que ſa fortune n'eſt pas avantageuſe, & qu'on ſollicite un Emploi pour lui ; je ſerois bien flattée de le

tirer de cet aſſujettiſſement : je dois, ce me ſemble, entrer dans les vûes de mon Epoux à ſon égard. Vous ſentez quelles précautions il faudroit prendre pour ménager ſa délicateſſe ; il ſeroit à propos qu'il ignorât la main qui changeroit ſon ſort. J'abandonne tout cela à votre diſcrétion.

RÉPONSE
DE Mme. DU CASTELET
A LA VEUVE.

EN vérité, ma Chere, vous m'avez cauſé un attendriſſement au-deſſus de l'expreſſion : j'admire, je révere votre vertu & votre courage : Monſieur des Eſſarts partage mes admirations. Sa vie a été un exercice continuel des vertus les plus héroïques, & je conçois parfaitement qu'un homme élevé par la Réligion au-deſſus des foibleſſes les plus naturelles à l'humanité, doit avoir une grace particuliere pour en pénétrer les autres. L'étude de ces grandes vérités remplit tous les moments que nous paſſons enſemble, &

chaque jour elles s'impriment plus fortement dans mon ame : ſes paroles ont une force à laquelle rien ne réſiſte, & je regarde ſa connoiſſance comme le plus heureux événement de ma vie. La reconnoiſſance du grand ſervice qu'il m'a rendu en m'éclairant ſur mes devoirs ; ma reconnoiſſance, dis-je, eſt trop grande pour ne pas eſſayer de lui en donner des preuves ; & quel plus grand ſervice pourrois-je lui rendre, que de plaider ſa cauſe auprès de vous ? Les efforts que vous avez faits pour l'oublier pendant la vie de M. le Baron, étoient dignes de louanges ; mais quelle raiſon pourroit vous engager aujourd'hui à combattre votre penchant pour le plus eſtimable de tous les hommes ? Je ſuis sûre que votre Epoux vous auroit commandé de couronner ſa fidélité, s'il eût pu connoître que des Eſſarts & le Chevalier étoient la même perſonne. La répugnance que Julie a conçu pour lui contre toute raiſon ; le conſeil qu'elle a oſé vous donner d'épouſer vous-même le Chevalier, ne doit vous laiſſer aucun ſcrupule ; & la Providence, en écartant les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à votre penchant, ſemble vous intimer l'ordre

de le ſuivre, puiſque vous le pouvez faire ſans bleſſer aucun devoir : en un mot, ma Chere, je vous regarderai comme la plus injuſte de toutes les femmes, ſi vous ne vous déterminez à épouſer des Eſſarts. N'allez pas croire qu'il m'ait ſollicitée de vous écrire ceci, il me demanda ſimplement des nouvelles de votre ſanté & de celle de Julie, lorſqu'il ſut que j'avois reçu une de vos Lettres. Vous allez prendre ſa retenue pour de l'indifférence, vous m'aſſurerez qu'il ne vous aime plus; & moi je ſoutiens qu'il vous eſt plus attaché que jamais; il y a bien de l'injuſtice à tourner contre lui la preuve la plus héroïque qu'il ait pu vous donner de ſa vertueuſe tendreſſe : car enfin, pourquoi s'efforça-t-il de vous perſuader qu'il avoit vaincu ſa paſſion? pour vous arracher à l'état le plus triſte & le plus dangereux pour votre vie : tout ce que je puis croire, c'eſt qu'il étoit parvenu à la régler, c'eſt tout ce que peut exiger la vertu la plus auſtere; il me ſeroit impoſſible de vous inſtruire de la ſituation de ſes affaires & je le crois fort inutile; il n'eſt, je ſuis sûre, qu'un ſeul bien qu'il puiſſe conſentir à recevoir de vous, & c'eſt votre main:

je ne dis pas votre cœur, je ſuis perſuadée que vous n'avez rien à lui offrir de ce côté-là, il le poſſede entierement. Ne vous obſtinez pas à faire votre malheur mutuel par une délicateſſe mal-entendue : pour vous exciter à vaincre votre irréſolution, penſez qu'il ne peut être riche, puiſqu'il n'a pas même de domeſtique, & que vous n'avez aucun moyen plus décent de changer ſon ſort, excepté celui que je vous propoſe. Ayez pitié de lui, ayez pitié de vous, & ſoyez sûre qu'en l'épouſant, vous feriez l'action la plus juſte & la plus raiſonnable.

Il faut que je me détermine à ne goûter à l'avenir d'autre bonheur que celui dont vous me parliez dans votre premiere Lettre; c'eſt dans la Religion & dans la pratique exacte des devoirs qu'elle m'impoſe, que je dois chercher à me conſoler des injuſtices de mon Epoux, mais ma vertu eſt encore ſi foible que je ne puis enviſager ſans horreur tout ce que j'aurai à ſouffrir. Je croyois pouvoir ſans témérité compter ſur le cœur de M. du Caſtelet, deux ans de conſtance ſembloient devoir m'en répondre; cependant ſa conduite actuelle m'annonce pour la ſuite de ma vie des

maux qui bleſſent mon cœur par l'endroit le plus ſenſible. Trois mois de mariage ont fait diſparoître une tendreſſe qui ne devoit finir qu'avec ſa vie : à peine daigne-t-il prendre la précaution de me tromper ſur ſon changement : de froids égards ont ſuccédé à ſes ſoins empreſſés & au deſir de me plaire : mes plaintes l'importunent, l'éloignent de moi, & je ſuis réduite à dévorer dans le ſilence mes cruels ennuis. Que je ſerois heureuſe, ſi je pouvois ceſſer de l'aimer ! ſon indifférence au contraire augmente ma tendreſſe, j'en ſerai la victime ; cet état eſt trop pénible, je ne pourrai le ſupporter long-temps ſans mourir. Ah ! Madame, quelques grandes que fuſſent vos peines, elles n'approchent point de celles que j'éprouve actuellement : il n'eſt point de ſupplice égal à celui d'aimer ce qu'on n'eſtime plus. Le ſentiment de mes peines a fait une diſtraction à ma ſenſibilité ſur celles que vous cauſe la conduite de ma chere Julie ; je ne ſaurois croire qu'à ſon âge on puiſſe porter un fardeau auſſi lourd que celui d'un ſecret amoureux, ſurtout vis-à-vis d'une mere dont elle connoît la tendreſſe. Il eſt encore moins

vraiſemblable qu'elle aimât ſans être aimée, elle n'eſt point faite pour éprouver un pareil ſort. Remarquez auſſi que ce deſſein de ſe ſacrifier à un Amant qui auroit mépriſé ſa flamme, ſeroit une extravagance dont on ne peut ſoupçonner Julie ſans injuſtice : déterminée à dérober à votre tendreſſe un deſſein qui ne pourroit que vous allarmer, elle a compoſé cette fable pour vous dépaïſer & vous empêcher de prendre des meſures contre un deſſein qu'elle nourrit depuis long-temps : elle avoit quelque confiance en moi, & ſans m'avoir abſolument déclaré qu'elle ſoupiroit après le Cloître, j'ai cru démêler qu'elle ſe croyoit appellée à la vie religieuſe. Voilà, n'en doutez point, la cauſe de ſa fermeté à rejetter tous les partis qu'on lui offre; & ſi vous me permettez de vous dire ma penſée, il n'y a que Dieu qui ait pu l'emporter dans ſon cœur ſur M. des Eſſarts : elle l'a aimé, j'en ſuis sûre, & quand je n'en aurois point d'autre preuve, ſon attention à lui faire un ſort heureux, me paroît le sûr garant de ſa tendreſſe : elle le croit digne de vous, c'eſt annoncer qu'elle a la plus haute idée de ſon caractere & de ſes vertus; or-

avec cette opinion, ſon obſtination à le refuſer ſeroit une bizarrerie dont elle n'eſt point capable. Voici quelles ſont mes conjectures à cet égard. Sa tendreſſe filiale balance ſa vocation, elle appréhende de vous laiſſer ſans conſolation, ſans appui; & ſi elle vous voyoit mariée, elle ſe croiroit libre d'exécuter ſes pieux deſſeins : il vous eſt aiſé de vérifier mes conjectures : feignez quelques penchants pour la vie religieuſe, elle ne pourra échapper à ce piege, & ſon propre goût la décélera. Adieu, Madame; j'attends votre réponſe, mais qu'elle ſoit favorable à des Eſſarts, ou je romps avec vous pour jamais. N'admirez-vous pas ma préſomption, de vous faire une telle menace?

LETTRE

DE Mme. DE BATTEVILLE

A SON AMIE.

NON, Madame, une fauſſe délicateſſe, un vain ſcrupule ne m'engagent point à me rendre malheureuſe; un devoir auſtere eſt ma regle,

& je vous crois trop équitable pour me condamner après m'avoir entendue. Je dois abſolument tout ce que je poſſede aux bontés & à la confiance de mon Epoux : c'eſt parce qu'il compto't ſur ma tendreſſe pour ſa fille, qu'il m'a faite dépoſitaire des biens qui appartiennent à cet enfant, & qu'il les a crus plus ſûrement entre mes mains que dans celles de ſes parents paternels, dont il avoit pourtant très-bonne opinion, mais qui ne m'égaleront jamais dans la tendreſſe que j'ai pour Julie, quoiqu'ils me ſurpaſſent infiniment en habileté & en prudence. Je ne dois donc regarder le teſtament qu'il a fait en ma faveur, que comme un deſir d'aſſurer tous ſes biens à ſa fille, ſans qu'il en ſoit fait la plus petite ſouſtraction. Je ne ſuis point la maîtreſſe de cette fortune, mais la dépoſitaire ; & pour répondre au deſſein du teſtateur, je dois la lui remettre telle que je l'ai reçue ; obligation que je remplirai ſtrictement, ne voulant tenir mon néceſſaire que du bon cœur de ma Fille, qui fixera elle-même la penſion qu'elle jugera à propos pour fournir à mes beſoins ; ſi j'avois le malheur de la perdre, ou qu'un Epoux

mal honnête homme me fit éprouver de mauvais traitements dans ſa maiſon. Je ſuis donc retombée dans cette indigence : ce dénuement que ma digne mere me repréſentoit comme un ordre de Dieu de renoncer à un mariage qu'il ne béniroit pas, parce qu'il ne ſeroit pas dans l'ordre de ſa providence, & qu'il ne me donneroit pas le moyen d'élever ma Famille, s'il jugeoit à propos de m'envoyer des enfants : je n'ai que trente-cinq ans, je pourrois me voir dans cette ſituation dont ma mere me fit une peinture ſi vive, parce qu'elle l'avoit éprouvée. Dans un âge où ma raiſon étoit encore foible, les motifs qu'elle me donna pour renoncer à des Eſſarts eurent la force de me déterminer ; combien plus doivent-ils le faire aujourd'hui que je connois toute l'étendue de la tendreſſe maternelle ? la ſeule penſée de ce que j'aurois à ſouffrir ſi je me voyois hors d'état d'établir ma chere Julie ſelon ſon rang, me glace d'effroi. J'aimerois d'autres enfants ſi j'en avois avec autant de tendreſſe, & par conſéquent ce mariage que vous prétendez devoir faire mon bonheur, ſeroit pour moi la ſource des maux les plus cuiſants. Je connois à la vérité le bon cœur de ma

fille ; elle sacrifieroit avec joie tout ce qu'elle croiroit nécessaire à l'établissement de ses freres & sœurs, si elle en avoit : cette connoissance de sa généreuse tendresse pour moi suffiroit seule pour m'éloigner d'un second mariage, quand je n'aurois pas des motifs encore plus puissants, que je vous détaillerai après vous avoir fait part d'une nouvelle preuve d'amitié & de confiance qu'elle me donna hier publiquement, & que mon attachement pour elle ne pourra jamais payer.

Vous sçavez quel murmure avoient occasionné les dernieres dispositions de M. le Baron ; ce fut un déchaînement général contre sa mémoire & contre moi. Si j'eusse cédé à cet instant aux désirs de sa Famille, on auroit pu attribuer cette démarche à la crainte qui m'étoit inspirée par leurs menaces, car ils ne cachoient point la volonté qu'ils avoient de faire casser le Testament : mon Epoux qui l'avoit sans doute prévu, avoit pris les plus grandes précautions pour le rendre valable, & je vous dirai en passant que c'est la seule chose qu'il m'ait cachée ; je sçais, à n'en pouvoir douter, que dans une assemblée de Parents il fut conclu d'en-

voyer une copie du Teſtament aux plus fameux Avocats de Paris, pour voir ſi on ne pourroit pas y trouver quelque défaut qui en emportât la nullité : malheureuſement pour leurs vues il n'y a eu qu'une voix ſur ſon authenticité, & ils ont abandonné un projet dans lequel ils étoient sûrs d'échouer, parce que ce Teſtament étoit une clauſe de mon Contrat de Mariage, dans lequel mon Epoux avoit fait une donation entre vifs à celui des deux qui ſurvivroit à l'autre ; clauſe que j'avois toujours ignorée. Le renoncement que j'ai eu deſſein de faire en faveur de Julie ne pouvoit donc plus être attribué à la frayeur, & paroîtroit, comme il le ſeroit en effet, un acte de ma volonté : en conſéquence j'invitai tous les Parents à ſe rendre chez moi hier matin ; ils y trouverent un Notaire qui leur préſenta deux Actes, munis de toutes les conditions requiſes : le premier étoit celui par lequel j'avois fait émanciper ma fille, pour la rendre capable de la donation abſolue que je lui faiſois dans le ſecond de tout le bien de ſon pere. Julie qui n'étoit point prévenue éclata en plaintes à la lecture de ces Actes que je lui avois fait ſigner

par ſurpriſe. Pendant que les Parents confus & charmés me faiſoient mille compliments ſur une action qu'on avoit ſi peu prévue ; je les aſſurai que je l'euſſe fait au moment de la mort de mon Epoux, ſans les motifs que je viens de vous expoſer. Ma fille s'étant remiſe pendant ce temps, demanda froidement au Notaire quel droit elle avoit acquiſe par l'Acte de ſon émancipation : vous pouvez, Mademoiſelle, lui dit-il, diſpoſer à préſent de votre bien comme ſi vous êtiez majeure : il faut donc que je jouiſſe de mon privilege, dit-elle d'un petit air mutin & picqué, perſonne n'a plus droit de me contraindre. Ses Parents la prierent de ne rien faire ſans conſeil ; ne ſuis-je pas la maîtreſſe, leur répondit-elle ? & ſe retournant vers le Notaire : Monſieur, lui dit-elle, faites-moi la grace de me ſuivre dans ce cabinet. On voulut en vain la retenir, elle ne m'écouta pas plus que les autres, & me dit gravement : cette maiſon fait partie de mon patrimoine, ma mere voudroit-elle me contraindre chez moi ? ce ſont des éclairciſſements que j'ai à demander à Monſieur, pourquoi m'en empêcher ? en même-temps elle prit la main du Notaire, & fut enfermée avec

avec lui pendant une demi-heure, après quoi elle rentra, tenant à ſa main une Donation entiere de tout ce que je venois de lui donner moi-même ; elle la lut poſément ; après quoi, faiſant une profonde révérence, elle ſe retira dans ſa chambre ſans vouloir écouter un ſeul mot. Il ſe fit alors un murmure dans l'aſſemblée qui ne m'étoit pas avantageux ; on prétendit que je n'avois préparé cette comédie, que parce que j'étois sûre du dénouement : il n'y eut qu'un couſin du Baron, & ſon Epouſe que je connoiſſois fort peu, qui oſerent prendre ma défenſe. Ils repréſenterent aux autres Parents combien je méritois peu les traitements injurieux dont on m'accabloit, & les aſſurerent que quand même leurs ſoupçons auroient quelque fondement, la politeſſe auroit dû leur ſuggérer des termes plus décents ; mais qu'ils oſoient ſe faire garants de la ſincérité de ma conduite ; qu'ils admiroient celle de ma fille, & qu'ils étoient sûrs qu'elle n'auroit jamais ſujet de s'en repentir.

Je vous l'avoue, ma chere, ſi j'avois été dans la réſolution de ceder à vos conſeils, ce que je n'ai pas même été tentée de faire ; une telle ſcene au-

roit abſolument changé mes diſpoſitions ; je ne prêterai point des armes légitimes aux ennemis de ma gloire ; je n'autoriſerai point les injuſtes ſoupçons qu'ils ont conçus de ma ſincérité ; le ſoin que je dois avoir de ma réputation exigeroit de moi les ſacrifices les plus pénibles, ſi d'ailleurs je n'y euſſe pas été diſpoſée. Oui, ma chere, indépendamment de ce qu'ils pourroient penſer de ma ſincérité, je me mépriſerois moi-même ſi je penſois à des ſecondes Noces ; je ne blâme pas celles qui s'y engagent, elles ſont permiſes, & l'on commettroit une injuſtice de condamner celles qui ſe ſervent de la condeſcendance offerte par ſaint Paul ; cela dépend des circonſtances, & celles où je me trouve ne demandent point ce remède. Je ſuis déterminée à demeurer fidelle aux cendres de M. de Batteville, & j'ai ſi bonne opinion de des Eſſarts, que je le prendrois volontiers pour juge entre vous & moi. Le reſte de ma vie doit être conſacré à me préparer à la mort, & à faire la conſolation de Julie ; ce ſont deux devoirs dont, avec la grace de Dieu, je ne m'écarterai jamais, & n'allez pas croire qu'il m'en coûte quelque choſe pour m'y dévouer ; non,

ma chere : votre propoſition m'a miſe dans la néceſſité de ſonder le fond de mon cœur ; quelle a été ma joie de n'y plus trouver d'amour : la crainte de me voir coupable me faiſoit exaggérer mes diſpoſitions, ou plutôt les ſacrifices que j'en avois fait à Dieu m'en ont obtenu l'extinction. Je vous aſſure que loin d'avoir l'ombre d'une répugnance pour voir le Chevalier devenir l'Epoux de ma fille, cette union ſeroit l'objet de mes déſirs, & je ne déſeſpere pas de la voir réuſſir un jour. Jamais ma fille ne s'engagera par des vœux avant vingt-cinq ans, & dans ce long eſpace la Providence peut me fournir des moyens de découvrir la cauſe d'une répugnance qui ne peut être fondée chez elle. Vous dirai-je tout, ma chere ? l'indiſcrétion de votre amitié va me forcer à vous découvrir un ſecret qui n'a eu juſqu'à préſent d'autres témoins que Dieu. Dans le temps où je reçus la Lettre de des Eſſarts, temps de ma plus grande foibleſſe, l'idée de la mort prochaine de mon Epoux ſe fit entrevoir dans mon eſprit comme un dénouement qui me débarraſſeroit du ſupplice de la contrainte : je fus frappée dans ce moment d'une ſi grande horreur contre cet odieux

fruit de ma passion, qu'elle se répandit sur cette passion même ; & dans le mouvement de cette indignation je me tournai vers Dieu, & lui promis, quoiqu'il pût arriver, de n'être jamais à des Essarts. Ce vœu, que je prononçai dans un temps d'amertume & de trouble, je l'ai renouvellé au moment de la mort de mon Epoux, & j'ai passé peu de jours depuis ce temps sans remercier Dieu de la grace qu'il me fit alors. Cessez donc de me solliciter à violer une promesse si authentique, je n'en ai ni la volonté ni le pouvoir : je ne vous dirai pourtant pas que j'ai cessé d'aimer des Essarts : non, ma chere ; seulement mes sentiments pour lui, sans en être moins vifs, ont changé de nature. Sa félicité fait toujours l'objet de mes plus ardents désirs : je vous le répéte, il sera mon fils ; le bonheur de ma fille me semble attaché à cette union, & je veux mettre tout en œuvre pour la faire réussir : il faut que vous me sécondiez dans ce dessein, sondez le cœur du Chevalier sur la nature de ses sentiments à mon égard ; avouez-lui, s'il le faut, que je me suis consacrée à la viduité ; vantez-lui les charmes de ma fille, la beauté de son caractere ; instruisez-le de la preuve

qu'elle vient de me donner de la bonté de ſon cœur en s'obſtinant à me laiſſer la diſpoſition d'une fortune que je lui avois abandonnée. Fortifiez en lui cette penſée qui a commencé ma guériſon, & qu'il m'avoit ſuggérée : *Le Ciel ne nous avoit pas fait l'un pour l'autre, & les miracles qu'il a opéré pour nous déſunir, nous ont manifeſté ſa volonté d'une maniere ſi formelle, que nous ne pourrions ſans révolte méconnoître ſa volonté à cet égard.* Voilà ce qu'il m'a forcée de penſer, pour ainſi dire ; je me flatte qu'il eſt auſſi convaincu de cette vérité que je le ſuis moi-même. Examinez ſoigneuſement l'impreſſion que vos diſcours feront ſur ſon eſprit, & ne manquez pas de m'en inſtruire tout auſſi-tôt : alors ſans perdre un inſtant je partirai pour Paris, & ſa vue fera renaître dans le cœur de ma fille les impreſſions favorables qu'elle eut autrefois en ſa faveur. J'ai déjà commencé à faire entrevoir à Julie la néceſſité & la poſſibilité de ce voyage : je lui ai laiſſé entrevoir que vous aviez des chagrins ſans m'expliquer ſur leur nature, & j'ai ajoûté que l'amitié nous faiſoit une loi de partir inceſſamment pour vous offrir les ſecours qui dépendroient de nous. Ce diſcours a fait ſur

elle une impreſſion, ſurprenante, ſans que je puiſſe déviner ſi ſon agitation avoit pour principe la douleur ou la joie. En vérité le cœur de cette petite perſonne eſt un abîme ſi profond, qu'il déconcerte toute ma capacité à le ſonder. Votre ſituation m'inſpire une vraie pitié, & certainement je ne trompe point Julie lorſque je lui dis que l'amitié nous oblige à vous aller voir, indépendamment de nes autres motifs, celui-là ſeul ſuffiroit pour nous engager à faire ce voyage; en attendant, ma chere, déterminez-vous à ſupporter courageuſement l'oubli, l'indifférence, & peut-être les mauvais procédés de votre Epoux; banniſſez la plainte & le reproche, ils n'ont jamais guéri de rien, au contraire, ils augmentent le mal, & le rendent incurable. Votre Epoux ne vous aime plus, dites-vous; & bien forcez le à vous eſtimer par votre patience, votre complaiſance, & votre bonne conduite: il eſt jeune, laiſſez paſſer ce temps de duire, il eſt plus digne de pitié que d'indignation: un jour ſes paſſions calmées lui permettront de ſe rappeller la patience dont vous avez uſé à ſon égard; il vous en tiendra compte, & vous récompenſera de ce

qu'il vous fait ſouffrir aujourd'hui ; je le connois peu ; cependant j'ai cru remarquer en lui un bon cœur & un fonds de probité, qui tôt ou tard vous le rameneront ; votre hiſtoire eſt celle de toutes les filles qui ſe marient par inclination ; je m'attendois à ce qui vous arrive, & je m'attends auſſi à ſon retour. Que l'accompliſſement de ma premiere prophétie vous donne confiance en la ſeconde.

****

LETTRE

DE LA BARONNE

A MADAME DU CASTELET.

VOus ſerez bien ſurpriſe, ma chere Amie, de recevoir une lettre de moi datée de Metz. Le plus grand des malheurs m'y a conduite. Le même jour où je mis à la poſte la derniere lettre que je vous écrivis, j'étois engagée à paſſer la journée chez Madame Rolland ; un peu de fluxion me fit croire que je ne devois pas m'expoſer à ſortir par un vent humide, & je priai

Julie de m'aller excuſer auprès de cette Dame, qui étoit auſſi incommodée. Sur le midi je reçus d'elle un petit billet, par lequel elle me prioit de dîner ſans elle, parce qu'elle n'avoit pu refuſer la journée entiere à notre Amie, qui étoit un peu plus mal. Cette priere me ſurprit; j'étois moi-même toute malade, comme je vous l'ai dit, & il me paroiſſoit ſingulier que Julie eût voulu me laiſſer ſeule en pareille occaſion; des viſites qui arriverent après le dîner, m'empêcherent de me livrer à cette penſée; cependant, je vous l'avoue, mon cœur étoit bleſſé de ce peu d'attention, d'autant plus que c'étoit la premiere fois qu'elle en eût manqué pour moi, & que la plus légere altération dans ma ſanté avoit coûtume de lui cauſer de vives allarmes. Mon impatience redoubla ſur les cinq heures, j'avois beau me dire à moi-même, que ſans doute Madame Rolland retenoit ma fille malgré elle, je l'accuſois d'indiſcrétion, & Julie d'une inſenſibilité qui me rempliſſoit d'amertume. Ne pouvant plus ſoûtenir cet état, je me jettai dans ma chaiſe, quoique mon viſage fût enflé, & je me fis conduire chez notre Amie. Elle parut ſurpriſe de me

me voir, & encore plus lorſque ne voyant point ma fille dans ſa chambre, je lui demandai d'un air effrayé, ce qu'elle étoit devenue. Elle voulut d'abord me nier qu'elle eût été chez elle; mais je connus à ſon embarras qu'elle cherchoit à me tromper, ſans doute pour gagner du temps; je priai, je preſſai, je menaçai; enfin cette Dame, touchée de ma ſituation, me remit une lettre de ma fille, par laquelle elle m'apprenoit qu'elle partoit pour Metz, où elle devoit entrer aux filles de Ste. Claire. Elle me demandoit pardon du myſtere qu'elle m'en avoit fait, elle avoit craint ma tendreſſe & mes larmes, & n'avoit oſé s'expoſer à un ſi violent combat. Elle me conjuroit de lui laiſſer exécuter une réſolution qu'elle avoit formée depuis long-temps, & que rien n'étoit capable de détruire, puiſqu'elle avoit pu ſurmonter & ſa propre douleur en s'éloignant de moi, & l'idée de celle que ſa fuite ne pouvoit manquer de me cauſer. Elle m'aſſuroit que jamais ſa tendreſſe pour moi n'avoit été ſi vive, & elle me demandoit pour preuve de la mienne de la laiſſer tranquille dans l'aſyle qu'elle avoit choiſi, & d'attendre pour la voir que mon

cœur ſe fût affermi dans la réſolution qu'elle avoit priſe de ſe conſacrer au Seigneur. Je tombai évanouie en liſant cette lettre, & Madame Rolland voyant que ſes ſoins & ceux d'un Médecin qu'elle avoit appellé, ne pouvoient me tirer de cet état, fit avertir cette Couſine dont je vous ai parlé, qui avoit pris ſi généreuſement mon parti contre le reſte des Parents de ma fille; elle vint avec ſon mari. Ma douleur, la ſituation fâcheuſe, ou le ſaiſiſſement où elle m'avoit jetté, acheverent de la convaincre de la ſincérité de ma conduite, & elle eut l'attention de faire appeller les deux perſonnes de la famille qui paroiſſoient les plus animées contre moi, pour leur faire voir par leurs propres yeux que j'ignorois abſolument tout ce qui s'étoit paſſé; la lettre de ma fille en étoit une preuve ſans replique, & ſi quelque choſe avoit été capable de me conſoler, c'eût été la maniere honnête & tendre avec laquelle ils entreprirent de me conſoler lorſque j'eus repris connoiſſance. Le moyen le plus efficace qu'ils y employerent, fut de me faire entrevoir que le mal n'étoit pas ſans reméde, & que ma fille étoit trop jeune pour eſpérer d'être reçue ſans

mon aveu. Cette penſée ſembla me redonner des forces, & ſi on eût eu égard à mon impatience, je ſerois partie ſur le champ, & j'aurois marché toute la nuit. Tout ce qu'ils purent gagner ſur moi, fut d'attendre au lendemain. Je les priai de m'accompagner pour donner plus de force à mes ſollicitations, & ma Couſine & ſon Epoux y conſentirent. Nous partîmes le lendemain dès trois heures du matin; mais malgré notre diligence, nous ne pûmes prévenir l'entrée de Julie aux Filles de Ste. Claire: comme elle y étoit attendue, elle ne quitta ſa chaiſe de poſte qu'à leur porte, & avoit été introduite ſur le champ dans l'intérieur de la maiſon. Elle refuſa d'abord de me voir; l'Abbeſſe l'y contraignit, & dans les premiers moments de cette entrevue, je ne pus m'exprimer que par mes cris. Ma douleur ne la trouva point inſenſible, je vis que ſon cœur étoit déchiré, & ſes larmes parurent prêtes à la ſuffoquer. J'eſpérois beaucoup de ſon attendriſſement; vain eſpoir: Elle me pria de l'écouter tranquillement, & ce fut pour me dire, avec une fermeté barbare, que la vue de ma ſituation pouvoit la faire mourir de douleur; mais

qu'elle n'étoit point capable de l'arracher de cette maiſon qu'elle avoit choiſie pour ſon tombeau. Les Religieuſes qui étoient préſentes pleuroient d'admiration, de joie, & élevoient ſa vocation juſqu'au Ciel; leur Directeur y applaudiſſoit, & eut la dureté & l'imprudence de me dire, que je devois craindre d'attirer le courroux du Ciel en entreprenant de lui enlever une victime qu'il s'étoit choiſie. Quand ce qu'il ſuppoſoit eût été véritable, il prenoit mal ſon temps pour me prêcher, & me faire de telles menaces; auſſi fut-il fort mal reçu; je m'emportai contre lui & contre les Religieuſes; je prétendois qu'ils avoient ſéduit ma fille, ſans penſer qu'ils ne l'avoient jamais vue; je les menaçai d'aller me jetter aux pieds du Roi pour lui demander juſtice de ce rapt; enfin j'étois comme une lionne à laquelle on arrache ſes petits, & je pouſſai l'emportement juſqu'à leur dire que je mettrois le feu à leur Couvent s'ils refuſoient de me rendre mon enfant: ce n'eſt point à ſon âge, ajoûtai-je, qu'on a une vocation; qu'elle vienne ſe renfermer dans ma maiſon, qu'elle y vive en Religieuſe, à la bonne heure, j'y conſens, & je lui promets

que ſi ſa vocation ſe ſoûtient juſqu'à vingt-cinq ans, je la conduirai moi-même dans votre maiſon; je m'eſtimerai heureuſe d'avoir mis au monde une Epouſe pour le Seigneur; je ne prétends pas la lui diſputer, je ne cherche qu'à m'aſſurer de ſa volonté ſur elle. Si vous refuſez de vous prêter à mes vues, j'ai droit de vous regarder comme des ſéductrices; & ma fille, au lieu de mon conſentement, peut être sûre de ma malédiction. Je ſortis en prononçant ces paroles, & une Sœur Touriere nous pria d'entrer dans un parloir d'en-bas, parce qu'une des Religieuſes vouloit me parler. Nous y fumes, & cette bonne fille nous apprit qu'elle étoit Maîtreſſe des Novices; elle me conjura de me tranquilliſer, & m'aſſura qu'on ne précipiteroit rien; qu'elle vouloit elle-même examiner la vocation de Julie, & ſi elle étoit bonne, prendre le temps que je fixerois moi-même pour s'y livrer; elle ajoûta, qu'elle ne pouvoit approuver ces démarches indiſcrettes qui privent une mere chrétienne du bonheur de conduire elle-même ſa fille à l'Autel; qu'elle auguroit trop bien de mon ame ſur ma phiſionomie, pour croire que je vouluſſe diſputer ma fille

au Seigneur, ſuppoſé qu'il fût bien prouvé qu'il exigeât de moi ce ſacrifice; en un mot, cette bonne Fille me parla avec tant de douceur & de raiſon, qu'elle parvint à calmer mon emportement, & je m'abandonnai à ſes bons offices; car elle avoit un ton de ſincérité qui portoit la perſuaſion dans l'ame. Cependant, malgré la confiance que nous avions en ſes paroles, nous ne négligeâmes rien de ce que nous jugeâmes pouvoir ſervir à nos deſſeins. Je me reſſouvins qu'en pareille occaſion l'Evêque d'Orléans avoit interpoſé ſon autorité pour m'empêcher de prendre l'Habit dans le temps que ma mere étoit à Marſeille; il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à me rendre chez Mgr. l'Evêque de Metz, qui étoit à Freſcati; c'eſt une jolie maiſon de campagne à une demi-lieue de Metz. Il nous a reçu avec toute la politeſſe poſſible; mais lorſque nous lui avons eu expliqué le ſujet de notre voyage, il nous a témoigné ſon chagrin de ne pouvoir nous ſervir comme il l'auroit ſouhaité. Les Religieuſes de Ste. Claire ne ſont point ſoumiſes aux Evêques, il n'a chez elles qu'un droit de repréſentation, comme tout autre; cependant

il m'a raſſuré un peu; il connoît & eſtime la Maîtreſſe des Novices; c'eſt, ſelon lui, une fille fort éclairée, & très-différente de celles qui ne cherchent qu'à multiplier les ſujets de leur maiſon, ſans les peſer. Elle eſt très-difficile en vocations, ajoûta-t-il, & ſi elle me diſoit que celle de Mlle. votre fille eſt réelle, j'aurois peine à lui refuſer mon ſuffrage.

Voilà où nous en étions hier quand je finis ma lettre; ce matin la Touriere eſt venue myſtérieuſement à notre Auberge, & a demandé ma Couſine: elle l'a priée de paſſer au Couvent, où la Maîtreſſe des Novices voudroit l'entretenir. Qu'a-t-elle à lui dire que je ne puiſſe entendre? Je ſerai dans la plus cruelle de toutes les inquiétudes juſqu'à ce qu'elle ſoit de retour.

Je reſpire, notre digne Religieuſe nous a tenu ſa parole, & j'ai lieu d'eſpérer que je touche à la fin de mes peines. Il me reſte à vous apprendre le plus ſingulier détail.

Ma Parente a reſté plus de deux heures à la grille, elles m'ont paru deux années. Lorſqu'elle eſt rentrée, elle a commencé à me dire que ma fille avoit exigé d'elle un ſerment avant de lui

rien déclarer. Vous croyez peut-être que ce ſerment étoit pour aſſurer un ſecret qu'elle avoit à lui dire ; point du tout. Elle vouloit que je ſçuſſe ce qu'elle avoit à lui communiquer ; mais c'étoit pour lui faire promettre qu'on n'employeroit jamais contre ſes intentions ce qu'elle alloit lui découvrir. Et qu'eſt-ce enfin, ai-je demandé avec vivacité ? vous me faites mourir à petit feu. Il faut pourtant vous tranquilliſer, m'a répondu ma Couſine ; votre ſinguliere fille demande de vous & de mon Epoux le ſerment qu'elle m'a contraint de faire. Elle met une condition à ſa ſortie du Couvent, vous n'avez qu'à dire un mot, & elle ſera ici dans une heure, j'en ai ſa parole ; mais ſi vous refuſez ce mot, elle prétend que tous ceux auxquels elle aura confié ce ſecret, ſoient dans le cas des Confeſſeurs, c'eſt-à-dire, que nous ne pourrons en aucune maniere nous en autoriſer pour mettre obſtacle à ſon engagement. Et dépêchez-vous, ma chere Annie, dis-je à ma Couſine, je jurerai tant que l'on voudra, je ferai tout ce qu'elle exigera, pourvû qu'elle ſorte. Prenez y garde, ma Chere, me dit ma Couſine, il faudra payer de votre per-

ſonne ; je compte ſur votre parole d'honneur & ſur celle de mon mari qui ne dit rien, mais dont je réponds. Il faut pour empêcher Julie d'être Religieuſe, lui donner un beau-pere à ſon choix, en un mot en bon François, elle veut vous donner un mari, & n'en point prendre ; c'eſt ſa derniere réſolution, dont elle ne rabbattra pas une ſyllabe. Quelle folie ! ai-je répondu tout de ſuite. Folie ſoit, reprit ma Couſine ; mais cette idée s'eſt tellement fourrée dans la tête de Julie, que rien n'eſt capable de l'en faire démordre. Elle dit qu'elle vous a déja propoſé ce mariage que ſon pere avoit arrêté pour elle, qu'elle ne veut point accomplir, & que vous devez faire en ſa place.

Savez-vous bien, ma Chere, que j'ai rougi d'une maniere ſi étrange, que j'aurois pu occaſionner bien des ſoupçons ſi les deux perſonnes avec leſquelles j'étois, m'euſſent enviſagée ? Savez-vous bien encore que ſi ma fille ne m'eût pas parlé de ce mariage avant que je vous euſſe confié les événements de ma vie, je vous aurois ſoupçonnée de l'en avoir inſtruite ? A-t-elle un démon familier qui l'ait inſtruite de l'amour que j'ai eu pour des Eſſarts ? Jamais

ſon nom ne m'eſt échappé, & mon Epoux eſt mort ſans avoir découvert ce ſecret : mon Amie auroit-elle eu l'imprudence de le lui déclarer ? Non, cela n'eſt pas poſſible. En vérité je m'y perds. Si ma paſſion n'eût pas été parfaitement vaincue, avouez que j'aurois un beau prétexte de m'y abandonner & de regarder un accident ſi extraordinaire, comme une preuve de la volonté de Dieu à cet égard. Graces à ſa bonté, je n'en ai pas même été tentée, & j'ai fort aſſuré ma Couſine, que c'étoit la ſeule choſe que je ne pourrois ſacrifier à ma fille. Depuis ce moment, je ſuis plus tranquille. La Maîtreſſe des Novices connoît à préſent le prix de ſa vocation, & ne pourroit en conſcience lui permettre de s'engager par de tels motifs ; auſſi a-t-elle donné ſur ce ſujet une parole poſitive à ma Couſine, & ne demande que quelques jours pour nous rendre la Poſtulante ſans condition. Elle a déjà beaucoup gagné, ce me ſemble ; & ce premier ſuccès paroît me préſager une victoire parfaite ; nous l'attendrons, non ſans impatience, mais enfin il faudra la prendre (c'eſt-à dire, la patience) autant qu'il ſera néceſſaire. Je meurs d'envie de ſavoir de ma Fille

par quelle raiſon elle s'obſtine à vouloir que j'épouſe des Eſſarts, c'eſt un caprice unique. Vous pouvez m'adreſſer ici votre réponſe; car, ſelon les apparences, nous y ſommes pour quelque temps. Quelle ſeroit ma joie, ſi des Eſſarts auſſi radicalement guéri que moi, pouvoit reſſentir autant de joie de devenir mon Gendre, que j'en aurois à l'accepter pour Fils. Ne perdez pas un moment à me donner cette eſpérance, mais ne me trompez pas.

LETTRE
DE Mme. DU CASTELET
A LA BARONNE.

J'Ai le mot de l'énigme, ma chere Baronne; ne faudroit-il point vous en faire ſerment? car vous me priez de ne vous point tromper. Tous vos malheurs ſont finis, & la Providence a tellement conduit cette affaire, qu'il falloit l'équipée de notre chere Julie, pour la faire réuſſir. Savez-vous que cette paſſion ſi vive, ſi extraordinaire, ſi ridicule, ſi impoſſible à ſatisfaire,

à avouer même, c'étoit des Eſſarts qui la lui avoit inſpirée. Inſtruite de tout ce que vous croyez qu'elle ignoroit parfaitement, c'étoit à vous qu'elle ſacrifioit ſon Amant : en vérité, une pareille tendreſſe filiale eſt un prodige dont on voit peu d'exemples. Mais je dois vous inſtruire du hazard qui a mis la petite Héroïne ſi bien au fait de vos affaires, & commencer par vous dire comment je me trouve en état d'éclaircir toutes ces obſcurités.

La lecture de votre Lettre m'avoit fait partager toutes vos douleurs, & je ne pouvois refuſer mes larmes à la ſituation où vous réduiſoit la fuite d'une Fille ſi chérie, lorſque des Eſſarts eſt entré dans mon cabinet pour me remettre un Livre que je l'avois prié de me procurer. Surpris de voir couler mes pleurs, il m'a demandé excuſe de l'indiſcrétion qu'il avoit faite en entrant ſans ſe faire annoncer, & vouloit ſortir, lorſque je l'ai prié de s'aſſeoir. Au récit du malheur qui venoit de vous arriver, il s'eſt attendri, & emporté par un mouvement dont il n'a pu ſe rendre le maître, il s'eſt écrié qu'il étoit bien malheureux d'avoir à ſe reprocher d'être la cauſe de toutes

vos infortunes. Confus de s'être échappé juſques-là, il a rougi, baiſſé les yeux, & a pris toute la contenance d'un homme déſeſpéré d'avoir trahi par ſon tranſport un ſecret qui ne lui appartenoit qu'à moitié : il cherchoit ſans doute à donner une tournure à ſon diſcours, propre à me dépaïſer ; mais je ne lui en ai pas donné le temps, & ne pouvant comprendre quelle part il avoit à la retraite de Julie, j'ai cru devoir le mettre à ſon aiſe tout d'un coup, en lui faiſant connoître que j'étois parfaitement inſtruite de vos affaires & des ſiennes : pour cela je lui ai remis votre Lettre qu'il a relue deux fois avec les marques de l'émotion la plus vive : après me l'avoir remiſe, il a été plus d'un quart d'heure ſans pouvoir répondre à toutes les queſtions que je lui faiſois, tant il étoit ſaiſi, & malgré l'impatience dans laquelle j'étois d'apprendre de ſa bouche le nœud de cette affaire, il a fallu lui laiſſer tout ce temps pour ſe remettre, après quoi il m'a dit : Madame de Batteville ne ſe trompoit pas, lorſqu'elle attribuoit la langueur qui s'étoit emparée de ſa fille, à une paſſion. Hélas ! Madame, j'en étois l'objet,

ſans le ſavoir. L'amitié que ſon reſpectable Pere avoit pour moi, l'avoit engagé à exaggérer quelques bonnes qualités qu'il avoit cru découvrir dans mon caractere; le cœur de ſa fille avoit ſaiſi ce portrait, qui aſſurément n'étoit pas le mien; & formée d'un ſang deſtiné, ce ſemble, à m'être attaché, elle n'avoit pu ſe défendre d'un mouvement dont elle ignoroit le danger & la nature; mais, Madame, ajoûta-t-il, pour vous bien faire entendre ce que j'ai à vous raconter, je dois commencer mon récit, où Madame la Baronne a fini le ſien, & vous apprendre comment vous voyez vivant un homme qu'elle a pleuré comme mort.

J'avois un trop grand deſir de connoître des événements ſi ſinguliers, pour remettre à un autre moment le récit de des Eſſarts: j'ordonnai à un domeſtique de ne point recevoir certaines gens que j'attendois, & des Eſſarts me raconta ce que je vais vous écrire. C'eſt lui qui va parler.

Suite de l'Hiſtoire de M. des Eſſarts.

Vous connoiſſez ma naiſſance, Madame, elle étoit aſſez bonne pour me donner quelque eſpoir de m'avancer

dans la profeſſion des Armes ; l'exemple de mes Peres m'en faiſoit, ce ſemble, une loi ; c'étoit au Service de la Patrie qu'ils avoient conſumé un patrimoine, qui du temps de mon Grand-pere, étoit encore conſidérable : d'ailleurs, c'étoit aux bienfaits du Prince que je devois mon éducation, puiſque nous ne ſubſiſtions, ma mere & moi, que d'une Penſion qu'il avoit eu la bonté de nous accorder, & cela devoit m'engager à mériter par mes ſervices des bienfaits qui les avoient prévenus : mon inclination eût ſans doute été d'accord avec ma mere ſur cet article ; l'étude à laquelle elle me livra, dérangea tous ſes projets. J'eus le bonheur de tomber entre les mains d'un Profeſſeur qui prit de l'amitié pour moi & qui voulut bien devenir mon guide. J'oſe le dire, ſes ſoins avancerent pour moi le temps de la réflexion, & profitant d'une raiſon dont il avoit prématuré la lumiere, il s'appliqua à me dévoiler mon propre cœur. Ce fut alors qu'il me prononça cet arrêt, qu'un de nos Romanciers a mis dans la bouche du Précepteur de ſon Héros : Vous avez, me dit-il, deux diſpoſitions qui annoncent pour vous de grandes vertus & de grands

vices. Votre cœur eſt fait pour le bien, & il l'aime, mais il eſt ſi tendre, & il ſera ſi ſuſceptible, qu'il vous expoſera aux plus grands dangers, ou du moins aux plus grands malheurs. Ce fut d'après cette connoiſſance parfaite qu'il avoit de mes diſpoſitions, qu'il dirigea tous ſes préceptes : une vie auſſi tumultueuſe que celle qu'entraîne la profeſſion des Armes, lui parut un écueil pour moi, & il m'encouragea à chercher dans les Sciences un établiſſement plus tranquille & moins dangereux. Quoique je fuſſe d'une vivacité qui ne faiſoit point eſpérer une application conſtante & capable de conduire aux grands progrès, mon guide trouva le moyen de me fixer ; je l'aimois, & la crainte de lui déplaire l'emportoit ſur mon goût pour les plaiſirs ; ainſi je pris dès ma tendre jeuneſſe l'heureuſe habitude de maîtriſer mes goûts dominants ; habitude qui me devint ſi néceſſaire dans le cours de ma vie, & ſans laquelle j'euſſe pluſieurs fois ſuccombé ſous le poids de mes infortunes. Elles commencerent au moment où je vis Madame de Batteville. Si le ſentiment qui s'empara de mon ame dans ce moment, eut quelque douceur, elle fut

fut bien temperée par les difficultés que ma Mere me fit entrevoir, dans la médiocrité, ou plutôt le manque de ma fortune, qui ne me permettoit pas l'eſpoir de faire à Julie, (car vous ſavez que c'étoit le nom de la Baronne,) de lui offrir, dis-je, un ſort digne d'elle. Aux peines que me cauſerent les obſtacles qui s'oppoſoient au deſir de la rendre heureuſe, ſe joignit un ſecret preſſentiment qui me défendoit d'eſpérer de la voir jamais mon Epouſe : oui, Madame, au moment même où ſa Mere me déclara que le Ciel s'intéreſſoit pour nous, & que la ſucceſſion qui venoit de lui échoir, la mettoit en état de terminer mon mariage avec ſa fille; dans ce moment, dis-je, où j'aurois dû me croire au comble du bonheur, mon cœur ne put s'ouvrir à la joie, & celle qui ſe répandit ſur mon viſage, n'étoit point l'expreſſion de mon ame qui reſta plongée dans le découragement. Cette diſpoſition ſubſiſta tout le temps de notre voyage & de notre ſéjour à Marſeille : je ne pouvois ouvrir une Lettre ſans crainte d'y trouver l'arrêt de ma mort, c'eſt-à-dire, la nouvelle de celle de Julie : enfin, la peſte ſe déclara, comme

Madame la Baronne vous l'a écrit, & je crus voir dans cet événement terrible, la ruine entiere de mes eſpérances : sûr de ne plus revoir Julie, je réſolus d'en détacher mon cœur, & comme cette entrepriſe ſurpaſſoit infiniment mes forces, tout ce qui reſta en mon pouvoir, fut de renouveller le ſacrifice de tout le bonheur de ma vie à tous les inſtans du jour. Les conſeils & les prieres de Monſeigneur l'Evêque de Marſeille, me ſoutinrent dans cette réſolution. On a beaucoup vanté le courage avec lequel je me ſuis dévoué au ſervice des Peſtiférés ; on l'eût moins eſtimé, ſi on eût connu mes motifs : je vous l'ai dit ; une voix ſecrette m'annonçoit que nous ne ſerions jamais unis, & qu'aurois-je fait de la vie ſans elle ? de quel prix pouvoit être le ſacrifice que j'en offrois au Seigneur ? Je dois pourtant publier les merveilles de ſa Grace ; mes motifs ſe purifierent, je rougis de leur imperfection, & j'eus enfin le courage de demander à Dieu qu'il rompît notre mariage, s'il n'étoit pas convenable aux deſſeins qu'il avoit ſur nous. Je crus qu'il m'avoit exaucé, lorſque je me ſentis frappé de la peſte ; j'avois acquis aſſez de connoiſſance de cette

terrible maladie, pour ſentir que tous les ſymptômes de la mienne étoient mortels : je paſſai donc toute la nuit à penſer à l'Eternité & à cet objet infiniment aimable dont la mort ſeule peut nous mettre en poſſeſſion : qu'elle me paroiſſoit déſirable ſous ce point de vûe ! & qu'il m'étoit doux de n'avoir point attendu à ce dernier moment à me détacher de Julie ! Je brûlois du deſir de recevoir mes derniers Sacrements, & je preſſai Madame D*** de me procurer ce ſecours & la vûe du ſaint Evêque auquel j'avois remis le ſoin de ma conſcience. Il y avoit à peine un quart-d'heure qu'elle étoit ſortie, que j'entendis pouſſer la porte avec violence, & en même-temps, quatre de ces hommes qui étoient chargés d'enlever les corps morts entrerent dans ma chambre : ils me dirent avec brutalité que je me dépêchaſſe de mourir, parce qu'ils n'étoient pas en commodité de revenir chercher mon cadavre. Bon, dit un autre, il eſt plus d'à moitié mort, ce ſera lui rendre ſervice que de l'achever : en même-temps, un de ces ſcélérats enfonça l'armoire, & ſe ſaiſit de la bourſe où étoit notre or. Je n'en vis point

davantage ; un évanouiſſement profond leur fit croire que je ne vivois plus ; Dieu ſans doute me l'envoya pour me ſauver la vie, car il eſt indubitable qu'ils me l'euſſent ôtée s'ils ne m'avoient crû mort. Je préſume qu'ils me traînerent dans leur tombereau & qu'ils me jetterent dans une de ces grandes foſſes où l'on entaſſoit les cadavres ſans les recouvrir, juſqu'à ce que la foſſe fût comblée. J'y reſtai plus de ſeize heures ſans connoiſſance, car je ne repris mes ſens qu'à deux heures la nuit ſuivante. Jugez de mon horreur, lorſqu'à la foible lueur de la Lune, je diſtinguai les cadavres dont j'étois environné : je ne ſais comment cet horrible ſpectacle ne m'ôta pas une ſeconde fois l'uſage de mes ſens, mais la nature ennemie de ſa deſtruction, m'inſpira le deſir de faire quelques efforts pour me tirer de cette foſſe, qui par bonheur n'étoit plus profonde, à cauſe de la quantité des corps qu'on y avoit jettés. Dix fois je déſeſpérai d'y réuſſir, & je fus tenté d'abandonner entierement le ſoin de ma miſérable vie ; la crainte d'avoir ma mort à me reprocher, m'anima d'un nouveau courage, & je parvins enfin à ſortir de ce vaſte tom-

beau. Je me couchai ſur le bord tout épuiſé, & croyant que tant de peines n'aboutiroient qu'à hâter mes derniers inſtants : je recommandai mon ame à Dieu, perſuadé que j'allois la lui rendre. Je crois pouvoir vous aſſurer que ma priere fortifia mon corps, auſſi-bien que mon ame : après l'avoir achevée je me levai, & fis environ trois cent pas pour me traîner juſqu'au grand chemin. Le croirez-vous, Madame, j'y paſſai deux heures, qui s'écoulerent avec rapidité, quoique je ſouffriſſe des douleurs au-deſſus de l'expreſſion, & que je fuſſe dévoré d'une ſoif brûlante, j'eus lieu de me convaincre de ce que j'avois oui dire pluſieurs fois, que Dieu proportionne ſes ſecours aux maux qu'il nous envoie, & que ſa grace peut changer les peines en plaiſirs. Je reſtai dans cet état juſqu'à la pointe du jour, & l'on commençoit à diſcerner les objets, quand j'apperçus trois femmes qui s'approchoient du lieu où j'étois : lorſqu'elles furent à vingt pas de moi je fis un effort pour me mettre ſur mon ſéant, & élevant la voix autant que ma foibleſſe put me le permettre, je leur demandai de me ſécourir pour l'amour de Dieu. Rappellez-vous, Ma-

dame, que ces malheureux m'avoient emporté de mon lit, & que ne voulant pas perdre ma chemiſe qui étoit fine, ils m'en avoient dépouillé. Vous ſentez quelle frayeur je dûs cauſer à ces femmes; auſſi elles m'eurent à peine entrevu qu'elles prirent la fuite: cependant une d'elles, plus courageuſe que les autres, revint ſur ſes pas, & s'étant rapprochée de moi me demanda qui j'étois, & pourquoi j'étois ainſi nud: je crus reconnoître la voix de cette femme, & effectivement je ne me trompois pas; je l'avois ſecourue dans le temps où elle avoit eu la peſte, elle diſoit ſouvent que je lui avois ſauvé la vie, & qu'elle donneroit la moitié de ſon bien pour reconnoître les obligations qu'elle m'avoit, je lui racontai en peu de mots le crime qui m'avoit réduit en ce triſte état, & je la priai de me faire porter en quelque lieu, où je puſſe recevoir mes Sacrements dont j'avois été privé: elle ſe rapprocha alors de ſes compagnes, qui, ſe tenant à quelque diſtance, l'excitoient à m'abandonner; mais quoiqu'elle employât les prieres les plus preſſantes pour les engager à lui aider à me porter chez elle, elles ne voulurent jamais s'y prêter; tout ce qu'elle en

put obtenir, fut d'appeller en s'en retournant ſes deux domeſtiques : nous ne les attendîmes pas ; cette femme ayant défait une de ſes jupes m'en couvrit, & m'exhorta à eſſayer mes forces, en m'appuyant ſur elle : heureuſement ſa maiſon n'étoit pas fort éloignée, & j'y arrivai ſans accident. Elle m'apprit en chemin qu'elle avoit fait vœu pendant ſa maladie d'aller à Notre-Dame de la Garde auſſi-tôt qu'elle le pourroit ; c'eſt une Chapelle placée ſur un roc fort élevé, proche de Marſeille, elle étoit alors fermée comme le reſte des Egliſes, ainſi elle avoit crû devoir remettre à un autre temps l'accompliſſement de ſa promeſſe. La veille du jour où nous étions, ſon vœu lui revint dans l'eſprit, elle ſe reprocha d'avoir différé à l'exécuter, & penſa qu'elle devoit au moins aller juſqu'à la porte pour remercier Dieu, par l'interceſſion de Marie, de lui avoir rendu la ſanté : d'abord elle négligea cette penſée, mais elle en fut ſi tourmentée, que ne pouvant y réſiſter, elle pria deux de ſes parentes de l'y accompagner, & pour éviter les grandes chaleurs qu'il fait dans cette région, elles partirent à la petite pointe du jour. Toutes ces circonſtances me pénétrerent

de reconnoiſſance, & j'admirai les moyens dont la Providence s'étoit ſervie pour me ſauver ; une heure plus tard c'étoit fait de moi ; les malheureux qui m'avoient enlevé n'auroient pas voulu s'expoſer à la punition de leur vol en me laiſſant la vie, & je ne doute pas qu'ils ne m'euſſent enterré tout vivant dans cette foſſe qui fut comblée ce même matin. Il étoit naturel que je penſaſſe à faire avertir Madame D***, je ne le fis pourtant pas, je n'étois point hors de danger, & il me ſembloit qu'il y auroit de la cruauté à l'expoſer à me pleurer deux fois, & qu'il ſeroit aſſez temps de lui apprendre ma réſurrection lorſque je ſerois parfaitement remis, ſi Dieu vouloit me rendre ma ſanté. J'écrivis un mot à Monſeigneur l'Evêque de Marſeille pour lui demander ſon ſecours, & je le priai de laiſſer ma mere dans l'idée de ma mort juſqu'au moment où je pourrois me croire au nombre des Convaleſcents. Je ne reſtai pas long-temps malade ; cinq charbons ſortirent, & faute d'un Chirurgien je les ouvris moi-même avec un canif, & une abondante ſuppuration me mit en peu de jours hors de danger. Dans cette intervale je fis les réflexions

flexions ſuivantes : Madame D * * * n'avoit conſenti à m'unir à ſa fille que ſur l'eſpoir de nous aſſurer une ſubſiſtance honnête : elle venoit d'être dépouillée de tout ; par conſéquent les raiſons qu'elle avoit eues de me refuſer ſa fille ſubſiſtoient, & je n'aurois pu, ſans lui faire une ſorte de violence, lui demander l'exécution de ſes promeſſes dans les circonſtances préſentes : il me reſtoit deux partis à prendre, celui de tenter la fortune en l'avertiſſant de mon retour à la vie, & en la priant de me conſerver Julie, ou celui d'abandonner abſolument cette affaire à la Providence, ſans l'inſtruire de l'heureux accident qui m'avoit rendu à la lumiere. Vous me trouverez peut-être bizarre dans la réſolution que je pris de ſuivre ce ſecond parti, voici ce qui m'y détermina. Rappellez-vous que dans le commencement de la peſte, j'avois demandé à Dieu avec inſtance de mettre des obſtacles à mon Mariage, ſi ce n'étoit pas ſa volonté qu'il s'accomplît ; il me parut que cette divine volonté s'étoit manifeſtée par le vol qui nous avoit été fait ; & que je ne pouvois, ſans être rébelle à ſes ordres, conſerver un eſpoir qu'il m'avoit ôté.

Mgr. l'Evêque, auquel je découvris cette penſée, l'approuva, en y mettant une modification : vous pouvez, me dit-il, tenter la fortune; ſi Dieu nous fait la grace de ſauver cette miſérable ville, je vous promets de vous faire un fonds pour paſſer en Amérique ; ſi dans l'eſpace d'une année vous voyez jour à faire quelque choſe, je vous promets d'avertir Madame D*** & ſa fille : ſi au contraire Dieu ne bénit pas votre travail, vous ſerez fondé à croire qu'il s'oppoſe à votre Mariage ; & alors il y auroit de la dureté à empêcher Mademoiſelle Julie de profiter des occaſions de s'établir avantageuſement, ce qu'elle refuſeroit de faire ſans doute, ſi elle étoit aſſurée de votre exiſtence. Ce conſeil me parut ſage, & je m'y ſoumis comme s'il m'étoit venu de la bouche de Dieu même, non ſans être obligé de me faire les plus cruelles violences pour me ſoutenir dans mes réſolutions. La peſte avoit chaſſé de Marſeille un grand nombre de Familles opulentes, qui s'étoient retirées dans leurs maiſons de campagne, qu'on appelle Baſtides ; la maladie y pénétra en ce temps-là, & ces malheureux y furent beaucoup plus mal que ceux de

la ville, parce qu'ils étoient privés de tout ſecours : Monſeigneur de Marſeille, dont la charité étoit ſans bornes, mit tout en uſage pour leur procurer quelques ſoulagements ; deux Jéſuites de ceux qui s'étoient dévoués au ſervice des Peſtiférés, ſe chargerent des ſecours ſpirituels, & je fus deſtiné à leur adminiſtrer la nourriture & les remédes, ce qui convenoit au deſſein que j'avois d'échapper aux regards de Madame D ***. Cé fut dans ce temps où Dieu permit que je fuſſe attaqué d'une tentation ſi délicate, que j'eus beſoin d'une grace particuliere pour la ſurmonter.

Je fus un jour abordé par une femme moribonde, & qui ſe ſoutenoit à peine, elle me dit qu'elle ne venoit point implorer mon ſecours, parce qu'elle ſe ſentoit frappée mortellement, mais qu'elle me conjuroit de donner mes ſoins à ſa fille unique, qui étoit dans une Baſtide qu'elle me montra de la main : ſi vous la ſauvez, me dit-elle, elle eſt à vous, auſſi-bien que les grandes richeſſes dont elle reſtera la maîtreſſe par ma mort : en finiſſant ces mots elle tomba de foibleſſe, & pourtant ne voulut pas me permettre de m'arrêter pour

lui donner du ſecours. Je trouvai ſa fille dans ſon lit, & quoique la maladie eût affoibli ſes charmes, ſi l'image de Julie n'eût pas été préſente à mon imagination, j'aurois cru qu'il n'étoit pas poſſible de rien voir de ſi beau : je mis tout en uſage pour la ſécourir, non que je fuſſe diſpoſé à accepter le prix qui m'avoit été offert ſi je la ſauvois, mais par la pitié que m'inſpiroit une ſi aimable perſonne, enlevée à la fleur de ſon âge. Elle m'apprit que la peſte lui avoit enlevé ſon pere & deux de ſes freres, qu'elle avoit vu périr enſuite trois de ſes domeſtiques, enfin ſa mere avoit été attaquée & l'avoit exhortée à fuir de la maiſon pour échapper au mal, & qu'elle n'avoit pu ſe réſoudre à l'abandonner. Qu'ayant reſſenti elle-même les premieres atteintes de la maladie, ſa mere s'étoit échappée pour tâcher de lui procurer quelques ſecours : elle me conjura enſuite de la quitter pour quelque temps, & de retourner vers ſa mere pour eſſayer du moins de la ſauver : touché de cette tendreſſe filiale, je me trouvai partagé entre ces deux femmes, car cette Demoiſelle me paroiſſoit elle-même à l'extrémité ; je cé-

dai pourtant à ſes inſtances, & courus à perte d'haleine à l'endroit où j'avois laiſſé ſa mere. Hélas ! elle n'exiſtoit plus, & lorſque je retournai auprès de la fille, je la trouvai dans un délire qui ne finit qu'avec ſa vie : elle paroiſſoit pourtant avoir conſervé un reſte de connoiſſance, car elle prit ſes poches qui étoient ſous ſon chevet, & en tira une clef, elle me la remit entre les mains ; quelques moments après elle me l'arracha avec violence, en ſe plaignant que je lui ôtois la vie pour avoir ſon bien, puis elle me la rendit une ſeconde fois. Ce fut dans ces agitations qu'elle rendit le dernier ſoupir, & je reſtai ſeul dans cette maiſon. J'oſe vous aſſurer, Madame, que j'ai toujours mépriſé la fortune, mais dans cette occaſion les richeſſes me parurent un bien réel, puiſqu'elles m'auroient mis en ſituation de faire un ſort heureux à ma chere Julie & à ſa mere. La cupidité toujours éloquente, ou ſi vous voulez l'intérêt de mon amour, me fourniſſoient des raiſons convaincantes de m'approprier l'héritage qu'on ſembloit m'avoir abandonné. Il me paroiſſoit même que la Providence avoit fait naître cette occaſion pour m'in-

demnifer du vol qu'on nous avoit fait; en un mot, je fus ſéduit pour quelques inſtants ; & dans ce moment de foibleſſe j'ouvris une armoire, où je trouvai trois petits coffrets aſſez peſants ; j'avançois la main pour m'en emparer, lorſqu'une lumiere ſubite m'éclaira & me fit voir le piége que le diable m'avoit tendu ; je ſortis de cette chambre & de cette maiſon avec une ſorte d'horreur ; & m'étant mis à genoux devant la porte, je remerciai le Ciel du ſecours qu'il m'avoit accordé dans une tentation ſi preſſante. J'étois prêt à m'éloigner d'un lieu qui avoit penſé me devenir ſi funeſte, lorſque je fis réflexion que d'autres que moi pouvoient entrer dans cette maiſon abandonnée, & fruſtrer les héritiers légitimes de cette Famille. Je retournai donc ſur mes pas pour mettre en ſûreté tout ce que je pouvois emporter : je ne ſavois à laquelle de ces boëtes ou coffrets donner la préférence ; ils étoient ſi lourds qu'il n'y avoit pas d'apparence que je puſſe m'en charger ; je les ouvris, & je connus par les bordereaux qu'il y avoit plus de trois cents mille livres, tant en or qu'en Piaſtres : je trouvai auſſi dans un de ces coffres

un écrain, garni de bijoux précieux, que je mis dans ma poche ; je me chargeai de l'un de ces coffrets, & je l'emportai dans la maiſon où j'habitois. C'étoit celle d'un jeune homme qui avoit été au ſervice de l'Evêque, & qui s'étoit marié depuis deux ans à une Veuve fort à ſon aiſe, dont il n'avoit point eu d'enfants, & que la peſte lui avoit enlevée. Comme Monſeigneur de Marſeille m'avoit vanté ſa probité, je ne fis aucune difficulté de lui raconter ce qui s'étoit paſſé, & je le priai de m'accompagner dans cette maiſon pour m'aider à mettre en ſûreté tous les effets qui ſeroient ſuſceptibles de tranſport, afin de les remettre dès le lendemain entre les mains de Monſeigneur l'Evêque : je pouſſai même l'imprudence juſqu'à lui dire que le coffret dont j'étois chargé étoit plein d'or, & qu'il en reſtoit deux autres remplis d'argent. J'ai toujours été perſuadé que ce malheureux avoit été honnête homme juſqu'à ce jour, mais ſa probité fut trop foible contre le danger d'une telle occaſion. Il conçut le deſſein de s'approprier ce tréſor, & de ſe défaire par ma mort du ſeul témoin de ſon crime : voici les moyens

qu'il employa pour commettre ce vol, & que je n'appris qu'à mon retour des Indes, ſix ans après le temps dont je parle.

Ce miſérable étoit devenu amoureux de la fille d'un Galérien, qui avoit ſuivi ſon pere à Marſeille; elle étoit extrêmement jolie, & avoit autant de tendreſſe filiale qu'elle étoit dépourvue de ſageſſe. Elle trouva de puiſſants protecteurs, & par leur crédit elle réuſſit à briſer les chaînes de celui auquel elle devoit la vie; elle l'avoit retiré dans une maiſon qu'un de ſes amants lui avoit richement meublée, & où elle vivoit avec opulence. Le malheureux Larcher (c'étoit le nom de mon hôte) ayant eu occaſion de la voir avant la peſte, en étoit devenu paſſionné, & comme ſa femme étoit fort âgée, il lui avoit offert de l'épouſer auſſi-tôt qu'elle ſeroit morte. Ses offres avoient été rejettées avec dédain, parce qu'il n'étoit pas aſſez riche, & il y avoit long-temps qu'il ne l'avoit vue, ſans avoir ceſſé de l'aimer. Il fut chez elle dès le même ſoir, & la trouva dans une ſituation miſérable, auſſi-bien que ſon pere. Ce fut à ce ſcélérat qu'il propoſa le deſſein qu'il avoit de me tuer

pour s'emparer de mes richeſſes, ou plutôt de celles dont j'étois le gardien, & il lui demanda ſon conſeil & ſon ſecours pour l'exécution de ſon crime. Ce projet ne pouvoit manquer de plaire à ſon confident, & ils concerterent enſemble les moyens dont ils devoient ſe ſervir pour me perdre. J'avois déſigné à Larcher la maiſon où nous devions aller le lendemain, & ſon confident convint de ſe cacher aux environs de cette maiſon, dont il lui ouvriroit la porte. Ce criminel deſſein eut tout le ſuccès poſſible, & j'arrangeois tranquillement ce que nous devions emporter, & que j'avois mis dans un coffre plus grand, lorſque Larcher profitant de la poſture où j'étois, me donna un grand coup de poignard par derriere. Je tombai, & ſon complice me perça de pluſieurs autres coups, juſqu'à ce qu'il me crut ſans vie. Larcher s'applaudiſſoit d'un crime dont un autre devoit recueillir le fruit. Le Galérien lui conſeilla de ne pas garder de telles richeſſes dans ſa maiſon, où l'on pourroit faire des recherches, & ils convinrent enſemble de l'enterrer dans un champ qui étoit proche. Larcher y conſentit, & fut chez lui reprendre le pre-

mier coffret, auſſi-bien que l'écrain; ils dépoſerent le tout aux pieds d'un arbre dans une foſſe qu'ils avoient creuſée, & ſe préparoient à ſe retirer, lorſque mon malheureux hôte apprit à ſon complice que j'avois écrit dès le matin une lettre à Mgr. de Marſeille, par laquelle je l'avertiſſois du tréſor qui m'étoit tombé entre les mains, & comme cette lettre étoit dans ma poche, il conclut à remonter dans la maiſon pour me l'ôter, de peur qu'elle ne découvrît leur crime. Le Galérien charmé d'une circonſtance qui lui fourniſſoit l'occaſion de faire avec ſécurité le ſecond meurtre qu'il méditoit, le preſſa de prendre cette lettre, & pendant qu'il étoit à genoux pour me fouiller, lui fit ſauter la cervelle d'un coup de piſtolet, & mêla le ſang de cet infortuné avec le mien. Il y a beaucoup d'apparence qu'il ſe retira ſur le champ; car je ne tardai pas à donner des ſignes de vie, & j'ai même une idée confuſe d'avoir entendu le coup qui ôta la vie à Larcher; ce qu'il y a de sûr, c'eſt que je ne reſtai pas plus de deux heures dans mon évanouiſſement. Quelle fut mon horreur de me voir ſurchargé du poids du corps de mon aſſaſſin, & de le trou-

ver mort & défiguré d'une maniere à inſpirer la terreur. Voilà, Madame, le moment le plus pénible que j'aye éprouvé dans tout le cours de ma vie ; j'avois pourtant été enterré tout vif, & confondu avec un grand nombre de cadavres la plûpart déja corrompus ; mais lorſque je repris mes ſens dans cette premiere occaſion, j'oſai lever au Ciel des mains pures & un cœur innocent ; le remords vengeur ne troubloit point mon ame, & prêt à la rendre à mon Créateur, ma confiance en lui étoit ſans bornes. Que ma ſituation fut différente dans ce ſecond danger ! J'avois lâchement cédé au déſir de m'approprier un bien ſur lequel je n'avois qu'un droit fort équivoque : avant mon accident je m'étois juſtifié ma foibleſſe par les circonſtances qui l'avoient précédé. Les perſonnes à qui ces biens avoient appartenu, avoient eu deſſein de me les abandonner ; la mere par ſes paroles, & la fille en me remettant ſes clefs, ſembloient s'être accordées à m'en donner la jouiſſance. Voilà ce que j'avois penſé en ſanté : prêt à paroître devant Dieu, ces prétextes me parurent frivoles ; la mere à la vérité m'avoit offert ſa fortune ; mais c'étoit ſous la condi-

tion de ſauver ſa fille, & de l'épouſer; ces paroles ne me donnoient donc aucun droit à ce bien, puiſque j'étois déterminé à ne point remplir la ſeconde de ces conditions. La fille m'avoit remis ſes clefs, & par cette action, qui m'avoit paru équivalente à un don, eût pu juſtifier ma foibleſſe; mais elle n'étoit point libre lorſqu'elle avoit fait cette action; un Teſtament ſigné dans de telles circonſtances ne m'eût pas paru valable; à plus forte raiſon ne devois-je pas regarder comme un titre légitime une action qui avoit même été démentie par une autre, puiſqu'elle m'avoit arraché cette clef qu'elle m'avoit remiſe. J'avois donc été criminel, il ne m'étoit plus poſſible de me faire illuſion à cet égard, & juſqu'à quel point l'avois-je été? juſqu'où pouvois-je compter ſur mon repentir? Voilà, Madame, ce qui me jetta dans une agonie ſi terrible, que je ne puis penſer à ce que je ſouffris alors ſans ſentir mon ſang ſe glacer dans mes veines, & mes cheveux ſe dreſſer d'horreur. Ce qui augmentoit ma peine, étoit de me voir à côté d'un homme que je regardois comme un réprouvé, puiſqu'il avoit été tué en commettant le crime; je

craignois de me voir bientôt compagnon de ſon malheur éternel, comme je l'avois été en quelque ſorte de ſa cupidité. Cette penſée qui augmentoit mes maux, en produiſit le reméde en excitant dans mon cœur un vif ſentiment de reconnoiſſance envers Dieu qui m'avoit donné le temps du repentir qu'il avoit refuſé à ce miſérable. La vue de la lettre que j'avois écrite à l'Evêque, & qui étoit encore dans la main de ce cadavre, acheva de faire renaître mon eſpoir, & je me rappellai avec raviſſement que je n'avois point attendu le moment du péril pour me réſoudre à réparer ma faute; j'offris à Dieu le ſacrifice de ma vie pour l'expier, & il me ſembla qu'il avoit reçu mon offrande; je ſentis la paix renaître dans mon cœur, & je m'abandonnai avec confiance à la miſéricorde du Seigneur. Il me reſte à vous dire, Madame, par quel miracle j'échappai à la mort.

Je vous ai dit que Mgr. l'Evêque avoit envoyé deux Jéſuites dans les dehors de Marſeille, pour procurer des ſecours ſpirituels à ceux qui s'étoient retirés à la campagne: un de ceux-là avoit confeſſé la mere & la fille le matin du jour de leur mort; ſes grandes oc-

cupations ne lui permirent pas de les revoir le lendemain ; mais le jour ſuivant ſe trouvant proche de leur demeure, il ne voulut pas s'éloigner ſans leur dire un mot de conſolation ſi elles vivoient encore. Il fut un peu ſurpris de trouver les portes abſolument ouvertes, ſur tout celle de la chambre où il avoit laiſſé les deux malades. Il recula d'horreur en y entrant, & me trouva ſur mon ſéant ; car au bruit qu'il avoit fait en marchant, je m'étois efforcé de me mettre dans cette poſture ; il étoit temps que ce ſecours arrivât. Mon ſang qui s'étoit arrêté pendant mon évanouiſſement, recommençoit à couler avec violence, & le premier ſoin du Jéſuite fut de bander mes plaies. Pendant qu'il s'occupoit de ce ſoin, je me hâtois de lui confeſſer ma faute, & comme il eut appris qu'au moment où j'avois voulu m'emparer de cet argent, je croyois être autoriſé par celles auxquelles il avoit appartenu ; qu'auſſi-tôt où j'avois douté de la légitimité de mon droit, j'avois pris réſolution d'en remettre la déciſion à Mgr. de Marſeille ; il m'aſſura que la faute que j'avois commiſe n'étoit pas de celles qui peuvent jetter dans la diſgrace de Dieu, & me

dit que c'étoit plutôt un ſujet d'humiliation que de pénitence ; puiſqu'il eſt impoſſible d'offenſer Dieu ſans le vouloir, & que dans la minute où j'avois ſuccombé au déſir de m'enrichir, je croyois pouvoir le faire ſans crime. Que cet accident devoit ſervir à me faire connoître la corruption de mon cœur, & le beſoin que j'avois du ſecours du Ciel. Il me laiſſa après m'avoir raſſuré, & courut me chercher du ſecours. Je ne vous détaillerai point les divers périodes de ma maladie ; parmi neuf coups de poignard que j'avois reçu, il ne s'en trouva pas un de mortel ; le ſeul épuiſement que m'avoit cauſé la perte du ſang, prolongea ma convaleſcence juſqu'au temps où la peſte ceſſa entierement. Il m'en coûta beaucoup de laiſſer partir Madame D*** ſans la voir ; cependant le dernier malheur qui m'étoit arrivé m'avoit fortifié dans la penſée que Dieu n'approuvoit point mon mariage avec ſa fille ; c'étoit au déſir de l'accomplir que je devois attribuer la tentation à laquelle j'avois failli ſuccomber, & ce que Mgr. l'Evêque m'apprit après la ceſſation de la peſte, me fit voir encore plus clairement un ordre de la Providence attentive à écarter tous les

moyens de m'unir à Julie. Le ſeul héritier de la malheureuſe famille qui avoit été détruite par la peſte, étoit un fort honnête homme, qui étant à ſon aiſe, proteſta à Mgr. de Marſeille qu'il m'auroit forcé à accepter la moitié de cette ſucceſſion ſi elle fût tombée entre ſes mains; & la preuve qu'il parloit ſincerement, c'eſt qu'il m'abandonna deux mille livres qu'il tira de la vente de la petite maiſon qui lui étoit reſtée. Il étoit donc décidé dans le Ciel que les événements les plus extraordinaires ſeroient raſſemblés pour concourir à m'éloigner de Julie; puiſque ſans le crime de Larcher le changement avantageux de ma fortune m'eût permis de ſuivre le penchant invincible qui m'entraînoit vers elle; Dieu me donna la force de me ſoumettre à ſes décrets. Auſſi-tôt que la navigation fut devenue libre, je cherchai l'occaſion de paſſer dans les Indes. Je remis à Mgr. de Marſeille la moitié de la ſomme dont on m'avoit fait préſent, le priant de la faire accepter à Madame D***, comme de ſa part, afin de ſoulager la grande pauvreté à laquelle elle alloit ſe trouver réduite; il refuſa de la prendre, & ſe chargea de pourvoir lui-même aux beſoins de cette

cette Dame & de ſa fille, ayant conçu pour la mere une eſtime qui alloit juſqu'à la vénération. Je fus donc forcé de garder toute la ſomme, qui fut employée en marchandiſes, & je partis avec les plus fortes recommandations. Ma fortune fut rapide dans les Indes, non par le commerce, mais par la faveur d'un grand Prince, que j'acquis par des accidents que je ne puis vous détailler parce qu'ils ſeroient trop longs, & qu'ils n'ont point de rapport à Madame de Batteville; je vous dirai ſeulement que les prémices de ma fortune furent envoyés en Europe à Monſeigneur de Marſeille, auquel j'écrivis de partager vingt-quatre mille livres entre ma mere, & ma chere Julie : je le priai de leur faire ſçavoir que je vivois encore; & que ſi Dieu continuoit à bénir mes entrepriſes, je pourrois me flatter de repaſſer bientôt en Europe avec une fortune qui me permettroit de faire le bonheur de tout ce que j'aimois : vains projets! La cataſtrophe qui termina le ſort de M. Conſtance, Miniſtre du Roi de Siam, entraîna ma ruine, & je pus à peine ſauver du naufrage une ſomme égale à celle que j'avois apportée d'Eu-

rope ; ce fut avec cette bagatelle que je tentai de nouveau la fortune, & je vous avoue que si j'en eusse crû mon dégoût & mon découragement, j'aurois absolument tout abandonné : mes foibles commencements eurent des progrès rapides ; & en quatre années je me trouvai riche de cinquante mille livres : c'étoit à cette somme que j'avois fixé ma fortune, & je ne m'occupai plus que des moyens de repasser en Europe. J'en trouvai l'occasion au bout de huit ans, c'est-à-dire, depuis mon départ d'Europe ; & si mes malheurs passés ne m'eussent point appris que je n'étois pas né pour être heureux dans ce monde, j'aurois crû toucher à la fin de mes peines. Nous eûmes un temps favorable, & déjà nous nous félicitions d'avoir échappés aux plus grands dangers, lorsque nous fûmes rencontrés par un Corsaire Espagnol qui nous enleva sans résistance ; car nous ignorions que la guerre eût été déclarée entre les deux Couronnes : & quand nous l'aurions sçû, notre vaisseau n'étoit pas armé de façon à nous permettre l'espoir de nous sauver par une bonne défense. Ce fut la troisieme fois que je vis la fortune s'é-

chapper de mes mains, & pour cette fois je pris une ferme réſolution de ne plus m'expoſer à ſes caprices ; & je regardai cette longue ſuite de malheurs comme une marque de vocation pour la vie réligieuſe, ou du moins pour l'état eccléſiaſtique. Je reſtai quinze mois priſonnier en Eſpagne, & à la paix j'eus le bonheur de rencontrer un vaiſſeau Marſeillois, dout je connoiſſois le Capitaine, & qui, pour payer quelques ſervices que je lui avois rendu pendant la peſte, me prit gratuitement ſur ſon bord, & me combla de joie en m'apprenant que leur ſaint Evêque vivoit encore. Si j'avois eu quelque choſe à perdre je me ſerois fait conſcience de profiter de l'honnêteté de ce Capitaine, dans la crainte d'attirer ſur lui le malheur qui me pourſuivoit avec tant d'opiniâtreté ; mais il ne me reſtoit qu'une vie que je pouvois regarder comme un fardeau ; ainſi je crus que je ne lui ferois courir aucun riſque. Nous débarquâmes heureuſement, & je fus à peine à terre que je me rendis au Palais Epiſcopal, terme aſſez déplacé pour exprimer une maiſon aſſez ſimple qu'occupoit l'Evêque. Il fit un cris de joie en me voyant, & s'avan-

ça les bras ouverts pour m'embraſſer. Il n'avoit reçu que la premiere des Lettres que je lui avois écrites, & me croyoit mort. Ce charitable Prélat ne voulut pas me permettre de ſortir de chez lui, & n'oublia rien pour me remettre des fatigues de ma priſon & de mon voyage. Je lui fis un récit exact de tout ce qui m'étoit arrivé, & le finis en le priant de me donner entrée dans ſon Séminaire, pour me préparer par la retraite à prendre les Ordres ſacrés : le ſaint Evêque admira la conduite du Très-Haut ſur moi, ſans vouloir convenir qu'elle fût une preuve de vocation pour l'état eccléſiaſtique : je ne vous y crois pas appellé, me dit-il, cependant je ne veux rien décider légérement à cet égard ; vous pourrez vous mettre en penſion dans le Séminaire, & prendre du temps pour ſonder votre cœur. Il eſt vrai que Dieu ſe ſert ſouvent de l'infortune pour nous appeller à lui, mais il faut bien ſe garder de prendre un état ſaint comme un pis aller. Dites-moi, mon cher, ſi vous fuſſiez arrivé à bon port avec votre petite fortune, & que vous euſſiez trouvé votre Julie libre, euſſiez-vous penſé à vous faire Prêtre ? Cette

queſtion me déconcerta : je n'avois oſé prononcer dans mon récit le nom de Julie, tant je craignois d'apprendre qu'elle ne fût morte ou mariée : je l'avoue, répondis-je, Monſeigneur ; s'il eût dépendu de moi de m'unir à elle, j'euſſe regardé cet avantage comme le plus grand de tous les biens ; mais. . . . Je m'arrêtai, & le regardant triſtement, je tâchois de découvrir dans ſes regards ce que j'avois à eſpérer ou à craindre. Julie ne peut plus être à vous, mon cher ami, me dit-il d'un air attendri, elle eſt mariée & heureuſe ; mais vous n'avez point de vocation, puiſque le Seigneur eût été votre pis aller, comme je vous l'ai déjà dit : il faut quand on ſe dévoue à l'état eccléſiaſtique, être tellement perſuadé de l'excellence & du bonheur de cet état, qu'on fût prêt à lui ſacrifier tout ce qui eſt ſur la terre : il faut l'aimer par préférence à tout : malheur à ceux qui le regardent comme une reſſource ou contre l'indigence, ou contre le malheur. Vous croyez ſans doute, Madame, que je fus affligé par la nouvelle du mariage de Julie, point du tout. Le commencement du diſcours de l'Evêque m'avoit fait craindre qu'elle

ne fût morte : je reſpirai, lorſque j'appris qu'elle ne l'étoit que pour moi : il m'aſſuroit qu'elle étoit heureuſe, ſa ſituation diminuoit ce que la mienne avoit de trop pénible. Perdre une femme qu'on adore par une infidélité, eſt une peine que je ne crois pas ſupportable ; cette circonſtance manquoit à mon malheur, & j'appris par une Lettre que ſon Directeur avoit écrite à Monſeigneur de Marſeille, & qu'il me communiqua : j'appris, dis-je, qu'elle s'étoit ſacrifiée pour ſa mere, & qu'elle eût été fidelle à ma cendre ſi on l'eût laiſſée maîtreſſe de ſon ſort. La généroſité du Baron de Batteville envers ma pauvre mere me le fit trouver digne du bonheur dont il jouiſſoit, & ſans ceſſer d'être le plus amoureux & le plus miſérable de tous les hommes, je trouvois du ſoulagement à penſer que deux perſonnes ſi eſtimables n'auroient jamais la douleur d'apprendre les maux dont leur félicité étoit la cauſe innocente. Monſeigneur l'Evêque m'avoit dit que je pourrois, en payant ma penſion, paſſer quelque temps au Séminaire, c'étoit m'annoncer qu'il la payeroit pour moi, puiſque je ne lui avois point caché la triſte ſituation où j'étois

réduit : je voulus lui témoigner ma reconnoiſſance pour ce nouveau bienfait, il m'interrompit : vous n'êtes point dans le cas d'avoir beſoin de ce ſecours, me dit-il. Mademoiſelle Julie étoit mariée lorſque je reçus la ſomme que vous deſtiniez pour elle, ainſi je l'ai conſervée : celle que j'avois fait tenir à Madame votre mere lui devint néceſſaire dans la maladie dont elle mourut, & comme par ſon Teſtament elle laiſſoit aux pauvres tout ce qui lui en reſtoit ; je ne crûs pas devoir m'oppoſer en votre nom à cette diſpoſition pieuſe ; & j'augurai aſſez bien de votre cœur, pour croire qu'en agiſſant ainſi je me conformois à vos intentions. Il ne vous reſte donc que douze mille livres que j'ai fait placer sûrement : il vous eſt dû ſept années d'intérêts, qui peuvent ſervir à vous habiller, & à vous retirer pendant une année ou deux dans le Séminaire, ou dans quelqu'autre lieu : là vous demanderez au Seigneur qu'il daigne vous éclairer ſur l'état auquel il vous deſtine, & vous me trouverez toujours prêt à vous aider dans tout ce qui pourra dépendre de moi. J'aurois reçu ſans répugnance les bienfaits de ce ſaint Prélat ; cependant

je ſentois une joie inexprimable de trouver ce néceſſaire Philoſophique, qui m'exemptoit de la néceſſité d'être à charge. J'applaudis à tout ce qu'avoit fait pour moi ce généreux bienfacteur; & je lui promis de ſuivre aveuglement ſes conſeils. Je reſtai encore quinze jours chez lui; il l'exigea dans la penſée que ſa table, quoiqu'elle fût ſervie avec frugalité, ſeroit meilleure que celle du Séminaire, & pourroit un peu me remettre de l'abſtinence forcée que j'avois fait dans ma priſon: ce fut dans cette intervalle qu'il m'apprit les circonſtances qui avoient précédé & ſuivi mon aſſaſſinat à Marſeille: le miſérable qui l'avoit concerté, avoit enfin reçu le juſte châtiment de ſes crimes, & avoit déclaré aux Juges ce je vous ai appris d'avance. Je paſſai une année entiere au Séminaire à attendre, à appeller une vocation qui ne devoit point m'être accordée; & j'obtins par mes inſtances la permiſſion d'en employer encore une dans les mêmes vues. Convaincu enfin que je ne méritois pas d'être admis au rang des Miniſtres des Autels, je quittai Marſeille pour venir à Paris, où mon Protecteur m'avoit fortement recommandé à

ſes

ſes amis pour m'obtenir un Emploi : je fis fort heureuſement le voyage juſqu'à Châlons-ſur-Saône, où je fus attaqué d'une fiévre qui me força de reſter quelques jours en cette ville, où je me fis ſaigner : le Chirurgien qu'on avoit appellé pour cela, me voyant réduit à la compagnie d'une garde, m'offrit de venir paſſer les ſoirées avec moi, & comme il me parut homme d'eſprit, j'y conſentis avec plaiſir. Dans la converſation il m'apprit qu'il n'étoit point né dans la Bourgogne, qu'il étoit de Rheims, & qu'il n'avoit quitté cette ville que depuis un an par complaiſance pour le beau-pere de ſa femme, qui demeuroit à Châlons. Je ne pus entendre prononcer ſans émotion le nom d'une ville qui renfermoit tout ce que j'avois de cher au monde, & il me vint dans l'eſprit que je pouvois ſans crime demander des nouvelles de Mr. de Batteville. Cette petite ſatisfaction, que je regardois comme innocente & permiſe, je ne me l'accordois point ſans remords, & une voix ſecrette ſembloit m'avertir que cette premiere foibleſſe en entraîneroit de plus dangereuſes : je ſurmontai ce preſſentiment, & je demandai au Chirurgien

s'il connoiſſoit le Baron. C'étoit un de mes protecteurs, & l'une de mes meilleures pratiques, me dit-il : il eſt le plus riche de la Province, & il mériteroit de l'être davantage, tant il fait un bon uſage de ſon bien. Son Epouſe eſt la perle du pays ; & il ne s'eſt jamais vu un mariage ſi aſſorti. Je ne vous répéterai point les éloges que cet homme continua de faire de toute cette Famille. Il paſſa le reſte de la ſoirée à me raconter mille traits de leur charité : vous penſez bien que je ne fus pas tenté de l'interrompre, & qu'il eût pu employer toute la nuit dans cet entretien ſans m'ennuyer. Lorſque je fus ſeul je tombai dans une rêverie ſi profonde, que je reſtai longtemps dans mon fauteuil ſans penſer à me mettre au lit, & que j'y aurois paſſé toute la nuit, ſi ma Garde ne m'avoit averti à pluſieurs repriſes qu'il étoit minuit ſonnée. Je me deshabillai machinalement ; il ne me fut plus poſſible de fermer l'œil le reſte de la nuit. M'étant aſſoupi ſur les huit heures du matin, Julie, (car je ne pouvois plus me réſoudre à l'appeller la Baronne;) Julie, dis-je, ſe peignit à mon imagination avec tous ſes charmes, & je

me trouvai cruel à moi-même de m'être refuſé juſqu'à ce moment le plaiſir de la revoir du moins encore une fois. Cette penſée ſe fortifia à mon reveil avec tant de force, que je ne penſai pas même à y réſiſter; & pendant cinq jours que je reſtai encore à Châlons, il me fut impoſſible de m'occuper d'autre choſe. C'eſt ainſi que par une négligence imperceptible, je perdis le fruit de douze ans de combats; je dirois preſque de victoires, ſi je n'euſſe reconnu que l'ennemi que je croyois détruit, n'étoit qu'abbattu. Arrivé à Rheims, je cherchai une maiſon voiſine de celle du Baron, & par un hazard, dont je me félicitai alors, j'en trouvai une, dont une fenêtre donnoit ſur ſon jardin: ce fut dans cette chambre que j'établis mon domicile: & comme je voulois tout voir ſans être vu, je la fis griller d'une maniere convenable à mes deſſeins. J'y attendois avec une impatience mortelle le moment d'appercevoir Julie; il vint enfin: & quoique je ne viſſe point ſon viſage, parce qu'elle avoit un chapeau de paille à cauſe du ſoleil; je reconnus aiſément cette taille majeſtueuſe, cette démarche aiſée; j'entendis même le ſon de ſa voix: &

toutes ces choſes firent une telle impreſſion ſur moi, qu'oubliant les beſoins de la nature, je reſtai ſept heures à cette fenêtre après qu'elle fut rentrée dans la maiſon : je ne pouvois détourner les yeux des places qu'elle avoit foulées en marchant ; le banc ſur lequel elle s'étoit aſſiſe, me paroiſſoit un trône rayonnant de lumiere, & elle n'avoit pas fait un mouvement qui ne fût préſent à mon imagination. Que vous dirai-je, Madame ? je paſſai ſix mois dans cette eſpéce d'yvreſſe, ſans que les remords dont je fus déchiré au commencement, puſſent diſſiper le charme qui me retenoit en ce lieu : je ne m'en écartois que pour me trouver au caffé dans les heures où je pouvois y rencontrer M. le Baron. Ma folle paſſion ne m'avoit point aveuglé ſur le mérite de mon heureux rival ; je le trouvois digne de Julie : & puiſqu'elle n'avoit pu être à moi, je me félicitois qu'elle fût devenue le partage du plus honnête homme du monde : vous aurez peine à comprendre ce que je vais vous dire, c'eſt qu'inſenſiblement l'amitié que je pris pour Mr. de Batteville, fit une ſorte de diverſion à l'amour

que j'avois pour ſon Epouſe, & qu'ils me devinrent également chers. L'attachement que je me ſentois pour l'Epoux, me raſſuroit ſur mes ſentiments pour l'Epouſe; je me répétois vingt fois le jour, qu'il ne pouvoit y avoir ni danger ni crime dans un amour aſſez réglé pour me laiſſer la liberté d'aimer mon rival. Inſenſé que j'étois! le beſoin que j'avois de me le répéter, eût dû m'apprendre qu'un jugement plus juſte exiſtoit au fond de mon cœur, & que pour être exempt de toutes les penſées qui euſſent pu bleſſer la vertu, je n'en étois pas moins coupable aux yeux de Dieu, puiſque je m'étois fait une idole à laquelle je prodiguois tous mes mouvements. Vous m'avez dit que Madame la Baronne vous avoit inſtruite de l'impreſſion que fit ſur moi la vûe de ſa petite Julie; celle qui parut à l'extérieur, ne fut qu'une foible image de celle que je reſſentis dans mon ame: je renonce à vous l'exprimer, par la ſeule impuiſſance de vous en faire comprendre la plus petite partie. Mon aveuglement croiſſoit chaque jour, je courois à ma perte, & il falloit un effort que je n'étois plus capable de faire, pour me tirer de l'aſſoupiſſement

mortel dans lequel je paſſois ma vie; Dieu m'arracha, comme malgré moi, à cet état d'yvreſſe; & cela, dans le tems où je n'épargnois rien pour l'éloigner de ma penſée & de mon cœur, parce que l'idée de ſa préſence empoiſonnoit le faux bonheur que je m'efforçois de goûter. Dans une de ces belles journées de printemps, où l'air eſt ſi tempéré, qu'on peut s'y expoſer ſans crainte, Julie voulut en goûter la douceur, & accompagnée de ſa Fille & de deux de ſes amies, elle s'aſſit dans ſon jardin & y paſſa toute l'après-dînée, préciſément vis-à-vis de ma fenêtre; pas un de ſes mouvements ne m'échappoit, & jamais, à ce qu'il me ſembloit, la fortune ne m'avoit été ſi favorable; & quoique je l'euſſe vûe cinq heures de ſuite, je crus qu'elle n'y avoit été qu'un moment, lorſqu'elle ſe retira. Abîmé dans les différentes penſées que ſa préſence excitoit dans mon ame, la nuit vint ſans que j'y fiſſe aucune attention, & je reſtai dans la même attitude malgré les ténébres. Tout à coup je fus tiré de cet état, par la vûe d'un tourbillon de fumée mêlé de flammes qui ſortoit de la maiſon qui renfermoit mon tréſor. Je courus

ou plutôt je volai dans la rue, en criant si fort que j'éveillai bientôt tout le quartier; des Artisans qui quittoient le travail, m'aiderent à enfoncer la porte du Baron, où je frappois de toutes mes forces; je m'informe de ceux qui connoissoient la distribution des appartements, où étoit celui de Julie, & avec leur secours j'en brisai la porte. Julie me reconnut sans doute, mais toute occupée du danger de sa fille, elle se seroit précipitée dans les flammes pour la secourir, si ceux qui m'accompagnoient & entre les mains desquels je l'avois remise, ne l'eussent retenue: je vis disparoître une femme de chambre qui avoit voulu sortir de la chambre de la Petite, d'où je conclus que le plancher étoit déjà enfoncé: le danger d'éprouver un pareil sort, ne put m'arrêter; je bravai les flammes, & fus assez heureux pour arriver à la chambre de cet Enfant aux dépens de mes cheveux & d'un grand nombre de brûlures que je ne sentis pas pour lors. Vous savez le reste, Madame; je sortis de Rheims aussi-tôt que je sçus la Baronne hors de danger, & je me retirai à Pont-à-Vere, pour prendre le Coche de Paris, c'est-à-dire, une

Voiture d'eau. Il ne me fut pas poſſible d'aller plus loin que Compiegne ; mes brûlures, que j'avois négligées, s'envénimerent, & je reſtai huit jours avec une groſſe fiévre. Le danger où j'étois, ne fut pas capable de me réveiller du ſommeil de mort dans lequel j'étois plongé, & moi, qui à Marſeille, avois frémi, dans la crainte de paroître au Tribunal de Jeſus-Chriſt avec la conſcience chargée d'un mouvement de cupidité auſſi-tôt déteſté que conçu ; moi, dis-je, qui depuis plus de ſix mois vivois dans un attachement criminel, je voyois ſans crainte approcher le moment de ma deſtruction, tant le propre du péché eſt d'obſcurcir les lumieres de l'eſprit & d'endurcir le cœur qui s'eſt laiſſé dépraver. Je demeurai dans cet endurciſſement juſqu'au moment où je rencontrai un des domeſtiques de M. le Baron de Batteville : ce qu'il m'apprit de ſon Epouſe, me terraſſa comme un coup de foudre ; à peine eus-je quitté ce garçon, que je courus aux Carmes déchauſſés, & m'étant retiré dans un endroit obſcur, je me fis les plus vifs reproches. Ce n'eſt donc point aſſez, me diſois-je à moi-même, d'avoir entierement aban-

donné le ſoin de mon ſalut ; falloit-il encore entraîner avec moi dans l'abîme la plus vertueuſe de toutes les femmes ? Quoi ! Julie perdue par ma faute, me reprochera ſa ruine pendant toute une éternité ! Quoi ! pour n'avoir pu nous arracher au plaiſir funeſte de nous aimer pendant quelques années, nous nous haïrons pendant les ſiécles qui n'auront point de fin ! Cette horrible, mais ſalutaire penſée, fit une telle révolution dans mes ſentiments, que je me trouvai comme métamorphoſé en un nouvel homme, & lorſque je voulus chercher mon amour au fond de mon cœur, pour le détruire, je n'y trouvai plus que le vif regret de m'y être abandonné. Dieu qui venoit d'opérer ce miracle, me ſoutint dans cette heureuſe ſituation ; je me trouvois dans l'état d'un captif qu'on auroit déchargé de peſantes chaînes ; & ma reconnoiſſance pour mon Libérateur, fut ſi vive, que j'aurois, ce me ſemble, donné ma vie pour la lui prouver. Ce fut le lendemain de cet heureux jour, que j'écrivis à Madame la Baronne : je fis en même-temps un ſacrifice qui m'eût coûté infiniment, ſi le deſir de réparer mes fautes ne m'eût

qui ſait paſſer au travers des flammes, pourroit fort bien paſſer par la fenêtre ou percer une muraille. En vérité, dit l'Eccléſiaſtique, qui ſe nommoit Mr. Mere, vous faites un éloge magnifique de Monſieur, je loue ſa prudente ſageſſe; il eſt certains dangers qu'on ne peut éviter qu'en fuyant, & contre leſquels la ſécurité ſeroit dangereuſe. La crainte doit avoir des bornes, reprit la Conductrice de Julie, & je ſuis preſque sûre que M. le Chevalier ſait à quoi s'en tenir ſur cet article : quoiqu'il en ſoit, il faut qu'il s'arme de courage, pour affronter le danger s'il y en a, car je ſeconderai les efforts de Mademoiſelle, pour empêcher qu'il ne nous échappe, & s'il veut éviter les fers qu'on lui prépare, il faut qu'il s'enchaîne lui-même en nous donnant ſa parole d'honneur de ne point fuir ſes amis : j'ai quelque droit à ce titre, me dit-elle en s'approchant de mon oreille ; je dois une réponſe à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je ſuis charmée de trouver l'occaſion de payer cette dette. Ces paroles qui me firent comprendre que c'étoit à cette Dame que j'avois adreſſé la Lettre que j'avois écrite à Mad. de Batteville, me

jetterent dans une confuſion inexprimable : l'air myſtérieux avec lequel elle venoit de me parler, m'annonçoit qu'elle étoit inſtruite de ma foibleſſe, & j'allois lui bégayer une réponſe, lorſque M. Mere qui comprit à mon embarras, qu'il étoit queſtion de quelque choſe de particulier entre cette Dame & moi, tira Julie auprès d'une fenêtre, ſous prétexte de lui faire remarquer quelques Dames qui arrivoient avec un train fort leſte, & me procura un tête à tête qui me fit frémir : j'ai peut-être commis une imprudence, me dit cette Dame, mais j'ai voulu vous offrir une raiſon de ne pas quitter les Eaux, en vous faiſant voir que vous y trouveriez une perſonne aſſez inſtruite de votre conduite, pour avoir conçu de vous la plus haute idée, avec un deſir ardent de vous connoître plus particulierement, & de vous être utile, ſi cela étoit en ſon pouvoir. Ah ! Madame, lui dis-je ; ſi Madame de Batteville vous a confié ma Lettre, pouvez-vous ne pas approuver une fuite que la crainte de ma foibleſſe me rend néceſſaire ? Non-ſeulement je ne l'approuve pas, me dit cette Dame, mais j'ai même dans l'eſprit, que la Providence

vous a conduit à Forges pour aſſurer votre guériſon. J'en accepte l'augure, répondis-je ; & je ne pus dire que cela. Julie ſe rapprocha de nous d'un air inquiet, & demanda à ſa Compagne, ſi elle avoit reçu mes ſerments & ſi on pouvoit s'y fier : Je me fais ſa caution, répondit-elle ; un Cavalier n'a point de priſon plus sûre que celle que lui donne ſa parole, & vous pouvez compter ſur la ſienne. Après cela la converſation devint générale juſqu'au moment où ces Dames ſe retirerent dans leur chambre pour ſe repoſer & changer d'habits. Lorſque je fus ſeul avec M. Mere, il me regarda d'un air malin, & me dit : Ah, pauvre Chevalier ! car enfin, on vous a donné ce titre, je vous vois bien embarraſſé ; vous allez avoir beſoin d'un confident, je le prévois, & grace à l'occaſion, je vais devenir le vôtre. Pour juſtifier, Madame, la confiance que j'eus à ce moment pour M. Mere, j'aurois beſoin de vous faire ſon portrait ; mais ce récit n'a été déjà que trop long ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir qu'il étoit le Directeur de Mgr. l'Evêque de Marſeille. La conduite de ce digne Prélat, fait un éloge complet de celui qui le dirigeoit ; &

comme j'avois beſoin de conſeil dans une occaſion ſi délicate, je fus charmé de pouvoir me conduire par ceux d'un homme que j'eſtimois infiniment : je lui racontai donc ſommairement tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'à ce jour, & je le conjurai de vouloir décider le parti que je devois prendre. Votre amour pour Madame de Batteville ne ſubſiſte plus, me dit-il ; cependant je loue vos craintes à cet égard ; on ne peut trop ſe défier d'un ennemi ſi dangereux, & ſi c'étoit cette Dame qui fût arrivée, je vous aiderois ſur l'heure à monter à cheval. Mais je ne vois pas pourquoi vous fuiriez la fille ; elle eſt libre auſſi-bien que vous ; ſon Pere vous l'a deſtinée ; & je dis avec Mad. de Launai, (c'étoit le nom de celle qui étoit avec Julie,) que vous pouvez aſſurer votre guériſon à Forges, en tranſportant à la Fille tous les ſentiments que vous avez eu pour la Mere : je me trompe beaucoup, ou la petite perſonne n'aura pas beſoin d'une obéiſſance héroïque pour ſe conformer aux intentions de ſon Pere. Mais, répondis-je à M. Mere, un tel mariage me mettroit dans l'occaſion de revoir la Baronne, & après la trahiſon que m'a

fait mon cœur il y a ſix mois, puis-je eſpérer que la victoire que j'ai remportée ſur ma paſſion, ſoit aſſez complette pour n'avoir point à craindre une rechute, ſi je m'expoſe au danger ? D'ailleurs, en ſuppoſant de ma part une guériſon abſolue, ſuis-je sûr que cette femme infortunée m'ait abſolument banni de ſon cœur ? M. le Baron, qui veut récompenſer, par la main de ſa fille, un ſervice que tout autre que moi lui eût rendu en pareille occaſion, ignore qui je ſuis, & j'augure aſſez bien de l'attachement qu'il a pour ſon Epouſe, pour penſer qu'il ne voudroit pas déchirer ſon cœur par un tel mariage. Le Baron vous doit de la reconnoiſſance pour l'exceſſive complaiſance que vous lui ſuppoſez, me répondit M. Mere ; je ne ſais ſi ſon Epouſe vous en auroit la même obligation ; telle que vous me l'avez dépeinte, je croirois lui faire une injure ſi je pouvois la ſoupçonner d'avoir conſervé pour vous des ſentiments qui bleſſeroient ſa vertu. Pouviez-vous penſer que comptant ſur la diſproportion des âges, elle attendît la mort de ſon Epoux pour... Ah ! m'en préſerve le Ciel, m'écriai-je en l'interrompant, ce ſouhait injuſte, je ne l'ai jamais formé

formé moi-même dans le temps où ma paſſion m'avoit le plus aveuglé ; je donnerois ma vie pour prolonger les jours du Baron, & dans l'horreur que je ſens des fautes que mon amour m'a fait commettre, j'oſe promettre à Dieu en votre préſence, que je refuſerois la main de ſa veuve ſi la mort la mettoit en état de me l'offrir. J'approuve votre délicateſſe, me dit M. Mere, & pour vous mettre hors d'état de violer l'eſpece de vœu que vous venez de prononcer, mon avis eſt que vous mettiez une barriere inſurmontable entre vous & la Baronne, en épouſant Mlle. Julie ; mais, ajoûta-t-il, nous avons du temps pour prendre nos réſolutions, ces Dames ſont ici pour ſix ſemaines ; & puiſque Madame de Launai a la confiance de Madame de Batteville, elle doit être conſultée ſur le parti qu'il faudra prendre. Notre converſation fut continuée ſur le même ſujet, & M. Mere me fit remarquer combien la Providence s'étoit déclarée contre mon mariage, par les étranges obſtacles qui l'avoient traverſé. Tout ſemble concourir au contraire, ajoûta-t-il, à votre union avec ſa fille, les divers événements qui ont précédé, paroiſſent avoir été ordonnés pour le

faire réüſſir, & je regarde votre rencontre à Forges comme un coup du Ciel, qui a voulu vous réunir malgré les efforts que vous avez faits pour vous éloigner d'elle.

Je ne répondis rien à ce diſcours, je n'étois pas aſſez d'accord avec moi-même pour pouvoir démêler la nature de mes ſentiments pour la mere & pour la fille, & le moment étoit peu propre à ſonder mon cœur. M. Mere fit demander à ces Dames la permiſſion de leur rendre nos devoirs dans leur chambre auſſi-tôt qu'elles ſeroient viſibles, & nous fumes introduits ſur le champ. Je trouvai Julie dans un négligé très-bien entendu, & comme je la connoiſſois peu, je n'en fus pas ſurpris, cela étoit tout naturel à une fille de ſon âge; mais Madame de Launai, qui lui en fit la guerre, nous apprit qu'elle pouſſoit le mépris de l'ajuſtement juſqu'à un excès blâmable, & en nous aſſurant qu'elle n'avoit jamais employé tant de temps & de ſoins à ſa toilette, elle en conclut qu'aſſurément elle avoit deſſein de faire des conquêtes à Forges; j'ai bien peur, ajoûta-t-elle en ſouriant, que vous ne ſoyez l'objet de ſes malignes intentions; je la connois vindicative, elle eſt pi-

quée de la promptitude avec laquelle vous l'avez fuïe, & elle veut ſans doute vous empêcher de réïtérer la même faute. Amuſez-vous à mes dépens, répondit Julie, j'y conſens, & j'avoue que j'ai un peu haï le Chevalier de s'être dérobé à notre reconnoiſſance; outre les motifs de gratitude qui m'étoient particuliers, la douleur que ſon départ cauſa à mes parents a dû m'être ſenſible, & l'on pourroit me ſuppoſer le déſir de la vengeance; cependant, comme celles de cette nature ſont dangereuſes pour les perſonnes qui ſe les permettent, je ſacrifie volontiers la mienne, & ne veux inſpirer au Chevalier qu'une amitié qu'il ne peut nous refuſer ſans injuſtice, & que mon pere & ma mere méritent à tant de titres, qu'il ne pourra les en priver, s'il veut ſe rapprocher de nous. Je ne répondis à ce diſcours que par une profonde révérence, & Julie dut me trouver bien différent de ce que ſon pere m'avoit annoncé; car en vérité j'avois la contenance d'un ſtupide animal. Je brûlai d'impatience d'entretenir Madame de Launai, elle m'évita, & j'ai ſçu depuis que prenant mon embarras pour un commencement d'amour, elle étoit convenue

avec M. Mere, d'attendre que le ſentiment qu'elle me ſuppoſoit eût fait plus de progrès, avant de me mettre dans le cas de m'expliquer. Elle ſuppoſoit ſans doute que je ſerois en état de lui apprendre ce qui ſe paſſoit dans mon ame; j'y aurois été bien embarraſſé: c'étoit un mêlange de ſentiments ſi bien confondus pour la mere & la fille, que je ne pouvois les apprécier; je crois pourtant que la balance penchoit déja en faveur de Julie, & que la honte d'une inconſtance m'empêchoit d'en convenir avec moi-même. Cette aimable enfant, peu en garde contre une paſſion qu'elle ne connoiſſoit pas encore, s'y livroit avec d'autant plus de confiance, qu'elle croyoit n'avoir que de l'amitié & de la reconnoiſſance, & que Madame de Launai applaudiſſoit à ſes ſentiments; je voyois par conſéquent tous les progrès que je faiſois dans ſon cœur, & peut-être étois-je déja ſenſible lorſque je ne me croyois que touché d'un ſentiment de gratitude. Quand Madame de Launai crut nos cœurs en état de ne pouvoir ſe dédire, elle leva le bandeau qu'elle avoit laiſſé ſur les yeux de Mlle. de Batteville, & lui fit comprendre que ſa prétendue amitié

pour moi étoit un amour réel : J'en aurois arrêté les progrès, lui dit-elle, ſi je n'euſſe appris du Baron & de ſon Epouſe que le plus cher de leurs déſirs eſt de vous voir l'Epouſe de votre libérateur. Julie ignoroit l'art de feindre : Si les ſentiments que vous me connoiſſez pour le Chevalier, lui dit-elle, ſont de l'amour, il n'en faut point reculer la date juſqu'à mon arrivée à Forges ; depuis le moment où mon pere le peignit à mes yeux, j'ai toujours ſenti pour lui tout ce que j'éprouve à préſent. L'approbation de mes parents ne peut cependant me raſſurer ſur les ſuites d'un amour qui s'eſt emparé de moi ſans que j'aye pu le prévoir, ou m'en défendre. Le Chevalier ne partage point ma tendreſſe ; ſa fuite eſt un sûr garant de ſon indifférence. J'y ajoûte ſa conduite depuis que nous ſommes à Forges ; il m'a mille fois promis ſon amitié, & par la comparaiſon que je faiſois de ſa maniere de s'exprimer avec ma façon de ſentir, je trouvois qu'il ne me donnoit qu'une amitié froide, languiſſante, & dont je ne pouvois être ſatisfaite. Il ne m'aime point, j'en ſuis sûre, & dans ce cas, que peut me ſervir l'aveu des perſonnes dont je dépends ? Ma chere,

lui répondit Madame de Launai, loin d'attribuer à l'indifférence la fuite & la froideur du Chevalier, croyez qu'elles ſont un effet de ſa prudence & de ſa probité. Il aime, je n'en puis douter ; la médiocrité de ſa fortune & vos grands biens, lui ont fait prendre le ſeul parti qui convenoit à ſon repos; il a cherché à éteindre par l'abſence une paſſion qu'il ne croyoit propre qu'à faire ſon tourment ; & malgré la facilité qu'il a eu depuis que nous ſommes à Forges, pour vous déclarer ſon amour, ſa probité lui a fait une loi de le réprimer, puiſqu'il n'a garde d'imaginer que vous lui ſoyez deſtinée. Je veux, ſans lui découvrir vos ſentiments, l'inſtruire de ceux de M. votre pere, & vous devez être sûre que vous le verrez bientôt à vos pieds. Julie eut quelque peine à conſentir à cette propoſition ; néanmoins comme elle ſavoit combien ſa mere avoit de déférence pour Madame de Launai, elle s'abandonna à ſa conduite. Le ſoir même cette Dame me dit à ſouper qu'elle ſe ſentoit un peu d'émotion qui l'empêcheroit de prendre les eaux le lendemain, & qu'elle comptoit ſur ma compagnie, pendant que tout le monde iroit à la Fontaine. Elle

pouvoit me faire cette priere ſans indiſcrétion, puiſque j'avois fini mes eaux depuis deux jours. Je me trouvai ponctuellement au rendez-vous lorſqu'elle fut ſeule, & après quelques propos indifférents, elle m'avoua que Madame de Batteville lui avoit remis ma lettre ſans vouloir en faire la lecture; mais qu'après l'avoir lue elle-même, elle l'avoit trouvée ſi pleine de religion & de raiſon, qu'elle avoit jugé à propos de la lui communiquer, & qu'elle avoit produit tout l'effet que j'en avois eſpéré. Etrange perverſité du cœur humain! J'aurois, ce me ſemble, donné ma vie pour retrouver dans la Baronne cette femme forte & chrétienne que j'avois aimé dans ma Julie, & cependant je ne pus apprendre ſans émotion qu'elle étoit parvenue à m'effacer de ſon cœur. Le ſentiment du mien s'étoit peint ſur mon viſage. Eh quoi! Monſieur, me dit Madame de Launai, démentiriez-vous la haute opinion que j'ai conçue de vous? Voudriez-vous... Non, Madame, je ne veux rien, lui dis-je en l'interrompant. Mais pardonnez à un homme foible un mouvement involontaire que ſa raiſon & ſa volonté déſavoue. Hélas! cent fois vaincu & cent

fois vainqueur dans le pénible combat que j'ai entrepris, il me reſte malgré moi de profondes cicatrices, que le temps ſeul & une puiſſante grace peuvent conſolider tout-à-fait. Alors cette Dame me dit qu'elle vouloit me donner un moyen prompt de ſurmonter un reſte de paſſion, & de me préſerver d'une rechute : Madame de Batteville, me dit-elle, a eu pour détruire l'amour qui s'étoit réveillé dans ſon cœur, le ſecours d'un devoir auſtere; procurez-vous le même moyen; & ſans me donner le temps de lui répondre, elle m'apprit, ou crut m'apprendre le déſir qu'avoit le Baron de me donner ſa fille, & la bienveillance que la charmante Julie avoit pour moi. Elle alloit ſans doute m'encourager à profiter de la bonne volonté de l'un & de l'autre, lorſque nous fumes interrompus par une viſite, & elle n'eut que le temps de me dire que nous acheverions cette converſation à la promenade du ſoir. Effectivement elle vint à bout de me perſuader qu'un reſte de paſſion pour la mere, (ſuppoſé qu'elle exiſtât encore,) céderoit à une tendreſſe légitime pour la fille; & je lui promis de me prêter de bonne foi à un remède qui certainement

ment n'avoit rien de fort pénible. Dès le lendemain elle feignit de vouloir conſulter M. Mere ſur quelques difficultés, & étant paſſée dans ſa chambre, elle me pria de tenir compagnie à Julie dans une ſalle du jardin qui ne fermoit pas, & qu'on voyoit à découvert de pluſieurs endroits de la maiſon. J'eus quelques embarras à entamer une converſation qui devenoit pour moi un engagement; Julie de ſon côté paroiſſoit rêver profondément, ainſi nous gardâmes le ſilence pendant quelques minutes. Je le rompis enfin; mais lorſque je voulus parler du bonheur ineſpéré que me promettoit M. le Baron, Julie m'interrompit en me diſant: épargnez-vous le ſoin de feindre avec moi, Monſieur; loin de regarder notre union comme un bonheur, je ſais que le conſentement que vous y donneriez ſeroit pour vous un ſupplice; comme je ſais tous vos ſecrets, apprenez les miens. Je vous aime, Monſieur; formée d'un ſang deſtiné à vous trouver aimable, je n'ai pu me défendre d'un amour que mon âge ne pouvoit permettre de prévoir même. Mon dépit m'eût ſans doute éclairée ſur la nature de mes ſentiments ſi j'avois été plus inſtruite; j'ai cru que

vous me haïſſiez, que vous me mépriſiez; cette erreur a cauſé ma maladie par les tourments qu'elle m'a fait ſouffrir. Témoin de la converſation que vous eûtes hier avec Madame de Launai, j'ai appris à connoître ma rivale; je reſpecte ſon image dans votre cœur; après avoir aimé ma mere, je n'ai pas la préſomption de me croire capable de vous la faire oublier. Le parti que vous avez pris de la fuir après l'avoir évitée avec tant de ſoin, m'annonce votre vertu en même-temps que votre paſſion; je la juſtifie, & je ſuis perſuadée que mon pere ne pourroit vous en faire un crime. Je ſçaurai, comme vous, régler mes ſentiments ſans les détruire; après l'aveu que je vous ai fait, vous ſentez que je ne dois jamais vous revoir: partez, Monſieur, & puiſqu'il eſt décidé que vous ne m'aimerez jamais, je vais travailler au moins à mériter votre eſtime; je renonce au mariage; & ſi par le plus grand des malheurs qui puiſſe m'arriver, je me trouve jamais dans l'occaſion de vous ſervir, vous apprendrez par mes actions que je regarde votre bonheur comme la ſeule félicité que je ſois capable de ſentir. J'étois demeuré immobile pendant ce diſcours;

je me rappellois que Julie n'ayant entendu que la moitié de notre converſation, parce que nous l'avions repriſe à la promenade, ne pouvoit être inſtruite de la victoire que ſa mere avoit remportée ſur ſon propre cœur, & de celles qu'elle achevoit de remporter ſur moi : ouï, Madame, un tel héroïſme de ſentiments me ſubjugua, & ſi je n'avois été expoſé aux regards, je me ſerois jetté à ſes pieds par un mouvement produit par le reſpect encore plus que par l'amour. Je voulus l'inſtruire du changement que la vertu avoit fait chez ſa mere, elle refuſa abſolument de m'écouter, & me dit : Employons mieux ces moments : j'ai compris par votre diſcours que des événements fort extraordinaires vous avoient ſéparé de ma mere au moment où vous étiez prêt à l'épouſer, daignez m'en inſtruire. J'eus beau vouloir me défendre d'entreprendre un ſi long récit, elle m'en pria avec tant d'inſtance, que je ne pus lui refuſer cette ſatisfaction. J'abrégeai autant qu'il me fut poſſible, & j'étois parvenu au temps où j'arrivois à Marſeille au ſortir de ma priſon d'Eſpagne, lorſque nous vîmes entrer dans le jardin Madame de Launai, ſuivie de la femme

de chambre de la Baronne ; elles venoient à nous d'un pas précipité, & je remarquai à la pâleur qui couvroit le viſage de Julie, que l'arrivée de cette femme ſembloit lui préſager quelque malheur. Son amie s'efforçant de prendre un viſage ſerein, lui dit : Ne vous effrayez point, ma chere Julie, vous n'en avez aucun ſujet ; M. votre pere n'a pu ſupporter l'ennui de votre abſence, & comme on craint que la peine qu'elle lui cauſe n'augmente ſon mal, la Baronne me charge de vous faire partir ſur le champ, ſi je ne puis vous ramener moi-même. Ah ! mon pere ne vit plus, dit Julie. Et après cette courte exclamation elle s'évanouit, pendant que le Médecin s'occupoit, Madame de Launai s'approcha de moi & me dit : la pauvre enfant trouvera ſon pere mort, je ſuis obligée de partir avec elle ſans avoir pris des meſures pour votre bonheur commun, voilà mon adreſſe à Paris, où je ſerai forcée de reſter quelques jours ; j'eſpere vous y voir, Monſieur, & vous retrouver tel que je vous laiſſe. Elle n'en dit pas davantage : Julie avoit repris ſes ſens, & elle s'efforçoit de lui perſuader que ſon pere, quoiqu'un peu plus

mal, n'étoit pas dans un grand danger : la diligence avec laquelle on la fit partir lui prouvoit le contraire ; elles monterent en chaiſe auſſi-tôt qu'elle fut remiſe ; & je n'eus pas la force de prendre congé d'elles. Je ſuivi leur voiture des yeux, & lorſque je l'eus perdue de vue, je me jettai dans un fauteuil avec un accablement ſi grand que j'excitai la pitié de M. Mere. Ce n'étoit pas ſeulement le départ de Julie & le chagrin qu'alloit avoir ſa mere, qui me ſerroit le cœur, c'étoit la perte du Baron, que je ſentois plus vivement que tout le reſte. Cet homme eſtimable occupoit la troiſieme place dans mon cœur, & ſi je l'avois chéri lorſqu'il étoit mon rival, combien mon affection étoit-elle plus grande depuis le moment où j'avois enviſagé qu'il pourroit devenir mon pere. M. Mere avoit craint que cet accident ne reveillât mon amour pour la Baronne, en faiſant diſparoître ce qu'il y avoit d'illicite dans mon attachement pour elle : pluſieurs raiſons, & ſur tout l'intérêt de Julie, lui faiſoient ſouhaiter que mes derniers ſentiments puſſent l'emporter ſur les premiers : il eut tout lieu d'être ſatisfait à cet égard, & lorſ-

que j'appréhendois moi-même un fâcheux retour, je fus surpris de ne retrouver dans mon cœur pour Madame de Batteville qu'une amitié tendre, & un attachement respectueux. Je ne sais, Madame, quelle idée vous prendrez de moi après une telle inconstance ; mais je suis persuadé que si vous voulez réfléchir sur tout ce qui s'étoit passé, vous me jugerez avec quelque indulgence. J'avois toujours eu lieu de croire que je n'étois pas destiné à épouser le premier objet de mon amour : vous avez vu vous-même que Dieu avoit renversé tous les projets que j'avois fait à cet égard : d'ailleurs mon amour avoit été pour moi l'occasion de toutes mes fautes ; je m'étois accoutumé à le regarder comme un crime : l'horreur que m'avoit inspiré ma conduite à Rheims, les fautes & le malheur de la Baronne qu'elle avoit occasionné ; toutes ces considérations, dis-je, avoient anéanti ce qu'il y avoit de passion dans les sentiments que j'avois conservés pour la Baronne. Assuré par mon guide que je n'avois point de vocation pour l'état réligieux & ecclésiastique, je m'étois prêté aux vues qu'il avoit sur moi, & c'étoit de chercher à fixer

mon ſort par un mariage avantageux. En partant pour Forges j'étois déterminé à faire mes efforts pour m'attacher à la premiere perſonne qui poſſéderoit les qualités néceſſaires pour me rendre heureux, c'eſt-à-dire, que je ſouhaitois trouver l'occaſion d'une infidélité, ſuppoſé qu'on pût donner ce nom à une action commandée par le devoir. J'étois dans cette diſpoſition lorſque Julie s'offrit à mes yeux ; mon cœur qui cherchoit à ſe donner, pouvoit-il trouver une plus belle occaſion, & n'étois-je pas autoriſé à me livrer à ſon penchant & par les bontés du Baron, & par la tendreſſe de ſa fille qui ne m'avoit point échappée ? Mais quoique je n'euſſe point de remords de mon changement, j'en avois été ſi ſéverement puni par la délicateſſe de Julie, que je réſolus de reſpecter, & d'attendre du temps ou la guériſon de ma nouvelle paſſion, ou un changement avantageux pour moi dans l'eſprit de cette fille eſtimable. Je comptois beaucoup ſur le ſecours de Madame de Launai, pour prendre des réſolutions convenables ; je la trouvai morte en arrivant ; & j'en conclus que j'étois deſtiné à vivre malheureux toute ma vie, puiſque

les obſtacles ſe multiplioient quand il étoit queſtion de mon bonheur, & de ma fortune : je fermai les yeux ſur l'avenir & m'abandonnai à la conduite de Monſeigneur de Marſeille, qui ne voulut point que je m'éloignaſſe de Paris, & qui échoua dans tout ce qu'il entreprit pour mon avancement. Enfin il y a ſix mois, on lui promit pour moi une place avantageuſe, pourvû que je puſſe me mettre au fait des affaires : un de ſes amis me recommanda à M. votre Epoux, & j'obéis, quoiqu'avec une répugnance que toute ma raiſon n'a pu me faire ſurmonter ; je ſuis peu propre à devenir Publicain ; chaque jour m'en fournit la preuve ; il faut pour remplir cet emploi un cœur plus dur que le mien ; s'il n'étoit queſtion que de relâcher ſur mes intérêts pour ne pas accabler le miſérable, je crois que je trouverois de la douceur à penſer que j'ôterois à la ſociété, ſur-tout aux pauvres, un exacteur impitoyable ; mais il faut remplir ſes devoirs, & je ne puis me réſoudre à en choiſir un qui demanderoit une fermeté qui me paroîtroit barbare, & j'étois occupé hier au ſoir d'un projet de Lettre à Monſeigneur de Marſeille, pour lui repré-

TAYLOR INST. OXFORD

ſenter mon innaptitude, & le conjurer de me rendre la liberté de vivre pour moi. Mon revenu, quoique modique, fournit ſtrictement à mon néceſſaire, que me faut-il de plus ? Ce matin j'ai été fort ſurpris de recevoir une Lettre de Metz, & d'un caractere de femme ; elle eſt de Julie, elle m'apprend qu'elle s'eſt retirée dans un Couvent, & que le ſeul moyen de l'en faire ſortir eſt mon mariage avec ſa mere; elle a ſurpris vos lettres, c'eſt par-là qu'elle a découvert mon adreſſe, & bien d'autres choſes, dit-elle, qui ont précipité la réſolution qu'elle avoit priſe depuis la mort de ſon pere.

Voilà, ma Chere, le récit que M. des Eſſarts vient de me faire, & qui leve le voile qui rendoit impénétrable le cœur de votre généreuſe fille. Non, je ne crois pas qu'on puiſſe trouver un autre exemple d'un pareil héroïſme, & cela dans un âge ſi tendre. Oh ! qu'une telle fille méritoit bien une telle mere, & que vous aurez de ſatisfaction à lui payer le ſacrifice qu'elle vous a fait. Je ſuis dans une telle impatience de vous voir l'une & l'autre auſſi heureuſes que vous le méritez, que j'ai preſſé des Eſſarts de partir en poſte, & de vous porter

lui-même cette Lettre : je n'ai pu ſurmonter ſa délicateſſe, & il veut attendre vos ordres. Voilà donc les deſſeins de la Providence qui ſe manifeſtent à ſon égard ; tant de malheurs apparents devoient le conduire à un état heureux & tranquille ; je vous parle librement ſur ce ton, parce que votre derniere Lettre de Rheims m'a fait comprendre que vous êtiez décidée & à ne l'épouſer jamais, & à faire tous vos efforts pour lui donner le titre de votre fils. J'ai fait lire cette lettre à des Eſſarts pour lui montrer que ſon bonheur ne vous coûteroit pas un ſoupir, ſans quoi il n'auroit pu ſe réſoudre à en jouïr : il a de la peine à ſe perſuader que tout ceci ait quelque réalité, & s'eſt ſi bien identifié avec la mauvaiſe fortune, qu'il attend à chaque moment un obſtacle imprévu qui renverſera vos projets ; je ne doute pas qu'ils ne ſoient bientôt réaliſés, & en dépit du ſort, il s'ouvre pour moi une perſpective de conſolations qui me dédommagera un peu de ce que j'ai à ſouffrir perſonnellement. Vous ſentez bien que j'ai écrit cette longue Lettre à pluſieurs repriſes, & voici ce qui vient de m'arriver ce matin au moment que j'allois la fermer, & qui eſt trop

ſingulier pour ne pas vous l'écrire.

Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.

Ah ! M. Racine, vous raiſonnez tout de travers ; mon Titus n'eſt point amoureux, & il s'amuſe à être jaloux. L'aſſiduité de M. des Eſſarts auprès de moi a mis mon Epoux en cervelle, & il m'a dit fort gravement ce matin qu'une femme qui avoit ſoin de ſa réputation devoit éviter ſoigneuſement les tête à tête, avec un homme d'une figure auſſi aimable que la ſienne. Vous êtes accuſée de l'aimer, a-t-il ajoûté en me regardant fixement. J'étois de bonne humeur, ma Chere, l'heureux dénouement de toutes vos affaires m'avoit mis dans une ſituation propre à écouter, ſans me fâcher, ce digne Prédicateur de la fidélité conjugale. Au lieu donc de prendre l'air de dignité qu'il convenoit à une vertu calomniée, ſavez-vous ce que j'ai fait ? un grand éclat de rire. Car, je vous le répéte, le perſonnage de jaloux me paroiſſoit plaiſant dans un homme qui a eu dix maîtreſſes depuis ſix mois : mes ris l'ont déconcerté, & je crois qu'il penſoit à ſe mettre en colere, lorſque je lui ai dit, que je louois le diſcernement de

ceux qui lui avoient fait faire cette belle remarque, puiſqu'il n'y avoit qu'une ſeule perſonne dans le monde que j'aimaſſe mieux que M. des Eſſarts ; raſſurez-vous, ai-je ajoûté, ſans lui donner le temps de me répondre, vous connoiſſez celui qui l'emporte encore dans mon cœur, ſur cet amant qu'on me ſuppoſe. Dites-lui de ma part qu'il n'a rien à craindre d'un amour ſi opiniâtre ; je travaille à m'en guérir, & bientôt j'eſpere que je l'emporterai ſur lui pour l'indifférence. En attendant que vous puiſſiez vous réjouïr de ce prodige, je vais vous en offrir un autre. C'eſt ma bonne humeur au moment où je marie cet homme qui m'eſt ſi cher, & cela à la plus aimable fille que vous connoiſſiez ; & ce qu'il y a de plus héroïque dans mon action, c'eſt que ce mariage lui fait quitter Paris, & me prive de ſa préſence. Avouez que je ſuis une amante bien ſinguliere & bien commode : j'ai tant de hâte de l'éloigner d'ici, que s'il m'en croyoit il ſeroit le porteur de cette Lettre, & ne ſortiroit de Metz, où je l'envoye, que marié. Mais, ai-je ajoûté encore, c'eſt peut-être pour éviter vos tranſports jaloux que j'éloigne un amant ché-

ri : vous m'aimez avec un amour ſi vif, une ſi grande délicateſſe, & ſur-tout une telle conſtance. . . . Ne badinons point, m'a dit Mr. de Caſtelet, ſur la nature de mon attachement pour vous, peut-être. . . . Mais ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion à préſent : connoiſſez-vous quelqu'un à Metz ? pour moi je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu de jolie femme qui fût de cette ville : auſſi n'eſt-ce pas à une Auſtraſienne que je le marie, lui ai-je dit, mais à une bonne Champenoiſe, que vous connoiſſez, que vous eſtimez ; en un mot, à Mademoiſelle de Batteville. Seroit-il poſſible, me dit mon Epoux avec tranſport, il faut que je vous embraſſe pour cette bonne nouvelle : ce mariage eſt digne de la Baronne, & me ſurprend pourtant ; car enfin des Eſſarts quoiqu'il ſoit l'homme le plus digne de la petite Julie, eſt ſans fortune, & puis je ne crois pas qu'elle le connoiſſe. Je vous expliquerai toutes ces énigmes, lui ai-je dit ; à préſent laiſſez-moi fermer & finir ma Lettre, car il faut qu'elle parte ; & je ne voudrois pour rien au monde retarder le plaiſir que ſa réception doit cauſer à mon amie. Vous appellez cela une Lettre, a dit mon

Epoux, en jettant les yeux ſur les papiers qui étoient ſur ma table, & mais, c'eſt un volume : il y a encore une heure & demie avant le départ de la poſte, pourrois-je, ſans indiſcrétion, vous prier de me permettre de jetter les yeux ſur ce que vous voulez envoyer ? Chacun a ſes ſecrets, Monſieur, lui ai-je répondu ; vous venez d'entamer une matiere à laquelle je prenois quelque intérêt ; vous vous êtes interrompu ſur un *peut-être*, qui m'a donné de la curioſité : faiſons un troc, vous finirez votre phraſe, & vous lirez mes papiers. Voici ma réponſe, m'a dit mon Epoux, en m'embraſſant de très-bonne grace, mon action rend le ſens de ma phraſe rompue aſſez clair. Me pardonnerez-vous, Madame, d'avoir payé ce retour équivoque d'une partie de vos ſecrets, c'eſt-à-dire, de tout ce qui pouvoit ſe dire ſans vous compromettre. Mon Epoux a été ſi attendri de tout ce que le pauvre des Eſſarts a ſouffert, que trouvant la poſte trop lente, à raiſon des pauſes qu'elle fait en route, il a voulu avancer le bonheur que nous attendons pour vous de quelques heures, & fait partir un Exprès, qui, actuellement tout botté, tout épéronné, tout

à cheval, me crie : Madame, j'attends le pacquet ; en ſorte que je n'ai que le temps de le cacheter.

****

LETTRE

DE Mme. DE BATTEVILLE

A MADAME DU CASTELET.

MIlle actions de graces de votre diligence, ma Chere : votre Exprès a tellement couru, qu'il nous a procuré une nuit où nous n'avons pas fermé l'œil, & n'allez pas dire : c'étoit bien la peine de ſe tant preſſer pour produire ce bel effet ; notre inſomnie nous a paru mille fois préférable au ſommeil le plus tranquille. Mais je dois reprendre mon hiſtoire où je l'avois laiſſée.

Vous vous rappellez les conditions auxquelles ma fille avoit attaché ſa ſortie du Couvent : on me conſeilloit de tout promettre, quitte après ſa ſortie à donner des explications à ce que j'aurois promis ; je n'ai pu me réſoudre à ce déguiſement, & je me ſuis bornée à prier la maîtreſſe des Novices de

me ménager un entretien particulier avec ma Fille. Julie qui ſe défioit, dit-elle, de mon aſcendant ſur ſa volonté, a eu bien de la peine à y conſentir. J'ai rappellé tout mon courage pour cette entrevûe, & ayant gagné ſur moi de prendre un air tranquille: Levez-vous, ma Fille, lui ai-je dit, & apprenez mes dernieres réſolutions; mais perſuadez-vous bien qu'elles ſont inébranlables, que leur exécution va dépendre de votre réponſe, & que ſi elle n'eſt pas telle que j'ai lieu de l'eſpérer, vous me voyez pour la derniere fois. J'ignore ſi vous agiſſez en conſéquence de ce que vous auriez pu découvrir des malheurs de ma vie avant que j'euſſe épouſé votre Pere: quoiqu'il en ſoit, je vais vous l'apprendre. J'ai connu, j'ai aimé le Chevalier à l'âge où vous êtes. Ce ne fut que ſur le bruit de ſa mort que je me déterminai à donner la main à M. de Batteville, & cela, autant par eſtime pour ſa perſonne, que par reconnoiſſance de ſes bienfaits, & par ſoumiſſion aux ordres de ma Mere. Mon cœur ſuivit le don de ma foi, & juſqu'au moment où des Eſſarts, (car c'eſt le vrai nom du Chevalier,) juſqu'au moment, dis-je,

où

où il nous ſauva des flammes, je n'ai pas eu à combattre une ſeule penſée qui fût contraire à mon devoir. Je vous avouerai avec confuſion, que ſa vûe fut réveiller au fond de mon ame des ſentiments que je croyois abſolument éteints; mais mon égarement dura peu; une Lettre de des Eſſarts, dans laquelle il m'aſſuroit que Dieu lui avoit fait la grace de me bannir de ſon cœur; cette Lettre, dis-je, m'engagea à faire les plus grands efforts, & pour ôter toute reſſource à la tentation, je prononçai le vœu que je renouvelle en votre préſence, en conſacrant à Dieu ma viduité. Si après cette aſſurance, vous continuez dans l'obſtiné deſſein de vous faire Religieuſe ſans vocation, je gémirai ſur votre ſort, j'oublierai que j'ai une fille, & me regardant comme ſeule ſur la terre, j'irai me jetter aux Carmélites : ce n'eſt pas un deſſein que j'ai conçu dans un inſtant, au moment de la mort de votre Pere, je l'euſſe mis en exécution, ſi ma tendreſſe pour vous ne m'eût retenue. Le parti que vous prenez rompt mes liens, & me met en liberté de diſpoſer de moi. Demain à pareille heure, ſi vous n'êtes pas chez moi en diſpoſition de

m'obéïr aveuglément, je pars pour Paris, ſans que rien puiſſe m'arrêter. Je me levai en même-temps ſans vouloir écouter ſa réponſe, & quoiqu'elle me rappellât avec de grands cris, j'eus la barbare fermeté de la laiſſer, ſans même retourner la tête. Il m'en coûta cher, je me trouvai très-mal chez la Touriere, & craignant le même accident pour ma pauvre Julie, je fis avertir la Maîtreſſe des Novices de lui porter du ſecours. Elle la trouva immobile, & ſi profondément occupée de ce qu'elle venoit d'entendre, qu'elle ne s'apperçut pas même de ſon entrée dans le Parloir : enfin cette bonne fille parvint à la rappeller à elle-même, & lui ayant dit que j'étois encore dans la Maiſon, où une foibleſſe m'avoit retenue, Julie la conjura de demander pour elle à l'Abbeſſe la permiſſion de ſortir ſans délai, pour me montrer par la promptitude de ſon obéiſſance, le regret qu'elle avoit de tous les chagrins qu'elle m'avoit cauſés. Sa demande lui fut accordée ſur le champ, & je manquai expirer de joie en la voyant à mes genoux & dans mes bras. Il fallut me ſaigner chez cette Touriere, & j'y reſtai juſqu'à

midi, uniquement occupée à raſſurer cette chere Enfant, qui ne pouvoit ſe pardonner l'état où elle m'avoit miſe. On avoit fait avertir mon Couſin & ſon Epouſe qui étoient venus auſſi-tôt: nous ſommes rentrés tous enſemble à l'Auberge où nous avons paſſé une après-dînée délicieuſe. Mon premier ſoin a été de témoigner ma reconnoiſſance aux Religieuſes qui ont agi de très-bonne foi dans cette affaire, & qui ont ſécondé nos efforts pour engager ma Fille à ſe rendre à nos vœux: comme elles ne vivent que d'aumônes, je leur ai fait porter une proviſion de vin, de bled & d'huile pour une année, & j'ai commandé un ornement d'Autel, le plus riche qu'il m'a été poſſible d'imaginer. Nous n'avions pas reſté ſeules un moment, je n'avois pu me ménager l'occaſion d'engager Julie à m'ouvrir ſon cœur, je l'ai fait avant de me coucher, & elle m'a déclaré à peu près ce que vous me marquez dans votre Lettre: comme j'allois la preſſer en faveur de des Eſſarts, votre Courier eſt arrivé & a frappé à la porte de l'Auberge, comme un homme qui ne vouloit pas perdre le fruit de ſa diligence; elle a été telle, qu'il n'a

mis que quarante heures à venir ; encore aſſure-t-il qu'il s'eſt donné le temps de boire un coup de temps en temps pour reprendre vigueur. Nous l'avons envoyé ſouper & coucher, & nous avons paſſé la nuit à lire votre volume. Comme les Parents de ma Fille ſont de fort honnêtes gens, & que j'avois beſoin de les intéreſſer en faveur de des Eſſarts, je n'ai point balancé à leur communiquer la touchante rélation de ſes infortunes, ſans me permettre d'en retrancher un ſeul mot : cette lecture a produit l'effet que je m'en étois promis. La nobleſſe de des Eſſarts valoit la nôtre ; à la vérité il n'avoit point de bien, mais l'inclination de ma Fille, d'accord avec les dernieres volontés de ſon Pere, leur a paru une raiſon ſuffiſante pour paſſer par-deſſus l'inégalité, ou plutôt le manque de fortune, & ils ſe ſont chargés de faire agréer ce mariage aux autres Parents. Pendant que je plaidois avec vivacité la cauſe du mérite dépouillé, Julie cherchoit à lire dans mon ame, pour tâcher d'y découvrir s'il ne m'en coûtoit aucun effort : Je lui avois répété mille fois pendant la nuit que je n'avois aucune répugnance à la rendre

heureuſe ; ſa tendreſſe la rendoit craintive & incrédule, & à chaque fois que je l'aſſurois que je n'avois pas conſervé une étincelle d'amour pour ſon amant, elle me juroit que l'état de fille n'avoit rien qui l'effrayât, & qu'elle s'y fixeroit de bon cœur, ſi ſon union avec des Eſſarts pouvoit m'occaſionner un mouvement douloureux, ne dût-il ſubſiſter qu'une minute : elle ſe rendit enfin, & sûre de ma ſincérité, elle vit avec joie l'impatience de ſon couſin pour terminer cette affaire. Ce Gentilhomme ne pouvoit ſe diſſimuler que malgré tout ce qu'il pourroit dire pour faire valoir l'autorité paternelle, la plus grande partie de la Famille déſaprouveroit un mariage qui n'apporteroit point un titre brillant ; & après y avoir bien penſé, il me promit de prendre tout ſur lui, & de conclure ſans demander des avis qu'on étoit déterminé à ne pas ſuivre. Voici comment il vient d'arranger cette affaire. Il partira avec votre Courier qui ſera chargé d'une Lettre à des Eſſarts, par laquelle il l'invitera à ſe rendre à Rheims incognito pour le jour qu'il lui marquera : comme le Courier ira plus vîte que lui, il croit que des Eſſarts

aura le temps de lui envoyer ſon Baptiſtere & l'Extrait mortuaire de ſes Parents. Muni de ces pieces, de mon conſentement en bonne forme, & du Teſtament de feu mon Epoux, il s'adreſſera directement à Mgr. l'Archevêque de Rheims, dont il a l'honneur d'être connu, & en obtiendra la diſpenſe des Bans : nous arriverons le même jour que des Eſſarts, & au lieu de rentrer chez nous, nous deſcendrons de voiture à la porte de l'Egliſe, où le mariage ſera célébré ſur le champ. Cet arrangement m'a paru merveilleux ; il nous ſauvera le moment d'une premiere entrevue ; des Eſſarts ne paroîtra à mes yeux que revêtu du titre de mon Fils, qui écartera de nous toute contrainte, & le diſpenſera de toute apologie par rapport au paſſé ; non que je craigne un fâcheux retour ni pour lui ni pour moi ; mais l'idée qu'il a priſe de regarder ſon changement comme une infidélité dont il doit donner des excuſes & des raiſons, lui feroient avoir un air gêné, qui me mettroit moi-même dans un mal-aiſe que je veux éviter. Dites-lui bien, ma Chere, que j'ai pris de l'eau du fleuve Lethé, & que je l'invite à en boire plutôt deux

raſades qu'une : je ne le connois que depuis le moment où il parut à mes yeux pour arracher des flammes une Epouſe pour lui & une Fille pour moi. J'ai parfaitement oublié tout le reſte, & je l'exhorte à en faire autant ; je le lui commanderois même ſi je croyois avoir quelque autorité ſur un inconnu.

C'eſt dans ce moment, ma Chere, que j'ai pu apprécier au juſte les ſentiments que j'avois conſervé pour lui, & j'apperçois avec raviſſement que je n'ai point de réparation à faire aux Manes de mon Epoux ; mon cœur n'a aimé que lui dès l'inſtant où je lui ai donné ma main, & ce que je pris pour de l'amour lorſque je revis le Chevalier, étoit plutôt une crainte immodérée d'en avoir ; je vous parle avec la derniere ſincérité, & point du tout pour le mettre à ſon aiſe : il doit bien ſe mettre dans la tête que s'il falloit rougir d'une infidélité, (ce que je ne crois pas dans le cas où nous nous ſommes trouvés ;) que s'il falloit, dis-je, en avoir honte, ce ſeroit à moi d'en reſſentir, puiſque je ſuis sûre d'avoir précédé ſon inconſtance de plus de douze ans.

A propos d'infidélité, je prédis ſans

être prophête, que vous n'aurez pas long-temps à vous plaindre de celle de votre Epoux ; s'il lit cette Lettre, je le prie de me pardonner la comparaiſon qui va ſuivre. Je le regarde comme un de ces chevaux fougueux & indomptables qu'on eſt forcé de mettre à la charrue quand on veut les dompter ; ils n'y ont pas reſté long-temps ſans baiſſer l'oreille & ſans devenir capables de porter la contrainte du mords & de la bride. Votre Epoux s'eſt attaché lui-même à une charrue bien fatigante ; il a eu, dites-vous, vingt Maîtreſſes depuis ſix mois ; s'il en avoit eu quarante, cela ſeroit encore mieux, (humainement s'entend & le Chriſtianiſme à part.) Ouï, mon cher Monſieur, vos Maîtreſſes vous rameront ſans le vouloir au joug honnête que vous vous êtes impoſé par le mariage ; leurs caprices, le ſordide motif de leurs careſſes, leur emportement & mille autres défauts, vous feront connoître le prix du cœur d'une Epouſe vertueuſe, & je vous veux à ſes pieds, pour abjurer vos erreurs, avant l'année révolue. Je verrai ce miracle, je m'y attends, & ſi vous vous mocquez de ma prédiction, je

m'en vengerai en inſpirant à Madame du Caſtelet aſſez de courage pour vous faire langnir après votre pardon. Je ſais que vous rirez de cette prétention, & que vous croyez ſavoir à quoi vous en tenir ſur ſon compte; mais tout s'uſe, & l'amour comme le reſte; j'en ai la preuve: ménagez un peu plus celui que vous lui avez inſpiré; il faudra revenir à ce fonds pour le reſte de votre vie, ne le diſſipez pas mal à propos. Vous avez d'autant plus beſoin de cet avis, que ſur mon honneur vous l'aimez beaucoup plus que vous ne le ſoupçonnez; croyez-moi, je ſuis connoiſſeuſe. Mais à qui eſt-ce que je parle? n'eſt-ce pas à vous que j'écris, Madame; & une lettre qui vous eſt adreſſée, doit-elle être pour celui-ci & pour celui-là? Oh! c'eſt une honte. Au moins ſi je pouvois réſerver quelque choſe qui fût à vous toute ſeule, comme de l'amitié, de l'attachement, ce ſeroit vous tromper que de vouloir vous le faire entendre: tout cela eſt un bien commun entre vous trois; ſoyez aſſez généreuſe pour vous contenter de ce partage.

LETTRE
DE Mme. DU CASTELET
A LA BARONNE
DE BATTEVILLE.

ON vous donne une lettre, vous en regardez l'écriture, vous la mettez d'un air diſtrait dans votre poche, elle y reſte au moins trois jours ſans être ouverte, & lorſque vous vous en ſouviendrez vous direz en la liſant: & de quoi s'aviſoit cette femme de m'écrire dans de pareilles circonſtances? J'avois bien autre choſe à faire qu'à la lire: s'il *en advenoit* autrement, je vous prie de me le faire ſavoir, & alors je dirois que vous êtes incomparable, que vous ſuffiſez à tout, & que tout eſt ſi reglé chez vous, que chaque choſe eſt en ſa place. Mr. des Eſſarts ne ſait où placer la ſienne, & quoique pour l'honneur de la Philoſophie, il s'efforce de nous en déguiſer la plus grande partie, il lui en échappe aſſez pour nous faire comprendre celle qu'il nous dérobe. Je crois qu'il remer-

cie dans ſon cœur Mr. votre Couſin de l'arrangement projetté, & il a beau dire, le premier moment ſans cela eût été pénible pour lui. Il faut que l'infidélité ſoit bien étrangere au cœur d'un honnête homme, puiſque ce qui n'en a que l'apparence porte avec ſoi un caractere ſi humiliant, qu'on ne peut ſe défendre d'en rougir : ce que je dis là ſemble démenti par l'expérience ; un homme conſtant & fidéle eſt un phénix, il ſembleroit donc naturel de conclure contre moi de cette expérience ? Point du tout, ſi tous les perfides vouloient nous faire un aveu ſincere de ce qu'ils ont ſouffert à la premiere trahiſon qu'ils ont faite, on ſeroit forcé de dire que ce qui tourmente ſi fort n'eſt pas naturel ; Mr. du Caſtelet qui lit par-deſſus mon épaule pendant que j'écris, pourroit nous en dire des nouvelles : de dépit il s'éloigne & va frédonnant à l'autre bout de la ſalle un air de l'Opéra nouveau qui dément ma theſe,

Lorſque le cœur n'eſt pas content ;
Que ſervent les efforts qu'il fait pour le paroître ?
L'honneur de paſſer pour conſtant
Ne vaut pas la peine de l'être.

Chanſon, mon ami, on a toujours tort

quand on change, ou d'avoir mal choiſi ou de ſe dégoûter par caprice. Vous n'avez point ce tort, ma chere Baronne, les motifs les plus reſpectables ont occaſionné votre changement, & je vous en félicite : mon infidéle qui ſe pique au moins d'être ferme dans l'amitié, joint ſes compliments aux miens, & pendant que le déſerteur de la Finance plongé, abymé dans la joie, eſt incapable d'une ſeule diſtraction, il me fait remarquer que cet Amant ſe croit homme à partir dans ſon accoûtrement de Philoſophe, & n'auroit point honte de ſe marier avec un habit noir qu'il porte depuis un an ; & ſur ce, d'envoyer chercher le Tailleur, le Marchand, &c. & de lui donner un air de Noce. Voilà à quoi vous n'aviez pas penſé, Madame, & qui eſt pourtant regardé comme eſſentiel parmi bien des gens ; qui ſait ſi cela ne le ſeroit pas pour quelqu'un de la famille ? Mr. des Eſſarts me prie de lui permettre de mettre un mot dans ma lettre.

Billet de Mr. des Eſſarts à la Baronne.

Oui, Madame, je ſuis au comble de mes vœux, l'amour & l'amitié me préparent un bonheur qui ne peut laiſſer

aucun vuide dans mon ame & je ne ſens pas plus l'avantage d'avoir à aimer une Epouſe parfaite, que celui d'être obligé de chérir & de reſpecter une Mere à laquelle il ne me ſeroit pas poſſible de refuſer ces deux ſentiments qui ne finiront qu'avec la vie.

Madame du Caſtelet continue.

Je défie qu'on puiſſe en dire davantage en ſi peu de mots, & pour finir, en vous parlant un peu de moi, je vous dirai que je commence à eſpérer des jours plus ſereins. Une horrible infidélité a mis mon Epoux en colere ou plutôt en fureur contre tout le Sexe; il me l'a confiée parce qu'elle étoit publique, & j'en ai ri comme s'il me l'avoit appriſe: ce ton lui convient mieux que les Jérémiades par leſquelles j'avois débuté; il n'oſe encore me promettre de ſe préſerver d'une rechute, & ajoute galamment que je gagne à ſes eſcapades, puiſqu'il eſt forcé de s'avouer que je vaux mille fois mieux que ſes Maîtreſſes. Il a beau me dorer la pilule, elle eſt toujours bien pénible à digérer. Et puis quand cela me toucheroit peu par rapport à moi, le tort qu'il fait

à ſon ame ne me permettroit point de regarder ces choſes comme on les voit dans le monde. Les hommes d'aujourd'hui croient-ils avoir une ame ? en les voyant agir, je ſuis tentée de croire la négative.

LETTRE

DE LA BARONNE

A MADAME DU CASTELET.

VOici la derniere lettre que vous recevrez de moi, chere Amie, car nous comptons partir pour Paris dans dix ou douze jours, & cet intervalle ſera rempli par des devoirs auſſi pénibles qu'ils ſont indiſpenſables : viſites à recevoir & à rendre à mille gens dont nous nous ſoucions auſſi peu qu'ils ſe ſoucient peu de nous ; compliments du bout des lévres & le reſte ; nous en ſommes déjà excédés, mais il faut aller juſqu'au bout. Et qu'allons-nous faire à Paris, s'il vous plaît ? Eſt-ce pour voir l'Opéra, la Comédie & le reſte : point du tout ; c'eſt pour y voir, y embraſſer Madame du Caſtelet ; cette amie injuſte

qui ſe mêle de prophétiſer & qui le fait tout de travers, qui croit qu'on peut garder une de ſes lettres trois ou quatre jours ſans la lire, & qui ne devine pas qu'elle étoit décachetée & lue avant quatre heures. C'eſt pour vous punir de cette injuſtice que je voulois mortifier votre curioſité en remettant à vous faire de bouche le récit de tout ce qui s'eſt paſſé ici ; mais je n'en ai pas le courage.

Tout s'eſt arrangé comme nous le ſouhaitions: des Eſſarts arriva à Rheims à trois heures & demie du matin, & fut reçu chez le Curé par mon Couſin. Comme nous n'avions couché qu'à une demi-lieue de la ville, nous arrivâmes un quart-d'heure après, & l'on nous conduiſit à l'Egliſe où le Prêtre étoit prêt à monter à l'Autel. Le lieu n'étoit pas propre aux compliments ; de profondes révérences tinrent la place du diſcours. Je ne prétends point me parer d'une fauſſe fermeté, ma Chere ; mon cœur fut ému pendant cinq minutes, ſans que je ſache préciſément de quoi ; j'étois prête à verſer des larmes, & je ne jurerois pas qu'il ne m'en ſoit échappé une ou deux : cependant je ſuis sûre que j'en aurois répandu bien davantage, ſi j'avois été

prête à livrer ma fille à un inconnu ſans pouvoir répondre de ſon bonheur ; & tout compté, des Eſſarts, c'eſt-à-dire, la douleur de le perdre, n'entroit pour rien dans ce moment de foibleſſe. Je fus rappellée à moi-même en jettant les yeux ſur nos jeunes gens ; ils prioient avec une piété bien rare dans une telle cérémonie ; ils me firent honte de ma diſtraction, & je me joignis de bon cœur à eux pour prier le Seigneur de bénir leur union que je regarde comme ſon ouvrage. Après avoir prononcé les grands mots, on nous fit paſſer dans la Sacriſtie, où des Eſſarts & ma fille ſe tenant par la main, ſe jetterent à mes pieds pour me demander ma bénédiction. Ils firent cette action de ſi bonne grace, que le Curé en fut attendri ; pour moi après les avoir bénis, je pris leurs deux têtes dans mes bras, & les arroſai de mes larmes en les embraſſant. Mon Couſin avoit invité à dîner Mgr. l'Archevêque qui ſe faiſoit un plaiſir de la ſcene qui devoit ſe paſſer, car les Parents étoient invités ſans qu'ils ſuſſent de quoi il étoit queſtion. Ma fille n'avoit qu'une robe de Satin blanc, mais dix femmes travaillerent tout le matin à la garnir de mes pierreries & de celles de ſa grand-

mere paternelle qui en avoit une grande quantité ; je la coëffai moi-même, & ſes beaux cheveux noirs furent tous garnis de perles, ce qui faiſoit un effet charmant : la joie avec laquelle je faiſois cette action, ſembloit dire à ces jeunes gens que ce jour étoit véritablement pour moi un jour de fête, un jour ſans nuage, & ils avoient beſoin de ce témoignage de la tranquillité de mon ame ; car au ſortir de l'Egliſe, ils avoient à peine le courage de me regarder. J'avois prié ma Couſine de ne me point quitter pour éviter tout éclairciſſement, & dans la vérité il eût été impoſſible à un témoin qui n'eût pas été inſtruit, de deviner que cette journée eût été précédée d'un ſi grand nombre d'autres où nous avions penſé d'une maniere bien différente. Pendant que j'ajuſtois ma fille, on avoit livré des Eſſarts au Baigneur ; mais dans la même chambre Julie s'amuſoit à regretter ſes beaux cheveux qu'il avoit brûlés en la ſauvant ; car il faut bien être femme par quelque endroit. Sur le midi nos Convives arriverent & on les fit entrer dans une ſalle où nous étions déjà avec Mgr. l'Archevêque. La couronne de ma fille leur apprit d'abord quel étoit le but de

cette fête ; & la bonne mine de des Eſſarts que je leur préſentai, en impoſa tellement à quelques-uns d'eux, que ſans penſer à ſe plaindre de n'avoir point été conſultés, ils l'embraſſerent de fort bonne grace ; quelques autres furent entraînés par leur exemple, & enfin l'autorité de l'Archevêque qui aſſura que Mr. des Eſſarts étoit d'une des plus anciennes Familles de ſa Province, empêcha les plus mécontents de faire éclater leur reſſentiment ; enſorte que tout ſe paſſa beaucoup mieux que nous n'euſſions oſé nous le promettre. Pendant ce temps, il ne fut pas poſſible à des Eſſarts de trouver à placer un mot qui pût avoir rapport au paſſé, & toutes les fois qu'il a tenté de le faire depuis deux jours, j'ai changé de converſation de maniere à lui faire comprendre que je n'en avois ou n'en voulois conſerver aucun ſouvenir. En voilà aſſez & trop pour une femme chargée de faire les honneurs d'une noce, & qu'on vient avertir qu'une grande compagnie l'attend. Dans dix jours nous parlerons plus en détail de mille petits incidents qui ont égayé la ſcene, & que je n'ai pas le temps d'écrire.

FIN.

AU LECTEUR.

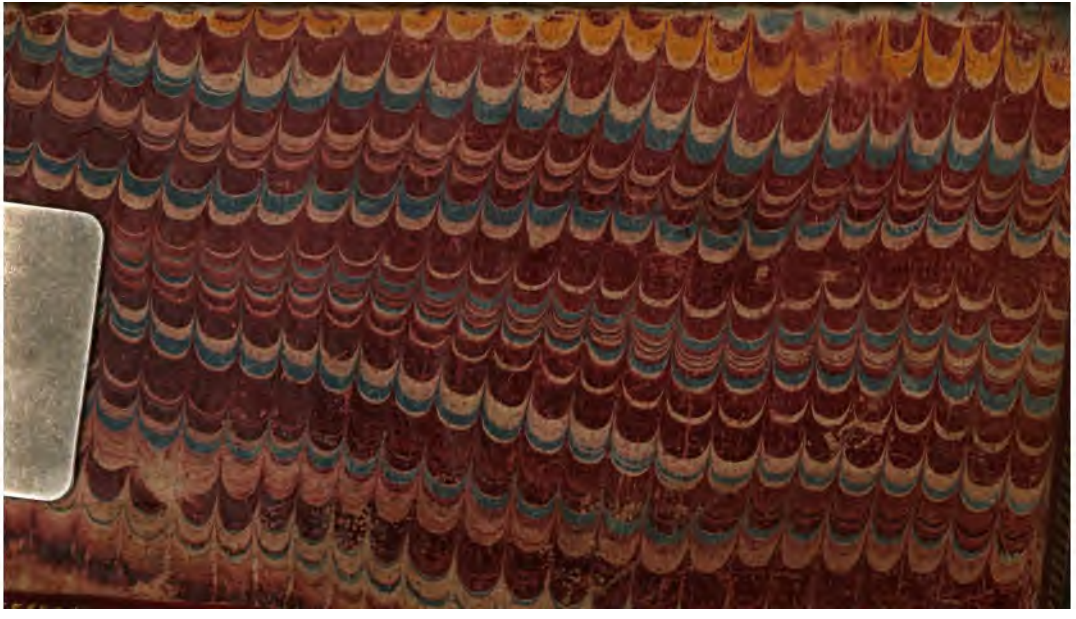
Pour ſatisfaire les Lecteurs qui ſe ſont aſſez intéreſſés à la Baronne, pour ſouhaiter de ſavoir ce qu'elle eſt devenue, on leur apprendra que ſa fille & ſon gendre ne purent s'accommoder longtemps du tumulte de Paris, & que des raiſons qu'il importe peu de ſavoir ne leur ayant pas permis de retourner à Rheims, ils ſe fixerent dans une ville de Province, où la Baronne après avoir vécu un an avec ſa fille, s'eſt retirée dans une maiſon Religieuſe ſans prendre d'engagement; elle en ſort auſſi ſouvent que la charité ou ſes devoirs de mere l'exigent, & c'eſt ordinairement une fois par année, pour aſſiſter aux couches de Madame des Eſſarts, qui eſt actuellement mere de douze enfants, dont quatre ſont mariés & ont famille: toutes les filles ſont remiſes entre les mains de leurs ayeules ou biſayeules au ſortir des bras de leurs Nourrices, & cette Dame qui s'eſt conſacrée abſolument à leur éducation, a le plaiſir de jouir à ſoixante ans du ſpectacle d'une famille compoſée déjà de vingt-huit perſonnes, & qui pour le bonheur du genre humain, promet de devenir plus

nombreuſe, car aucun de ſes deſcendants ne s'eſt écarté de cette vertu que leurs parents ont pratiquée avec tant d'héroïſme, & qu'ils ont plus à cœur de tranſmettre à leur poſtérité que leurs richeſſes.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *La Veuve Parfaite, ou Mémoires de Madame la Baronne de Batteville ;* je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 22. Mai 1765.

Signé, MAILLET DU CLAIRON.

Le Privilege général eſt au Tome ſecond des LETTRES D'ÉMÉRANCE.

60613250